

# M<sup>ELLE</sup> D'HERVIC

## MECANO

par  
Manuel DORÉ



HENRI DE NGUYEN

PRIX :

1<sup>fr.</sup> 50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

1, Rue Gazan -  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.  
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.  
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
Lyn BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*  
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
34. *Un Réveil*.  
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.  
Cécile-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
André CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.  
Rose-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fièvre*. — 191. *Souffrir pour  
vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
Mme F. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de reine*.  
Comtesse de CASTELLANA-ACOUAYIVA : 90. *Le Secret de Marousia*.  
CHAMPON : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vain d'André*.  
— 216. *Péril fumeur*.  
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Aigue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.  
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
H. A. DOIRIJAC : 206. *Quand l'amour vient...*  
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.  
Géorgina DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
Victor FEIL : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'inconnu*.  
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ladoine*.  
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.  
Zinaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *C  
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —  
63. *Carmenetta*. — 83. *Meurtrière par la suite*. — 100. *Daglier  
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.  
Georges GISSING : 197. *Myrza*.  
Pierre GOURDON : 140. *Accusé*.  
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 59. *Le Cœur n'oublie pas*.  
— 110. *Les Trônes écroulants*. — 166. *Rusia et François*. —  
176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.  
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
Jean JÉGÉ : 162. *Cœur de poupée*.  
Paul JINKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
L. de KERANTY : 131. *Pignon sur rue*.  
Vasco de KERÉVEN : 214. *Où est-il ?*  
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Élevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*  
Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*  
MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Mîche.*  
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seiges.*  
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*  
Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*  
Jean MAUCIÈRE : 193. *Les Liens brisés.*  
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*  
Magali MICHELET : 217. *Comme Judis.*  
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*  
B. NEULLIÈS : 128. *La Vale de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*  
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épée.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui ! (Adapté de l'anglais.)*  
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*  
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*  
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*  
Procope le ROUX : 194. *L'Amour en avril.*  
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*  
Isabelle SANDY : 49. *Margy.*  
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*  
Rami STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend.*  
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera.*  
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*  
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pétite.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 172. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 169. *Une toute petite aventure.*  
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*  
Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrabandier.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*  
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; francs : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, francs : 8 francs.

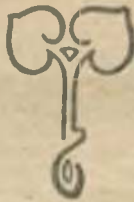
Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.



C92676

MANUEL DORÉ

M<sup>lle</sup> d'Hervic,  
mécano



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



# M<sup>lle</sup> D'HERVIC, MÉCANO

---

## I

*M<sup>me</sup> d'Hervic à M<sup>me</sup> Adrienne Leriel*

Chère Madame,

Votre aimable souci me touche et je vous suis obligée de craindre la fatigue pour la vieille femme que je suis ; mais une jeune fille de dix-sept ans — fût-elle bachelière — ne peut voyager seule, et j'irai chercher ma petite-fille.

Je vous remercie pour tous les bons soins que vous lui avez donnés depuis cinq ans, pour l'excellente éducation qu'elle a certainement reçue de vous et qui me la donnera formée à votre charmante ressemblance, c'est-à-dire douce, calme et sage — telle que je me souviens vous avoir vue jadis chez votre chère maman.

J'ai retenu une chambre à l'hôtel, ne vous dérangez donc en aucune manière et croyez bien, chère Madame, à mes sentiments les meilleurs.

M. D'HERVIC.

Deux belles mains blanches, fines et douces, un peu grasses, cachetèrent la lettre, et deux autres mains, rugueuses celles-là, déformées et dures, la

glissèrent ensuite dans la boîte aux lettres d'un petit bourg proche de La Rochelle, le petit bourg d'Aytré, qui dort jour et nuit, si calme...

Deux jours après, la propriétaire des mains blanches, une vieille dame de noir vêtue, faisait péniblement l'escalade d'un wagon de première classe du train qui devait la conduire de La Rochelle à Paris.

Et les mains rugueuses, qui appartenaient à une brave et vieille servante à l'air revêche, tendaient une valise de cuir noir, aux coins usés, à laquelle elle donna maternellement, avec son châle, un suprême coup d'astiquage.

— Mon Dieu ! que les wagons sont donc hauts, aujourd'hui !

— Voici, Madame, le paquet de sandwiches pour le déjeuner...

Puis elle tendit encore trois petits flacons, préparés sans doute au dernier moment, dans l'ultime inquiétude.

— Voici de la teinture d'iode, de l'eau oxygénée et un peu d'huile d'olive...

— De l'huile d'olive?...

— Mais oui, pour les blessures et les brûlures. Il arrive tant d'accidents sur ces chemins de fer !

— Il n'arrivera rien du tout. Remportez vos médicaments, Angéline, et soignez bien la basse-cour et le ménage. N'oubliez pas de bien essuyer la potiche qui est sur le bahut du vestibule. Adieu.

Le train s'ébranla et la dame en noir, certainement moins brave qu'elle ne voulait le paraître et peu habituée aux voyages, se tint craintivement dans son coin, examinant avec une certaine défiance ses pacifiques voisins qui ne semblaient pas s'occuper d'elle — un monsieur quelconque, déjà absorbé par la lecture de son journal, un gamin dont le nez s'écrasait contre la vitre.

Pendant que défilait la noire banlieue de La Rochelle, elle rassembla ses bagages autour d'elle et se rassit, bien droite, avec un peu de raideur provinciale. Ses vêtements, malgré leur coupe assez gauche, étaient confortables; ils ne suivaient d'ailleurs que de très loin la mode.

Les cheveux étaient gris, le visage très blanc inspirait le respect et montrait une certaine noblesse de lignes, de cette noblesse de lignes que donne aux femmes âgées une vie depuis longtemps retirée. Les yeux aux paupières très ridées, intelligents et vifs, donnaient à la physionomie un aspect autoritaire.

C'est sans doute ce que pensa le gamin lorsque, après un moment de contemplation devant la vitre, il considéra la vieille dame avec l'air de se demander :

— Voyons, peut-on, sans péril, passer et repasser devant elle et lui marcher sur les pieds?

La réponse dut être négative, car il se tint coi.

Le paysage devenait moins lépreux, sans être pour cela beaucoup plus gai. On était en novembre, il pleuvait depuis plusieurs jours, la campagne au loin, les arbres, les chemins, tout apparaissait ruisselant et détrempé d'eau. Les feuilles mortes, déjà pourries, s'amoncelaient sous les arbres qui bordaient la voie.

Et il ne faisait pas chaud. Brrr! Triste temps pour voyager. Il avait fallu un puissant motif pour décider la vieille dame à s'en aller à Paris.

Mais en pensant au but de son voyage, M<sup>me</sup> d'Hervic ne songeait plus à observer ses voisins, sujets grisailleux d'ailleurs et sans intérêt.

Que serait-elle, cette Jacqueline de dix-sept ans qu'elle allait chercher? Cette Jacqueline qui prétendait venir seule — les jeunes filles d'aujourd'hui ont tous les droits et ne doutent de rien!

Et vraiment, l'on a de quoi se distraire, en voyage, lorsqu'on va chercher une enfant dont on est la grand-mère, une enfant qui vivra dorénavant avec vous, de laquelle on sera responsable et que cependant on ne connaît pas.



M<sup>me</sup> d'Hervic était veuve d'un officier d'infanterie coloniale, mort après quelques années de mariage seulement en lui laissant un fils.

Ce fils, elle l'avait élevé comme une mère modèle élève son enfant, en subordonnant toutes choses à son éducation.

Fort jolie autrefois — et ses traits le prouvaient encore aujourd'hui, — riche aussi, elle s'était retirée dans une maison de campagne de ce paisible Aytré, et, du jour au lendemain, menant une vie quasi monacale, elle s'était tout entière consacrée à son petit Henry.

Les années s'étaient écoulées et les efforts de la mère ne semblaient pas avoir été fructueux. Henry avait grandi indiscipliné, plein d'une révolte inexplicable. Refusant de suivre la carrière des armes, une carrière dans laquelle il faut toujours obéir, il s'était lancé, tout jeune, dans des affaires hasardeuses et y avait englouti une grande part de la fortune patrimoniale.

Et puis il s'était marié. Il avait épousé une jeune fille douce, aimable et malade, orpheline sans fortune. Ensuite, durant de longues années, il disparut. On savait vaguement qu'il s'en était allé aux colonies, mais où? Qu'il avait une fille... Jamais le voisinage n'aperçut cette enfant chez sa grand'mère, ni Henry ni sa femme...

D'ailleurs M<sup>me</sup> d'Hervic ne parlait jamais d'eux; et si parfois, au cours d'une conversation, quelqu'un prononçait le nom de son fils, son visage se durcissait et une gêne régnait aussitôt.

Évidemment, quelque chose les séparait, mais quoi? Une brouille était survenue, dressant le fils contre la mère, mais à quel sujet? On se posa longtemps la question à Aytré, avec ce vif désir coloré de sympathie que l'on a dans les villages de savoir ce qui se passe derrière le mur du voisin. Puis personne n'y pensa plus. Seulement M<sup>me</sup> d'Hervic serrait les lèvres, parfois, avec une expression concentrée et chagrine.

Pourtant, si elle avait une peine mystérieuse, elle ne s'y absorbait pas et n'en oubliait pas les réalités matérielles. Dans sa vieille maison d'Aytré, cette grande femme autoritaire s'appliquait

à réparer les redoutables brèches faites à sa fortune par l'enfant qui s'en était allé.

Elle faisait elle-même valoir des propriétés encore assez étendues, surveillant elle-même les ouvriers qu'elle arrivait à faire obéir sans réplique, voyant elle-même les marchands à qui elle vendait ses récoltes.

Très au courant des affaires de Bourse, elle tentait parfois prudemment de petites hardiesses financières qui avaient réussi. Elle avait ainsi gagné beaucoup d'argent.

Mais à force de vouloir reconstituer la fortune familiale, privée d'autre part d'une parenté immédiate sur qui elle eût répandu son affection, elle s'était peu à peu attachée à l'argent — du moins elle paraissait s'y être attachée — et l'on disait autour d'elle qu'elle était un peu avare.

On ne le disait pourtant qu'en souriant, car elle savait être très bonne, cette dame autoritaire, et bien des misères d'alentour avaient été secourues par sa charité. Jamais elle ne tardait à payer scrupuleusement ce qui était dû et l'on ne s'expliquait pas très bien les raisons de son économie.

Pour qui épargne-t-elle? se demandaient les bonnes âmes. Elle avait soixante-six ans et ne pouvait espérer en profiter bien longtemps, et puis sa vie si modeste ne lui permettait guère de jouir de sa fortune. Pour qui donc? pour un fils ingrat qui l'oubliait et ne lui donnait jamais de ses nouvelles?

Mme d'Hervic laissait dire. Et, énergique, toujours levée de bonne heure, elle parcourait son domaine, mettait de l'ordre dans sa maison, avait l'œil à tout.

Quelques rares amis la voyaient assidûment. A aucun elle ne faisait de confidences. On sentait en elle une vie profonde qui demeurait silencieuse. Parfois, cependant, le masque dur tombait et le pauvre vieux visage apparaissait accablé d'une fatigue mystérieuse. Mais ces instants n'étaient jamais bien longs et le masque se réajustait très vite.

Une seule personne savait peut-être ce qui se passait dans l'âme fermée de la vieille dame et

pouvait donner un sens à ses changements de physionomie. C'était un vieux prêtre, son voisin, un vieux prêtre malade qu'on voyait marcher péniblement le long des allées, appuyé sur une canne.

L'abbé Xavier avait été le camarade d'enfance de son mari et avait souvent donné à la veuve de sages conseils dans les moments difficiles. Elle accueillait toujours avec joie les petites visites d'amitié qu'il lui faisait — parfois à de longs intervalles, car il s'absentait souvent. M<sup>me</sup> d'Hervic s'était ainsi habituée à sa petite vie sans soleil, dans la grisaille d'un devoir accompli sans joie, sachant se contenter d'une prospérité qui était son œuvre, de la considération de sa petite ville pour laquelle elle était un « gros bonnet » et de l'admiration de sa clientèle de pauvres gens pour la prestance de son maintien et sa bonté impérative.

Un jour, une brève lettre d'un notaire lui était arrivée.

En termes indifférents, elle lui annonçait que son fils venait de mourir de la dysenterie, au Congo; qu'il laissait une fille, laquelle avait été connue, depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, d'abord à une pension du midi de la France, ensuite, et depuis quatre ans, à une cousine maternelle, M<sup>me</sup> Leriel, femme d'un riche fabricant d'automobiles habitant Paris.

Le notaire ajoutait que toutes les affaires liquidées permettaient à peine de payer les dettes courantes, de telle sorte que la jeune fille se trouvait dès lors complètement privée de ressources.

Le passé douloureux avait fait une irruption brusque dans l'âme de la vieille femme; de mauvais jours avaient pesé sur elle qui ne pouvait plus espérer le retour de l'enfant prodigue.

Toute son affection s'était spontanément donnée alors à l'enfant du disparu. Immédiatement, elle avait voulu l'avoir auprès d'elle et avait écrit à M<sup>me</sup> Leriel qu'elle espérait pouvoir, désormais, se charger de Jacqueline.

Les Leriel avaient insisté pour garder la jeune

filles à Paris pendant quelque temps et lui permettre ainsi de finir des études brillamment commencées. La grand'mère avait attendu, envoyant périodiquement à la petite tous les cadeaux qu'elle supposait pouvoir lui faire plaisir. Elle avait pour elle dépouillé les beaux magasins désuets de La Rochelle. Il fallait se faire aimer de Jacqueline.

Et maintenant elle était en route pour aller la chercher. Il y avait plus d'une année que son fils était mort.

Les paysages tristes passaient sous ses yeux qui ne les voyaient pas. A qui ressemblera-t-elle, cette enfant ? Au fils rebelle ? A la mère malade et douce ? Anxiété.

On approchait de Paris. La banlieue s'annonçait déjà. Longues files de palissades, maisons noircies par la fumée des usines, affiches gigantesques et harcelantes. Cette banlieue sous la pluie d'automne était lugubre et M<sup>me</sup> d'Hervic se félicitait de venir arracher sa petite-fille à une ville où l'existence devait être épuisante et dure.

Son anxiété croissait au fur et à mesure qu'elle approchait du but. Que serait cette Jacqueline élevée loin d'elle ? Une question plus que les autres dominait son souci : A qui ressemblait-elle ? Et une grande appréhension se mêlait à son désir de la connaître enfin.

Le train ralentit et, dans un tintamarre assourdissant, stoppa devant les quais turbulents de la gare Montparnasse.

M<sup>me</sup> d'Hervic sortit de sa songerie, redressa sa haute taille et reprit ce port de tête impérieux qu'elle prenait surtout dans les circonstances qui lui semblaient devoir être embarrassantes. Rassemblant ses bagages, elle descendit du wagon.

D'abord, elle ne distingua rien parmi le fourmillement des voyageurs aiguillés vers la sortie, mais brusquement une silhouette lui barra le passage :

— Madame d'Hervic, n'est-ce pas ?

Une grande fille, un grand garçon manqué plutôt, aux gestes décidés, sans souci du protocole, lui tendait la main.

Sa vive jeunesse lui donnait une certaine grâce malgré son allure un peu masculine. Elle était vè-

tue d'un élégant costume de sport; et son visage aux traits trop forts, aux lèvres fardées légèrement et avec gaucherie ne semblait pas timide.

Une crainte traversa M<sup>me</sup> d'Hervic.

— Je suis Paulette Lerié.

La grand'mère eut un soupir de soulagement. Satisfaction de n'être plus seule dans cette gare agitée. Satisfaction aussi de ce que cette jeune personne aux lèvres maquillées — oh! si légèrement! — ne fût sa petite-fille.

« C'est vrai, pensa-t-elle, où avais-je la tête? M<sup>me</sup> Lerié a deux enfants! »

— J'ai ma « bagnole » et je viens vous chercher pour vous conduire à votre hôtel. Ma mère regrette que vous n'ayez pas accepté son hospitalité...

La voix était brusque comme les mouvements, mais un sourire accompagnait ces paroles, franc et candide malgré le fard.

Toutes deux gagnèrent la sortie. Paulette faisait de grandes enjambées que M<sup>me</sup> d'Hervic avait peine à suivre. La jeune fille s'était chargée de la valise et de menus paquets qu'elle balançait au bout de ses longs bras avec aisance.

La vieille dame eut soudain un recul en voyant sa jeune compagne s'installer d'un bond au volant d'une petite auto qui stationnait au bord du trottoir.

Un geste impératif pourtant l'invitait à y prendre place.

Mon Dieu! traverser ces rues si mouvementées, où des véhicules se croisaient en tous sens, sous la conduite d'une jeune fille!

Elle n'osa pourtant pas protester. Qui dira la déroute dans laquelle peut se trouver l'autorité d'une vieille dame de province en face d'un de ces jeunes démons parisiens? Et puis la surprise, l'agitation et sa sourde inquiétude la troublaient trop pour qu'elle eût des idées bien nettes. Elle s'assit auprès de Paulette.

Seulement elle pensa : « J'aurais dû prendre la teinture d'iode d'Angéline! »

La jeune fille démarra en vitesse. Elle regardait attentivement son chemin et ne parlait pas. M<sup>me</sup> d'Hervic, son petit sac à main de cuir noir

bien serré sur ses genoux, les bras collés au corps et toute contractée, jetait de temps à autre un coup d'œil sur le profil de Paulette, profil un peu large, au nez trop grand, mais éclatant de santé et plein de la grâce de ses vingt ans sans beauté.

Elle jetait aussi des coups d'œil, sans préoccupation esthétique aucune, sur les véhicules qui avaient l'air de foncer sur elles, sur les tournants et les croisements, vrais pièges à autobus et à camions. Mais Paulette les évitait toujours adroitement et la petite voiture filait, ralentissait, s'arrêtait, repartait, en dépit des carrefours les plus encombrés.

Quand on vit dans un petit coin bien calme de province et qu'on lit le soir les accidents de la circulation à Paris, on ne s'imagine pas qu'on puisse aller de la gare Montparnasse à la rue des Saints-Pères sans la moindre anicroche.

Après quelques minutes, la voiture s'arrêtait devant un paisible petit hôtel de cette tranquille rue des Saints-Pères — une des rares voies parisiennes où subsiste encore un peu de l'atmosphère d'un calme autrefois, rue très fermée, à la dignité un peu rogne comme celle des vieilles dames très comme il faut qui la fréquentent.

— Vous allez être bien sage et vous reposer un peu, chère Madame. Puis vers sept heures je reviendrai vous chercher pour dîner à la maison où ma mère vous attend.

Et, sans attendre la réponse, la voiture démarra de nouveau et prit son virage en cornant très fort.

— Eh bien ! se dit la vieille dame stupéfaite, voici une jeune personne qui ne perd pas de temps en cérémonies ! Elle ne m'a jamais vue et me reconnaît néanmoins à la gare, elle m'emporte, puis me dépose sur un trottoir et m'invite à dîner en me recommandant d'être sage !



Un peu choquée, M<sup>me</sup> d'Hervic obéit pourtant. Il était six heures, elle avait le temps de faire un brin de toilette avant de se rendre à cette invitation qu'elle avait bonne envie cependant de refuser, la trouvant un peu trop cavalière. Mais puisque ce sont les mœurs modernes !... Elle ne pouvait pas espérer les changer en quarante-huit heures de séjour à Paris, n'est-ce pas ?

Et surtout elle avait hâte de voir sa petite-fille.

C'est égal ! elle avait bien entendu dire que les jeunes filles modernes ne ressemblaient pas à celles de son temps, qu'elles étaient mal élevées, mais elle ne s'attendait pas à une telle désinvolture et elle tremblait un peu en songeant que Jacqueline avait passé près de cinq ans en compagnie de cette Paulette.

En ouvrant sa longue valise de cuir pour en extraire la robe de soie noire qu'il lui fallait mettre, elle plaignait M<sup>me</sup> Leriel tout en la blâmant un peu :

— Elever deux enfants, dont un garçon, dans ce Paris moderne, ce n'est pas chose commode. Elle doit être trop douce, la pauvre dame, et manquer d'autorité.

Les lèvres se plissaient avec fermeté et cela signifiait qu'elle aurait au mieux s'y prendre pour leur enseigner le respect.

Cette M<sup>me</sup> Leriel, on lui en avait dit le plus grand bien. Femme aimable et charmante, la bonté même, elle adorait la vie de famille, lui disait-on.

Elle se souvenait de l'avoir vue il y avait très longtemps, avant le mariage de celle-ci. Elle ne l'avait pas bien observée alors ; dans sa mémoire demeurait une silhouette rose immobile parmi d'autres silhouettes roses qui s'agitaient. Une vague physionomie aussi pondérée et raisonnable que possible.

Depuis, cette jeune fille avait épousé — il y avait environ vingt-cinq ans — un industriel devenu aujourd'hui un des plus riches constructeurs d'automobiles. Réputation excellente, fortune solide, disaient les renseignements.

Avec une confiance absolue elle avait laissé Jacqueline aux mains de cette dame, heureuse malgré sa peine que son fils eût fait choix d'une famille sérieuse pour y placer son enfant.

M<sup>me</sup> Leriel devrait bien surveiller d'un peu plus près l'éducation de sa fille. Pauvre femme, comme elle devait souffrir ! Pourvu que Jacqueline...

La robe de soie était mise. Encore une ou deux épingles neige pour tenir quelques cheveux rebelles sur les sages bandeaux gris et elle sera prête.

Sept heures ! un son de klaxon et une minute après deux petits coups brefs frappés à la porte de la chambre et celle-ci s'entr'ouvrit sur le sourdre silencieux de Paulette.

M<sup>me</sup> d'Hervic suivit son jeune guide. Résignée, elle s'assit une seconde fois dans la petite voiture qui siffla adroitement entre les obstacles. De la boîte carrée et basse qui les enfermait toutes deux, la vieille dame regardait les rues illuminées et vivantes qu'elle n'avait pas vues depuis si longtemps et dont l'agitation lui semblait démente. Dans la rue, son jugement vacillait un peu et perdait de sa fermeté. Éblouie par l'entre-croisement des lumières, elle se sentait étrangère dans cette ville. Inquiète, désespérée et toute ramassée sur elle-même, elle avait l'air d'attendre le coup de grâce d'un bourreau invisible.

La voiture stoppa. On était à Auteuil, devant un immeuble tout neuf : immense cube de ciment armé, aux larges baies rectilignes soutenues par des colonnes sans chapiteaux. La porte d'entrée, très basse, était de plein cintre. Pas un détail inutile, pas un ornement. L'hôtel uniformément blanc s'entourait d'un étroit jardin aux allées pavées et aux arbustes nains.

Paulette se précipita hors de la voiture.

— Jacqueline n'est pas encore rentrée. Elle est allée à Versailles dire adieu à des amies du collège Sévigné, mais ma mère nous attend.

Elle sonna. Un esprit invisible, sans doute, ou-

vrit la porte, car le vestibule était désert. Et quel étrange vestibule !

Immense, il tenait tout le rez-de-chaussée. Le sol carrelé de dalles argent et noir supportait, sur deux rangées, les mêmes colonnes qui soutenaient les baies; mais, sur ces colonnes, des triangles et des dessins géométriques s'enchevêtraient du haut en bas, d'argent mat ou brillant, traversés de lignes d'or. Les murs, d'un gris très pâle, étaient absolument nus. Pas un meuble dans ce vestibule; quelques énormes coussins noirs en velours, ou gris en tissu lamé d'argent, étaient groupés çà et là ou s'appuyaient à la base des colonnes. Un grand ours de marbre blanc, qui semblait à peine ébauché par le sculpteur, regardait venir les visiteuses.

Cette salle vide, qui devait être, de jour, brutalement éclairée par la lumière crue de grandes baies garnies de vitraux blancs, s'éclairait pour le moment au moyen d'appliques triangulaires en verre dépoli, superposées de place en place par groupes verticaux; une lumière blanche, infiniment triste, en émanait.

Au-dessus de cet ensemble funèbre, de grands motifs concentriques, alternativement dorés, noirs, argentés et blancs, enroulaient leurs cercles mystérieux et lourds.

M<sup>lle</sup> d'Hervic, habituée au simple décor de sa maison familiale, était frappée de stupeur.

« Chapelle funéraire pour un roi nègre ! » pensait-elle.

Un ascenseur semblable à une cuve d'or les mena au premier étage. Il n'y avait pas de porte à la pièce dans laquelle Paulette la conduisit, mais une grille en fer forgé représentant une immense rosace noire et ajourée. Derrière cette rosace, un grand rideau de soie transparente, aux larges fleurs violettes et rouges cernées de gris, tombait, qui jetait une lueur de vitrail. Paulette toucha la grille qui ne s'ouvrit pas devant elles, mais glissa sans bruit et disparut dans le mur, pour se refermer, toujours sans bruit, après leur passage.

Une jeune négresse, vêtue d'une robe rayée grise et noire, avait surgi silencieusement et écarté le

rideau devant M<sup>me</sup> d'Hervic et sa compagne.

Elles se trouvèrent alors dans un petit salon où régnaient les mêmes teintes rouges et violettes. Les murs, toujours d'un gris pâle, s'ornaient d'étroits tableaux représentant des personnages persans traités dans la manière cubiste. A terre, un tapis gris semé de figures géométriques d'un gris plus soutenu amortissait les pas. Les fenêtres, voilées de la même soie qui défendait l'entrée du salon, baignaient la pièce de la même lueur de vitrail.

Pas un bibelot. Des fauteuils bas et larges, couverts de lamé violet et de velours gris, attendaient les visiteurs.

« Suis-je en enfer ou au ciel ? » se demanda la vieille dame.

Un silence absolu planait, étrange et pesant, après le vacarme de la rue. Paulette brisa ce silence en appelant à tue-tête :

— Didi !... Didi !...

Aussitôt parut une silhouette mince, plus gracieuse que celle de Paulette, plus souple, surtout, et vêtue d'une robe de soie molle. Les traits étaient plus fins et fardés plus adroitement, mais le visage avait les mêmes yeux noirs et les mêmes regards assurés. La ressemblance était criante. Les cheveux, au lieu d'être blonds et souples comme ceux de Paulette, étaient roux et vaporeux.

« Je ne savais pas que M<sup>me</sup> Leriél eût deux filles », pensa M<sup>me</sup> d'Hervic.

Mademoiselle, commença-t-elle...

Le visage à la chevelure rousse eut un joyeux sourire.

— Je suis M<sup>me</sup> Leriél...

La vieille dame faillit s'évanouir de saisissement. Comment ! cette jeune personne était M<sup>me</sup> Leriél, la mère d'une fille de vingt ans et d'un fils de vingt-deux ?

Mais elle avait une éducation trop sûre pour manifester d'une manière impolie sa surprise. Se dominant tout de suite, elle s'inclina. Seulement ses idées se trouvaient complètement en déroute.

La jeune femme indiquait un siège.

— Comme je suis heureuse, chère Madame, de voir enfin la grand'maman de notre Jacqueline...

Mais n'êtes-vous pas trop fatiguée par votre voyage?...

Et le flot des banalités déferla. Toutes les banalités des gens aimables qui n'ont rien à se dire ou qui n'osent pas aborder le sujet qui les intéresserait réellement.

Elles évoquèrent des relations communes, fantômes évanouis depuis longtemps.

Puis on parla de Jacqueline.

Je regrette de ne pouvoir vous la présenter tout de suite, mais elle ne va pas tarder à rentrer. Songez qu'elle quitte ses amies pour longtemps, les adieux doivent se prolonger.

— Croyez bien, Madame, qu'il m'est pénible de vous l'enlever si rapidement...

— Il m'est pénible de vous la rendre, dit en souriant M<sup>me</sup> Lerié, mais elle le désire elle-même. Vous êtes sa plus proche parente et pas un instant elle n'a hésité à répondre à votre appel.

« La chère enfant! pensa M<sup>me</sup> d'Hervic, comme elle a dû souffrir de vivre sans famille. Je lui ferai oublier ce mauvais temps. »

Elle ajouta à haute voix :

— Elle doit avoir bien de la peine de vous quitter?

— Jacqueline est une fille raisonnable à qui j'ai voulu donner avant tout du bon sens — comme à mes propres enfants. Elle fait ce qu'il faut faire.

Du bon sens! Ce mot ranima toutes les alarmes de la grand-mère. Jacqueline aurait-elle du bon sens à la manière de M<sup>me</sup> Lerié et de Paulette?

Crainte injuste, d'ailleurs. « Pourquoi le bon sens ne régnerait-il pas dans une maison parce qu'on y aime le cubisme et l'art nègre? » concédait-elle.

C'était moins cela peut-être qui l'inquiétait que la jeunesse apparente et frivole de cette mère. C'était donc là cette Adrienne Lerié, la sage et calme enfant de ses souvenirs?

Le bavardage continuait, la vieille dame questionnait ou répondait avec un à-propos auquel l'éducation l'avait dressée, mais sa pensée était bien loin.

Tout à coup, dans cette maison ouatée de si-

lence, un vacarme inouï éclata, venant d'une pièce voisine. Des pas se précipitèrent. On entendit un phonographe bruyant commencer une musique effrénée.

M<sup>me</sup> d'Hervic sursauta et Paulette, qui, jusque-là, avait joué un rôle à peu près muet, disparut.

— Ah ! dit M<sup>me</sup> Leriel, mon mari et mon fils Jean-Marc sont rentrés.

Et un sourire heureux éclaira son visage.

Elle appuya sur un bouton. La jeune négresse parut.

— Prévenez ces Messieurs que M<sup>me</sup> d'Hervic est ici.

Une minute après, les deux hommes entraient au salon.

Très grand, très fort, blond, rosé, coloré, un air anglo-saxon dont il était très fier et qu'il entretenait soigneusement, M. Leriel s'inclina devant M<sup>me</sup> d'Hervic et ses yeux bleus, un peu naïfs, la regardèrent avec cordialité.

Jean-Marc le suivait. C'était, trente ans plus jeune, la réplique exacte de son père. Très grand, lui aussi, mais svelte et souple, blond et l'allure sportive, l'air de trouver la vie une chose prodigieusement intéressante, il respirait la bonne humeur.

Il s'appliqua cependant à s'incliner comme le font les jeunes gens à la mode : en se cassant en deux brusquement et en regardant M<sup>me</sup> d'Hervic l'air glacé et furieux. Mais comme cet air ne lui était pas naturel, dès ce rite observé, il reprit ingénument sa physionomie joyeuse.

Sans avoir la beauté d'un héros de cinéma, son teint était aussi éclatant que celui de sa sœur et ses traits assez accusés n'étaient pas déplaisants.

Tout le tapage déchaîné l'instant d'avant dans la pièce voisine semblait entré avec eux. Tous parlaient à la fois, la silencieuse Paulette jetait maintenant de grands éclats de voix. Après les premières salutations, embarrassés pour suivre une causerie avec cette dame si différente, ils étaient allés chercher le phonographe, récente acquisition munie des derniers perfectionnements, et



essayaient des disques qui les faisaient pâmer de rire.

M<sup>me</sup> d'Hervic, qui en était encore à se représenter les industriels selon les types de Georges Ohnet, était abasourdie.

« Quelle génération, Seigneur ! Cette mère est plus jeune que sa fille, et ces deux immenses gamins bruyants, où trouvent-ils le sérieux nécessaire pour fabriquer des automobiles ? »

Elle se sentit à mille lieues de sa chère vieille maison. Quel effet sa robe noire démodée produisait-elle dans ce salon hallucinant ? Puis elle ne songea plus qu'à sa petite-fille, l'oreille tendue vers les bruits de l'extérieur.

Enfin le timbre de l'entrée résonna et bientôt, dans le salon étrange, sous la lueur des lampes violettes, au milieu de cette famille bruyante qui tout à coup se tut, Jacqueline fit son entrée...

Très droite, très souple, mince silhouette d'adolescente moderne, vêtue d'une brève robe noire, les cheveux bruns coupés et lisses avec une courte frange sur le front, elle s'arrêta un instant sur le seuil du salon, puis s'avança vers cette grand-mère inconnue qu'elle regarda gravement une seconde avant de la saluer.

Celle-ci eut une brusque joie à considérer le visage fin aux lignes nettes et pures, le teint mat sans aucune trace de fard et, surtout, l'aspect charmant de dignité juvénile qui se dégageait de cette enfant grave, aux yeux largement ouverts et qui regardaient bien en face, sans sourire.

M<sup>me</sup> Leriel avait pris la main de Jacqueline.

— Voici votre petite-fille, chère Madame. Vous voyez qu'elle paraît en bonne santé et que son visage est de ceux qui peuvent faire honneur à une grand-mère.

Le bavardage aimable de M<sup>me</sup> Leriel continua pendant que l'on se dirigeait vers la salle à manger, mais la grand-mère ni l'enfant n'y prêtaient attention. Elles se regardaient. Aucune conversation particulière n'était possible, mais leurs yeux s'interrogeaient avidement.

— Qui es-tu, petite fille que j'adore déjà ? demandaient ceux de la grand-mère.

Les beaux yeux énigmatiques, fiers et scrutateurs de Jacqueline posaient, eux aussi, une question, mais elle était difficile à déchiffrer pour la vieille femme qui se troublait en reconnaissant le regard de son fils dans ce jeune visage.

Et, ce regard sérieux s'attardant sur le sien, elle eut une inexplicable expression de dureté et comme un remords mystérieux et ce fut elle, la première, qui détourna son visage.

\* \*

Trouble passager. Pendant le dîner bruyant, Jacqueline ne fut plus qu'une enfant riche, et M<sup>me</sup> d'Hervic, tout en suivant avec politesse une conversation à laquelle elle ne comprenait pas grand'chose, considérait avec un étonnement sarcastique la salle à manger octogonale, la lourde table basse devant laquelle il avait bien fallu s'asseoir, les sièges profonds, et se demandait avec inquiétude comment elle allait boire dans un verre rose en forme d'étoile.

Après le dîner, il fallut descendre dans le tombeau du roi nègre, plus vaste que le salon du premier étage.

— Grand Pierre a apporté de nouveaux disques de danses, il faut les essayer.

— Grand Pierre ? Qui cela, Grand Pierre ?

— C'est moi, Madame, déclara M. Lerié, le visage épanoui. Mes enfants n'ont pas la bosse du respect.

On ouvrit le gramophone perfectionné et tous — sauf, bien entendu, M<sup>me</sup> d'Hervic — se mirent à danser.

Jean-Marc menait grand tapage.

— Didi, je veux que tu fasses mieux ce pas de tango, mais fais donc attention, il faut aller beaucoup plus lentement...

De temps à autre, Jean-Marc, Didi ou Paulette plongeait la main dans un coffret plein de cigarettes — M<sup>me</sup> d'Hervic avait assuré, avec un

peu d'ironie, que la fumée ne la gênait pas — et la salle funèbre s'emplissait d'un nuage bleu et d'une forte odeur de tabac anglais.

Jacqueline dansait et semblait s'amuser. Jean-Marc paraissait lui marquer la même considération exactement qu'à sa mère et à Paulette, ce qui n'était pas beaucoup dire.

Elle avait tiré un énorme coussin et était venue poliment s'asseoir quelques minutes auprès de sa grand'mère, pour qui l'on avait fait descendre un fauteuil.

— N'auras-tu pas trop de chagrin, ma chère enfant, lui avait demandé celle-ci, de quitter ces bons cousins qui semblent t'aimer beaucoup?

— Je les reverrai, Mad... Madame.

— Appelle-moi grand'mère, je te prie. N'as-tu aucune appréhension à venir habiter mon petit bourg d'Aytré et ma vieille maison solitaire?

— Aucune, grand'mère.

« Je crains que la vie t'y paraisse bien morose en comparaison de celle que tu mènes ici », faillit ajouter la vieille dame. Mais elle se retint. « Pourquoi faire peur d'avance à cette petite? » se dit-elle.

— J'espère que nous pourrions avoir l'une pour l'autre un peu d'affection...

— J'en suis certaine, grand'mère.

Propos aimables, mais l'accent de la jeune fille était froid, sans élan. Que pensait-elle au juste? Rien n'indiquait un sentiment précis sur ce visage dont les yeux regardaient toujours bien en face, pourtant.

M<sup>me</sup> d'Hervic fut un peu déroutée par une si parfaite possession de soi-même, un tel calme. Elle n'insista pas, se réservant de l'étudier plus tard. A quoi rimeraient, sourit-elle en elle-même, des propos intimes au milieu de ce tohu-bohu?

D'ailleurs ce calme de l'enfant lui semblait plutôt rassurant. C'était merveille de le conserver dans cette famille où il devait subir de rudes assauts.

Vers onze heures, elle prit congé. Jacqueline, ce soir encore, devait demeurer sous le toit de M<sup>me</sup> Lericq. Gentiment, elle vint tendre son front

à sa grand'mère, dont le vieux cœur s'émut au contact du visage enfantin et frais.

Puis la vieille dame s'en alla, conduite par Jean-Marc, cette fois, et complètement brisée de fatigue. Ses pensées, qui étaient habituellement si fermes, tourbillonnaient ce soir dans un désarroi insolite où dominait un étonnement sans bornes, un étonnement tel qu'il lui semblait que jamais plus elle ne pourrait s'étonner de rien.

Son sommeil fut un peu agité. Il suffit pourtant à chasser les idées pessimistes qui l'avaient envahie avant de glisser dans l'inconscience.

Après tout, il n'y avait rien dans tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors qui pût lui donner des inquiétudes sérieuses au sujet du caractère de sa petite-fille. Si la famille Leriell vivait dans la folie d'un modernisme suraigu, rien dans cette famille n'indiquait la moindre corruption — si ce n'était, juste Ciel ! l'effroyable corruption du goût.

Elle aimerait sa petite-fille. C'était d'ailleurs déjà fait. Toute seule dans sa chambre qui lui rappelait le décor familial de sa maison, elle reprenait son autorité coutumière. Elle se chargerait d'apprendre le respect à cette petite; le respect, base de la famille, des empires et de toute société humaine... Quelques bonnes années de province et de tête-à-tête avec elle viendraient bien à bout de la fantaisie exagérée de la première éducation.

Elle fit sa toilette rapidement. La journée devait être consacrée à des courses urgentes. Quand on ne vient pas souvent à Paris, il faut en profiter pour faire une série d'achats nécessaires. On bénéficie, lui avait-on dit, d'une réelle économie en sachant dénicher les « occasions » dans les grands magasins.

De longues heures elle les chercha, ces occasions, et emplit sa chambre d'hôtel de solides tabliers de cuisine, de tricots de laine, de rideaux de cretonne, de bas épais — on en trouve encore — et de tout un stock de mercerie.

Elle avait énergiquement refusé de prendre un autre repas dans la maison de cauchemar des Leriell. Assise devant sa petite table dans l'hou-

nête salle à manger de son modeste hôtel, en face de son verre bien rond et plein d'un vin pâle, éminemment propice aux songeries calmes, elle envisageait l'avenir avec optimisme.

Dans l'après-midi elle reçut la visite de Jacqueline et de Paulette et, le matin suivant, ce ne fut pas la petite voiture de la jeune fille, mais la grande auto familiale qui conduisit la grand-mère et sa petite-fille à la gare Montparnasse.

Adrienne Leriel et ses deux enfants avaient tenu à les accompagner et M<sup>me</sup> d'Hervic n'était pas sans inquiétude au sujet des adieux. Tous les quatre auraient de la peine; il faudrait consoler, sécher des larmes. Larmes bien légitimes! Mais le voyage serait pénible avec une Jacqueline qui pleurerait dans son coin. Et comment consoler le chagrin d'une petite âme que l'on connaît si peu?... Tâche délicate!

En prévision de ces larmes et de cet embarras, la grand-mère avait complété ses achats par de touchantes croquettes de chocolat et tout un assortiment de bonbons multicolores. A dix-sept ans on est encore une enfant, et, si parisienne qu'elle soit, une enfant est sensible au pouvoir curatif des sucreries.

Les jeunes gens causaient joyeusement et aucun d'eux ne semblait encore penser à la séparation. Il était question d'un certain tennis de Deauville, d'une pêche miraculeuse. On discutait d'engins nouveaux et perfectionnés...

Il n'y avait plus que quelques minutes avant le départ. Déjà les employés fermaient les portières. Alors Jacqueline s'approcha de M<sup>me</sup> Leriel qui causait avec sa grand-mère et lui présenta son front en souriant comme si elle s'en allait pour vingt-quatre heures. Elle embrassa rapidement Paulette, secoua d'une manière virile la main de Jean-Marc en se suspendant déjà légèrement à la barre de cuivre de la portière. Puis elle pénétra dans le compartiment où, debout devant la vitre, elle envoya de la main un adieu souriant à sa famille adoptive durant que le train s'ébranlait. Ensuite elle s'assit, toujours calme et le sourire aux lèvres, en face de sa grand-mère, dans le coin qui lui était réservé.

## I

Sept heures du matin à Aytré.

La vieille maison est éveillée depuis longtemps. Déjà M<sup>me</sup> d'Hervic parcourt son domaine.

Le voyage lui a laissé les traits quelque peu fatigués; moins peut-être les heures passées la veille dans le train que les émotions de ces deux journées à Paris. Mais elle a retrouvé son atmosphère tranquille et sa prestance; et elle a plaisir à reprendre contact avec tous les objets témoins de sa vie quotidienne : les marches de pierre de l'entrée, usées, douces aux pieds et sans trahison, les portes où elle pose la main toujours aux mêmes endroits, sa basse-cour bien soignée, son vieux jardin trop grand et mal entretenu parce que les journées de jardinier sont bien chères, mais qui fait cependant tout ce qu'il peut pour donner des fleurs et lui souffler un air salubre et parfumé au visage.

Les lourds nuages pluvieux de ces derniers jours se sont dissipés, il fait un timide soleil d'arrière-saison qui attédie l'atmosphère et rend la maison accueillante pour l'enfant qui dort là-haut dans une chambre du premier étage.

Hier, le retour s'est fait sans incident. Ni la grand'mère, ni la petite fille n'ont beaucoup parlé. Elle avaient bien le temps, n'est-ce pas? La conversation s'est bornée à de vagues et banales considérations sur le temps, sur la nourriture du wagon-restaurant, sur les villes traversées.

La vieille femme a donné à Jacqueline son chocolat et ses bonbons, sinon pour la consoler, du moins pour la récompenser de sa force d'âme, et Jacqueline les a croqués avec plaisir en la remerciant poliment.



Pas une minute, l'attitude de la petite, toujours tranquille et sûre d'elle, n'a montré la moindre gêne. M<sup>me</sup> d'Hervic, par contre, sentait son embarras croître au fur et à mesure que l'on avançait vers le but. L'arrivée à La Rochelle et le départ par l'autobus qui devait les déposer à Aytré furent pour elle des distractions qui tombaient à propos. Il est difficile de trouver longtemps des sujets de conversation quand on se connaît peu, mais cela devient tout à fait impossible lorsqu'une intimité artificielle vous rapproche trop rapidement.

La vieille Angéline les avait reçues, domestique trottinante et surannée qui avait suivi jadis M<sup>me</sup> d'Hervic dans sa retraite. Elle avait vu revenir sa maîtresse avec soulagement; aller à Paris équivalait pour elle à aller au Pôle.

Le dîner a été rapide, puis, sous prétexte de fatigue, chacune s'est retirée dans sa chambre. Jacqueline a suivi sa grand'mère et pris possession sans mot dire de la pièce préparée pour elle. L'a-t-elle vue seulement? La petite lampe à pétrole que l'on avait déposée sur la table ne dessinait qu'un étroit rond lumineux et laissait la chambre presque tout entière dans la pénombre.

La nuit a passé et à sept heures du matin rien ne s'éveille encore chez Jacqueline. M<sup>me</sup> d'Hervic, bien enveloppée d'une épaisse robe de chambre — ce matin de novembre est assez froid, — tout en vaquant à ses occupations habituelles, jette de temps à autre un coup d'œil sur une fenêtre du premier étage.

Elle songe que la vie familiale va recommencer dans la vieille demeure et à son appréhension se mêle une hâte de voir agir et vivre sa petite-fille auprès d'elle. Elle a hâte surtout de pénétrer cette jeune Âme un peu mieux qu'elle n'a pu le faire à Paris dans ce milieu qui l'a si profondément choquée. Parce que certaines attitudes de Jacqueline l'ont déconcertée, il lui semble la connaître moins encore que lorsque, loin d'elle, elle pouvait se la représenter en toute liberté d'imagination.

Le joli visage loyal au regard droit l'a pourtant rassurée. L'éducation trop moderne de la sa-

mille Lieriel ne laissera sans doute pas une trop profonde empreinte. Mais quel travail cependant pour élaguer tant de mauvaises habitudes !

Pourtant, ce matin, M<sup>me</sup> d'Hervic se sent du courage. Aucune mauvaise pensée n'a jamais dû embuer le doux et pur visage de sa petite-fille. Allons ! la tâche sera sans doute moins dure qu'elle ne l'avait craint. Et elle se sent au cœur une grande tendresse...

L'heure s'avance ; au premier étage, les persiennes sont toujours closes et seule Angéline agite là-haut balais et torchons.

M<sup>me</sup> d'Hervic va rejoindre la vieille bonne.

— M<sup>lle</sup> Jacqueline n'est pas encore éveillée ?

— Mais non, Madame, il n'est pas encore huit heures. Les Parisiennes se lèvent plus tard que ça.

— Elle est peut-être malade ?

— Malade ? Ah bien oui ! Madame ne l'a donc pas regardée ? C'est mince, ça paraît fragile, mais c'est frais, c'est robuste. Hier soir elle a soulevé sa valise comme une plume ; une valise que je pouvais à peine porter ensuite !

Bel hommage à Jacqueline sportive.

« C'est vrai », pense M<sup>me</sup> d'Hervic ; et, en son vieux cœur fané, elle refait l'apprentissage de l'orgueil maternel.

Elle tourne encore dans sa chambre, descend au jardin, remonte...

Enfin neuf heures sonnent quand on entend battre les persiennes chez Jacqueline.

— Elle va descendre pour déjeuner, dit M<sup>me</sup> d'Hervic.

— Pensez-vous, je vais lui monter son chocolat, à cette petite.

La grand'mère, prise tout à coup d'une singulière timidité, laisse la vieille bonne pénétrer seule dans la chambre et l'attend à quelques pas, sur le palier.

— Eh bien ? interroge-t-elle, quand elle la voit sortir.

La vieille figure d'Angéline est épanouie ; il est évident que le frais visage a fait d'emblée sa conquête.

M<sup>me</sup> d'Hervic pénètre à son tour dans la

chambre et trouve Jacqueline confortablement installée dans son lit et dégustant le chocolat crémeux qu'on vient de lui apporter.

Elle est juchée sur un grand lit Louis-Philippe bien haut, bien solide, bien verni. En face, sur la cheminée en sévère marbre noir, il y a un petit tapis fait de menus morceaux de drap de couleurs différentes réunis par un point d'épine; sur ce tapis une pendule sous un globe. Elle porte un sujet allégorique représentant « l'Histoire éclairant le monde ».

À droite de la cheminée, une armoire à glace en faux Louis XV fait des grâces et tortille ses volutes.

Mais le papier est clair : de simples bouquets de roses sur un fond gris. Les fenêtres sont hautes et larges et l'ensemble a un aspect honnête et d'une propreté méticuleuse.

Que pense cependant Jacqueline d'un tel décor? Le compare-t-elle à celui de sa chambrette gris bleu au précieux lit-divan recouvert de fourrure blanche, garni de coussins d'or?

Jacqueline, le visage impassible, n'a même pas l'air d'avoir remarqué l'ameublement démodé de sa chambre.

— Bonjour, grand'mère, dit-elle.

Et elle tend son front sans interrompre son déjeuner.

— As-tu bien dormi? demande M<sup>me</sup> d'Hervic presque timidement.

— Parfaitement bien, merci.

— Quand tu seras prête viens me rejoindre en bas et je te ferai visiter la maison.

— Dans une demi-heure...

La grand-mère sort, ne sachant plus que dire.

Et, une demi-heure après, Jacqueline, vêtue d'une courte robe de crêpe de Chine noir, reposée et souriante, descend les trois marches du perron.

En arrivant la veille elle n'a même pas remarqué l'aspect extérieur de cette maison que lui montre maintenant sa grand'mère.

Vieille façade carrée à deux étages, assez banale, en somme. Les pierres sont grises, l'aspect en est froid et sévère comme le sont presque

toutes les vieilles maisons de La Rochelle. Le perron de trois marches en marque le milieu sous une porte énorme et sombre munie d'un marteau pesant. Vraiment des mains fragiles de femmes n'ont pas dû soulever ce lourd marteau bien souvent.

Pendant longtemps la maison d'Aytré, simple demeure des champs, ne fut habitée par la famille d'Hervic que l'été, lorsque l'atmosphère de La Rochelle resserrée dans ses étroites murailles devenait irrespirable.

Il existait alors dans la ville même un hôtel d'Hervic, hautaine maison à l'aspect seigneurial avec sa cour d'honneur, ses grilles forgées et les vieux arbres de son jardin clos de hauts murs.

La décadence était venue, obligeant l'arrière-grand-père de Jacqueline à vendre l'hôtel et à se contenter de la maison de campagne, vaste et sans caractère. Puis le père de la jeune fille avait failli achever la ruine.

Du moins, les beaux meubles du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècles avaient échappé aux ventes successives et trouvé place dans la spacieuse demeure d'Aytré...

Mais cette demeure qui pourrait être gaie et claire est toujours plongée dans une demi-obscurité étouffante et morose. M<sup>me</sup> d'Hervic, selon l'habitude de la région, se défie du grand soleil et de l'air marin qui mangent les couleurs, dessèchent ou humectent le bois des meubles selon les saisons, et les persiennes sont toujours tenues soigneusement fermées « en tuiles ».

Jacqueline avance avec précaution sur les parquets luisants dans le clair-obscur des pièces fermées. Les vieux papiers désuets collés aux murs et tachés par l'humidité amènent un sourire sur ses lèvres.

Mais elle aperçoit de vieilles armoires sculptées garnies de leurs ferrures d'acier ou de cuivre, brillantes dans la pénombre; de vieilles tables en bois doucement patiné, soutenues par des pieds tors.

A l'heure actuelle, presque toutes les Parisiennes ont le goût de ces précieuses vieilles choses et

ont acquis à leur sujet une vraie compétence de commissaire-priseur. Cela fait partie de l'éducation moderne.

Les pièces sont nombreuses et toutes pleines de trésors; des sièges anciens, des commodes de tous les styles et de toutes les dimensions : larges tombeaux en bois fruitiers avec leurs grandes poignées de brouze doré à menus rinceaux, petits chiffonniers aux lignes droites en marqueterie sur lesquels le doigt ne sent pas une jointure.

Devant une commode en bois des Iles au galbe exquis, munie de minces poignées et d'entrées de serrures finement ciselées, elle tombe en arrêt.

— Elle est signée, n'est-ce pas ?

— Signée ? j'ignore...

Avant que M<sup>me</sup> d'Hervic ait songé à s'y opposer, Jacqueline déménage les flambeaux, les statuettes qui encombrent le marbre blanc de la commode. Elle soulève ce marbre et pousse un cri de triomphe :

— Là ! Cathéri, voyez-vous ?

— Tiens ! c'est vrai, remarque avec indifférence la grand'mère qui, certes, attache le plus grand prix à ses meubles, mais uniquement parce qu'ils ont toujours appartenu aux d'Hervic.

— Pourquoi laissez-vous ces beaux meubles dans les chambres inhabitées, grand'mère ? Il vaudrait mieux les voir.

— Il y aurait trop de travail pour les entretenir. Pense donc aux mouches, au soleil, à la poussière... Je suis trop vieille pour tant de tracas.

Hélas ! tous ces meubles sont soigneusement astiqués et préservés du soleil. D'admirables fauteuils cachent leurs tapisseries sous des housses incolores, pendant que dans les pièces habitées règnent le velours rouge et le plus lourd Louis-Philippe. Dans le salon, pourtant, et dans la chambre de grand'mère se trouvent quelques beaux meubles anciens.

Jacqueline sent un malaise. Cette obscurité, l'air confiné l'oppressent. Son sourire s'efface. Elle n'est pas impressionnable, cependant elle étouffe dans cette maison si bien défendue de la

poussière et de la lumière. Est-ce ici qu'il va lui falloir vivre désormais? Brusquement, elle se sent vingt ans de plus.

Sagement, elle continue la visite aux côtés de sa grand'mère qui agite, tel un gardien de prison, son trousseau de clefs. — Vous pensez bien que toutes ces chambres ne sont pas ouvertes au premier cambrioleur venu. — Jacqueline, résignée, voit d'un œil qui se fatigue à présent les bibelots précieux, soigneusement rangés dans des placards : ivoires sculptés, statuettes de biscuit que les d'Hervic, seuls, doivent voir.

Le visage un peu crispé, elle suit maintenant sa grand'mère au jardin.

Miracle d'un jour d'automne ensoleillé sur une enfant vive et saine. Un coup de vent frais, venu de la mer proche, lui frappe le visage au sortir de la vieille maison et ce jardin banal lui paraît charmant.

C'est que là, il est impossible de mettre des housses et de se défendre tout à fait contre le soleil et le vent. Il est même impossible de cultiver tout entier ce jardin. La vieille Angéline et le jardinier qui vient l'aider parfois ne peuvent en venir à bout et, derrière les quelques pelouses mesquines, les quelques massifs de chrysanthèmes qui entourent la maison, il y a un autre jardin bien plus grand, tout en friche, embaumant la fougère sèche et le champignon.

Ce jardin, plus mystérieux que l'autre, a de grands arbres, d'épais fourrés où les feuilles mortes et les mousses s'épaississent, où il y a des clairières pleines d'herbes folles dorées par l'été dernier et qui bruissent et murmurent, agitées par le vent.

Jacqueline a un élan sauvage et bondit. Le jardin, comme par enchantement, s'anime et en un instant les oiseaux chantent, le chien aboie, les poules, inquiétées, là-bas, par ce tapage, caquètent, et toutes les bêtes menues et peureuses qui dormaient déjà dans le sol, sous les pas légers de la jeune fille, sortent de leur torpeur et recommencent de s'agiter.



Des jours passèrent qui mirent face à face M<sup>me</sup> d'Hervic et sa petite-fille. La grand'mère regardait vivre Jacqueline, soncieuse de deviner ce que recelait l'âme juvénile si réservée. Pour cela, elle la laissait faire à sa guise, s'étonnant souvent des habitudes de la jeune fille.

La grand'mère, dès les premiers jours, avait cherché dans ses reliques de beaux « modèles » de broderies : des plumetis mirifiques et rembourrés, des broderies anglaises prestigieuses, des guipures d'Irlande...

Mais Jacqueline ignorait les mille travaux des jeunes filles d'autrefois, et elle avait souri devant ces points compliqués.

— Ne veux-tu pas essayer de broder ?

— Je ne sais pas, grand'mère. Et puis, à quoi bon apprendre ? les broderies ne sont guère à la mode.

— Mais, mon enfant, ton trousseau ?

— Il sera vite fait : six chemises, six combinaisons garnies d'un simple jour ou d'une bande de tulle...

— Six chemises ! s'écria la vieille dame, suffoquée. De mon temps, six douzaines étaient bien peu de chose !

— La mode passe si vite !...

Pour intéresser la jeune fille, le vieux piano qui dormait depuis si longtemps fut rouvert et un accordéon vint exprès de La Rochelle.

Mais Jacqueline n'avait jamais beaucoup étudié. Elle ignorait à peu près les classiques et, sauf pour quelques fox-trot qui éclatèrent parfois dans la vieille maison stupéfaite, elle n'ouvrit guère le piano, cet animal antédiluvien aux longues dents jaunes, pensait-elle.

« La T. S. F. et le phono sont tellement plus commodes ! »

Les pâtisseries savantes, orgueil des maisons d'autrefois où vivaient des jeunes filles, ne l'in-

téressaient pas non plus. Elle jugeait fastidieux de passer un après-midi à faire une brioche ou un gâteau à la crème. Elle n'était d'ailleurs pas gourmande.

Non pas qu'elle méprisât les travaux de l'intérieur, Angéline la trouvait toujours disposée à lui venir en aide quand il fallait cueillir quelque tardif légume, mettre des sabots pour aller sous la pluie fermer en hâte la porte du poulailler; quand il fallait vérifier les confitures placées très haut sur le dernier rayon d'un placard, ranger le grenier ou la cave. Elle aurait même volontiers lavé la cuisine, si la vieille bonne, ébahie et admirative, l'eût toléré.

Elle faisait tout cela avec des gestes précis; puérile et raisonnable, sans rien perdre de sa dignité d'enfant sage ni de l'élégance de sa silhouette.

Un jour qu'elle surprit Jacqueline occupée à rincer la lessive avec la vieille bonne, M<sup>me</sup> d'Hervic, que ces goûts surprenaient, lui dit :

— Je ne me représentais pas une bachelière sous ce jour-là!...

La jeune fille éclata de rire. Elle était toujours joyeuse quand elle pouvait exercer ses muscles.

— Et comment vous la représentiez-vous donc, grand'mère?

Celle-ci rit à son tour.

— Mon Dieu, comme une demoiselle fière, faisant toujours une bouche pincée, dédaigneuse, craignant comme la mort de se salir les mains...

— ... Et ne parlant qu'en alexandrins boiteux! acheva Jacqueline; mais je ne connais pas une bachelière qui soit faite sur ce modèle!

— Les femmes savantes ont bien changé.

— N'est-ce pas? Quelle vieille perruque démodée que ce Molière!

Mais si Jacqueline n'était pas dédaigneuse et pas un instant ne posait à la « princesse de science », elle ne méprisait pas pour cela les livres, bien au contraire. Elle ne comprenait que deux sortes d'occupations : le mouvement physique qui dilate les poumons et durcit les muscles ou le travail intellectuel intensif, le visage enfoui

dans les livres pendant des heures, pour se relever ensuite les yeux éblouis et blessés par la lumière du jour comme des yeux de hibou.

Hélas ! les livres étaient rares dans la maison d'Aytré. Ceux que la jeune fille avait apportés, peu nombreux, étaient dévorés depuis longtemps ; ceux de grand'mère restaient enfermés dans une bibliothèque où l'on n'allait jamais.

Et, sauf les occasions assez rares où elle pouvait aider Angéline, le mouvement physique était bien réduit. Elle aurait aimé sortir, faire de longues courses dans la campagne ; mais M<sup>me</sup> d'Hervic marchait lentement et ne voulait pas la laisser aller loin toute seule.

Habituée à la vie trépidante de Paris, les journées lui semblaient interminables. Son rire résonnait parfois, joyeux sans cause, mais cessait vite.

En petite personne raisonnable, elle essayait de s'acclimater. Trop intelligente pour ne pas comprendre le grand effort sur elle-même que faisait M<sup>me</sup> d'Hervic afin que son autorité ne devînt pas trop pesante, elle faisait elle-même, loyalement, tout ce qui lui était possible pour prendre de nouvelles habitudes.

La grand'mère s'irritait intérieurement de trouver Jacqueline si différente de la petite-fille de ses rêves. Elle s'irritait surtout de ne pouvoir la comprendre. Les nouvelles habitudes de vie ne la troublaient pas outre mesure. Elle savait bien que les temps avaient changé, que les milieux variaient et modelaient différemment les manières d'être.

Mais il lui semblait que les âmes devaient être toujours les mêmes, toujours offrir les mêmes réactions ; or, elle ne comprenait rien à l'âme de Jacqueline qui lui restait fermée comme au premier jour.

Pourtant, si la jeune fille était peu bavarde, il n'y avait pas trace de dissimulation en elle. Elle essayait bien de se montrer aimable, mais elle ignorait complètement cette politesse des manières qui dissimule ce qui divise et évite les heurts.

Toujours elle répondait directement aux ques-

tions posées sans savoir voiler une vérité blessante, et ses réponses stupéfaient parfois la vieille dame.

Un jour qu'elle s'était montrée plus expansive que d'habitude, M<sup>me</sup> d'Hervic avait eu l'imprudence de lui demander :

— N'es-tu pas heureuse d'être venue habiter avec moi qui suis ton unique parente proche ?

Elles étaient toutes deux dans le petit salon du rez-de-chaussée, un feu de bois pétillait dans la cheminée. Au dehors, une petite pluie fine, lente, tombait depuis des heures, il faisait froid et sombre. Jacqueline s'était levée vingt fois pour aller regarder impatiemment à la fenêtre.

La réponse vint sans hésitation :

— Oh ! non ! grand'mère !

— Tu aurais préféré rester à Paris avec tes cousins ? Tu t'amusais davantage ?

Voyant que le visage de la vieille dame s'attristait, elle fit seulement un signe de tête affirmatif.

— Mais, mon enfant, tu m'as pourtant suivie bien docilement ! Pourquoi n'as-tu pas protesté le moins du monde quand j'ai manifesté le désir de t'avoir auprès de moi ? Crois-tu, parce que je suis ta tutrice légale, que j'aurais voulu t'emmener malgré toi ? Pourquoi as-tu accepté aussi facilement ?

Il faut croire que la réponse sincère à cette question était tout de même plus difficile que d'habitude. Le visage très pur et très doux de Jacqueline se pencha un peu en avant. Elle fit un mouvement des lèvres pour parler, puis se tut. Elle leva enfin un regard candide et embarrassé sur sa grand'mère.

Celle-ci eut la maladresse d'ajouter :

— Allons, parle-moi franchement.

Le regard de Jacqueline se fixa alors très droit sur elle et, nettement :

— Parce que vous êtes riche !

— Quoi ? Parce que je suis riche ? D'abord tu te trompes, je suis loin d'être riche. Et puis vraiment ? Est-ce là l'unique raison pour laquelle tu as accepté de venir ?

Jacqueline eut un geste hésitant.

— J'ai dû mal comprendre, ma pauvre enfant ! Ne sentais-tu pas un besoin d'affection, de protection ? Mais c'est affreusement triste que d'être seul dans la vie.

— On n'est jamais complètement seul. Il faut bien se contenter de ce que l'on a.

— Evidemment. Mais sais-tu que je te plaignais de tout mon cœur ? Je te comparais à un pauvre petit oiseau tombé du nid... Tu souris ?... Naturellement cette image n'est pas d'un style à la mode... Elle rend pourtant bien ma pensée. Ne comprends-tu pas que des cousins — très bons pour toi, j'en conviens, — ne peuvent cependant pas avoir à ton égard l'absolu dévouement maternel ? Dis-moi, ne sentais-tu pas le besoin d'une affection maternelle ?

— Non, grand'mère.

Le visage de la pauvre femme s'était singulièrement animé ; celui de Jacqueline montrait un étonnement et une contrariété.

— Mais c'est odieux, ma pauvre petite !

— Odieux ? Pourquoi ? Je regrette évidemment d'avoir perdu mes parents que je n'ai d'ailleurs jamais beaucoup connus. Pour vous, je suis prête, en échange de votre aide, à vous respecter et à vous rendre service pour service, si plus tard vous avez besoin de moi. Si vous étiez malade, par exemple, je crois que je serais capable de vous soigner avec la même application et des précautions aussi attentives que n'importe quelle petite-fille du monde peut le faire pour sa grand'mère, parce que je contracte, en venant ici, une dette envers vous et que je m'acquitterai toujours de mes devoirs. Mais enfin, je ne suis pas du tout sentimentale.

— Il s'agit bien d'être sentimentale ! Mais on n'est pas sentimentale parce qu'on désire avoir des affections autour de soi...

Jacqueline eut un geste d'impuissance.

Une pensée cependant calma M<sup>me</sup> d'Hervic :

« La pauvre petite, pensa-t-elle, parle des affections familiales comme un aveugle des couleurs. Où les aurait-elle connues ? »

Dans le feu de la discussion, elle avait laissé tomber sur ses genoux un tricot blanc destiné à

une layette d'enfant pauvre. Elle le reprit, recommença de travailler, et, après une minute de silence, dit plus doucement :

— Voyons, tu es une jeune fille; dans quatre mois tu auras dix-huit ans. Tu n'es pas, j'en suis sûre, sans avoir déjà songé au mariage?

— Evidemment! Il faut bien se faire une situation.

— Se faire une situation! Tu as de ces mots!... Eh bien! pour te faire une situation, tu n'as jamais rêvé d'un Prince Charmant qui t'aimerait et qui serait tout au monde pour toi?

— Il n'y a pas de Prince Charmant, grand'mère. Tout être humain est imparfait...

Elle songea quelques minutes. Le contraste entre ses traits si doux, si candides, si enfantins, et son regard grave et presque trop intelligent frappa la vieille femme.

Puis elle continua :

— Je prendrai un compagnon sérieux, mais sur lequel je n'aurai pas d'illusions; un compagnon qui sera plein de défauts, mais de défauts que je connaîtrai et qui pourront faire bon ménage avec les miens : tout est là. Quant à l'aimer? Mon Dieu! c'est un bien grand mot. Et puis — je sens que je vais encore vous choquer — il faudra qu'il soit riche ou tout au moins qu'il ait une situation qui lui permette de gagner beaucoup d'argent.

La grand'mère, indignée, regarda sa petite-fille avec horreur.

— Ainsi parents, mari ne t'intéressent qu'en fonction de l'argent qu'ils peuvent te donner. Tu n'as pas honte, à ton âge, de tant penser à l'argent?...

Le tricot était de nouveau tombé.

— Et c'est moi, une vieille femme, qui suis forcée de te dire ces choses! Autrefois, il fallait lutter contre l'esprit romanesque des jeunes filles. Les parents, dans ce temps-là, faisaient un utile contrepoids et empêchaient leurs enfants de suivre les mouvements d'un cœur trop généreux parfois. Aujourd'hui!... ah! aujourd'hui, il conviendrait de cultiver sérieusement l'idéalisme...

Puis, une autre idée surgissant :



— Et si je t'abandonnais à toi-même, après tout?

— Croyez bien que le travail ne me fait pas peur.

— Que ferais-tu?

— Je ne sais encore... Professeur de culture physique, peut-être, ou bien je demanderais à mes cousins Lericel de me prêter l'argent nécessaire pour acheter un garage. Cela rapporte beaucoup.

— Joli métier pour une bachelière!

— Je suis loin, justement, d'être assez instruite. Il me faudrait être plus calée en mécanique.

— Tiens, tu es révoltante! s'écria M<sup>me</sup> d'Hervic qui se leva brusquement. Sois tranquille d'ailleurs, je ne t'abandonnerai pas, parce que pour moi l'amour de la famille existe et que c'est une chose sacrée; parce que, avant de te connaître, j'économisais déjà pour toi, je me privais déjà de toutes les commodités de la vie pour augmenter le patrimoine familial, pour qu'une petite-fille que je ne connaissais pas et que je ne savais pas sans cœur en jouisse plus tard et soit heureuse!...

Elle quitta la pièce sur ces mots.

« Qu'est-ce qu'il fallait donc répondre? songea Jacqueline, sincèrement navrée. Elle me méprise, et, si je lui avais menti, elle m'estimerait... »

Jours d'amertume pour la grand'mère.

— Ah! elle est bien de sa génération, cette enfant! L'argent! toujours l'argent! Il faut beaucoup d'argent pour le jeter par les rues en agitation sotte, le dépenser en autos, en champagne, en phonographes, que sais-je? pour vivre dans cet art dément d'aujourd'hui...

« Et quel cynisme dans ces yeux candides! Et dire que je me réjouissais parce que le visage de ma petite-fille était pur, parce qu'elle était grave au milieu du tintamarre dans lequel elle m'est

apparue. Il me semblait qu'un pareil visage ne pouvait refléter que des idées élevées et nobles... »

Et c'était ce qui étonnait le plus M<sup>me</sup> d'Hervic, cet air d'extrême simplicité et de douceur de la jeune fille. A la rigueur, elle aurait compris une attitude révoltée, une bravade, une pose. C'est le propre de la jeunesse que de se cabrer en présence de ce qui paraît le fruit de la réflexion des aînés, c'est une manière de se prouver sa force, sa vitalité; c'est une exubérance qui se calme peu à peu et dont il ne faut pas trop s'inquiéter.

Mais Jacqueline ne se révoltait jamais; elle ne prenait jamais aucune attitude, aucune pose; elle était certainement sincère en exprimant ces pensées qui indignaient sa grand'mère. Et elle semblait désolée de ce résultat.

La songerie de M<sup>me</sup> d'Hervic devenait de plus en plus sombre. Elle entrevoyait des jours pénibles. Est-ce que, après tant d'espoir, la présence de cette enfant allait être pour elle une nouvelle malédiction?

Et, de plus en plus précise, de plus en plus fréquemment, une image douloureuse se dessinait devant elle, et elle murmurait cette prière : « Mon Dieu ! mon Dieu ! La fille après le père... Donnez-moi de mourir avant... »

La vieille femme perdait de son assurance : sa figure aux lignes calmes se creusait peu à peu et prenait une expression tendue, ses épaules se courbaient.

Son caractère changeait aussi. Cette autorité tranquille et sûre d'elle qui l'imposait aux autres se transformait en impatience inégale, se manifestait autour d'elle par des ordres capricieux et parfois injustes; une irritation l'habitait qu'elle s'efforçait de dominer, mais qui se faisait jour trop souvent.

En face de Jacqueline, elle perdait tout sang-froid; tantôt son attitude se faisait tendre et indulgente, tantôt acerbe et d'une ironie agressive.

A tous ces changements d'humeur, la jeune fille opposait une douceur et un calme souverains, de

telle sorte que c'était elle qui dominait la situation : en vertu de cette loi psychologique qui veut que le moins fort soit celui qui frémit et marque les coups.

M<sup>me</sup> d'Hervic sentait bien évoluer son propre caractère et plus elle en prenait conscience, plus cette évolution s'accroissait. Elle s'en désolait, sans trouver le moyen de changer la malsaine atmosphère morale qui en était la cause.

### *Lettre de Jacqueline d'Hervic à Paulette Lerié*

S. O. S., Paulette, ma mie, grand signal de détresse. L'air devient irrespirable ici. Je m'ennuie d'une manière abominable et l'ankylose physique et morale me gagne peu à peu.

J'avais souvent entendu dire du mal de la province, mais comme on le disait toujours avec un sourire, je ne l'avais jamais pris très au sérieux. Et puis je comptais sur ma bonne volonté, sur mon désir de m'accorder avec tous ; mais je ne sais si je pourrai tenir longtemps.

Ma grand'mère ? Elle est bonne incontestablement. Elle a des attentions très gentilles pour moi, ne me prive de rien matériellement et je lui en suis très reconnaissante. Mais elle a une espèce de bonté qui aime les phrases fleuries de respectueux lieux communs et farcies de formules conventionnelles. Elle rêvait de me voir sous les traits d'une jeune fille bien élevée selon l'idéal de son temps, timide et sentimentale ; elle est déçue et me le fait parfois un peu durement sentir. Elle déteste la vérité. Chaque fois que j'ai voulu honnêtement me montrer telle que je suis, je l'ai blessée. Maintenant je suis sûre qu'elle me méprise et cela m'ennuie parce qu'il me semble que je ne le mérite pas.

D'autre part, la maison n'est pas gaie. Rien à faire — sinon des broderies démodées dont je suis bien incapable, — rien à voir, rien à lire. La gymnastique est mal vue. Il y a de beaux arbres, mais il est défendu d'y grimper. À quoi peuvent bien servir les arbres si ce n'est à cela ?

Il est défendu de sortir seule. On ne soupçonne pas dans cette maison ce que peut bien être une auto. Pas de T. S. F.; un calme impressionnant, pas un bruit dans la rue, pas un mouvement. Ah! entendre seulement passer un motocycliste qui fasse bien du bruit, entendre un klaxon ou une suave corne de tramway! Quelle ivresse!

Pas de livres. Quelques romans à l'eau de rose délivrés parcimonieusement par ma grand'mère, de ces romans où un jeune homme meurt d'amour, les yeux au ciel, pour une belle jeune fille timide et rougissante; où toutes les choses de la vie sont vues à travers des larmes d'amour ou de douleur. C'est effrayant la quantité de larmes qui se gaspillent dans ces romans-là, des « torrents de larmes » comme dit le super-romanesque qu'est Jean-Jacques Rousseau.

Cela m'agace, car enfin, dans la vie, quand on sait s'arranger on peut parfaitement éviter la souffrance. Voilà justement ce qui révolte le plus ma grand'mère. Pour atteindre à ce qu'elle appelle la noblesse d'âme, il faudrait souffrir sans cesse : souffrir lorsque personne ne vous aime, souffrir en pensant au bonheur écoulé, souffrir en se souvenant, souffrir en prévoyant... Elle est imbue de cette idée que le sacrifice, surtout le sacrifice volontaire, est une supériorité.

Enfin ma seule distraction au milieu de tout cela consiste à faire de la course à pied dans le jardin et à essayer de battre mes propres records.

Dispense-moi de gémir, mais, sérieusement, demande à Didi et au grand Pierre ce qu'ils peuvent faire pour la carmélite malgré elle que je suis. Il y a des plages, paraît-il, dans cette région. Ne pourriez-vous pas abandonner Deauville cet été et venir dans mes parages? Vous sauveriez, sinon une vie humaine — je ne suis pas de celles qui se tuent parce qu'elles s'ennuient — mais du moins quelques beaux jours d'existence gâchés dans la solitude.

Adieu, fraternelle Paulette, Jean-Marc vieux tyran, adieu, indulgente Didi et le grand Pierre. Répondez vite, vite à votre

JACQUELINE.

P.-S. — *Vite*, quel beau mot! Oh! aller vite! faire quelque chose en se pressant, contraindre... On ne comprend le charme de ces choses-là que lorsqu'on vit dans un pays où tout le monde rythme sa marche sur celle des escargots.



Il n'y avait pas trois mois que Jacqueline habitait la maison d'Aytré que déjà le désaccord, intime entre la grand'mère et la jeune fille était profond, complet, semblait irrémédiable.

En apparence, la vie était unie. M<sup>me</sup> d'Hervic s'efforçait à beaucoup de patience et Jacqueline à beaucoup de politesse. Comme par le passé; la vieille dame dirigeait sa maison. Chaque jour, après une messe matinale, elle s'occupait de son jardin, allait visiter sa basse-cour. Puis elle rentrait, allait d'une pièce à l'autre, vérifiait avec le même soin si les persiennes étaient bien fermées, passait rigoureusement son doigt sur les meubles pour voir si aucun grain de poussière n'avait échappé au torchon.

L'après-midi, elle se tenait dans son petit salon : raccommodant, cousant pour les pauvres ou bien faisant une de ces lectures pieuses qui lui étaient un soutien.

Elle sortait parfois un moment. Visite charitable à quelque pauvre famille ou bien visite à une vieille amie du voisinage. Jacqueline l'accompagnait avec résignation, s'intéressant quelquefois aux pauvres gens quand il y avait des enfants ou des animaux auprès d'eux, mais se désintéressant complètement des vieilles amies chez qui elle traînait toujours une irrésistible envie de bâiller.

Quelques anciennes relations, de vieux amis de toujours qui, par discrétion, s'étaient tenus à l'écart et avaient gardé une certaine réserve après l'arrivée de Jacqueline faisaient leur réapparition. Vieilles personnes complètement étrangères à la vie moderne, cérémonieuses, elles ne pouvaient guère qu'agiter des souvenirs. Elles entouraient Jacqueline de bons sourires, de questions cordiales, de compliments sur sa bonne mine et s'étonnaient de sa froideur. Pour elle

tous ces vieillards étaient déjà des morts. Elle essayait pourtant d'être polie, mais ils l'ennuyaient et elle ne le cachait pas toujours suffisamment.

Quelquefois M<sup>me</sup> d'Hervic allait chez son notaire. Comme il habitait La Rochelle, il fallait, pour arriver jusqu'à la rue du Minage où il demeurait, prendre un autobus « préhistorique », pensait Jacqueline, et c'était une véritable expédition.

Ces expéditions ne manquaient cependant pas d'un certain charme pour la jeune fille qui accompagnait alors sa grand'mère avec plaisir. Celle-ci la laissait dans une pâtisserie ou chez quelque dame de ses amies durant la visite au notaire. — Il n'est pas bon qu'une jeune fille soit au courant de toutes les affaires dans une maison. — Puis, comme il restait alors une heure ou deux avant le passage de l'autobus, elles allaient faire ensemble une promenade sur le vieux port, poussaient même parfois jusqu'à La Pallice. C'était la partie attrayante du voyage.

Jacqueline adorait les bateaux; les voiliers qui débarquaient leurs poissons sur les vieilles dalles des quais, les paquebots qui ne faisaient qu'une escale à La Pallice, les vapeurs qui sentaient le goudron et la saumure et qu'elle n'apercevait souvent du quai qu'à travers un nuage de charbon, les bateaux du Nord si propres, si bien lavés, qui apportaient, entassées sur leur pont, de longues planches de sapin sentant bon la résine.

Ses narines se dilataient et ses yeux suivaient avec émerveillement les grands nuages horizontaux, noirs souvent et prometteurs de tempêtes, mais qui venaient, eux aussi, du large océan si proche sur lequel il ferait bon s'en aller.

Elle s'intéressait au défilé des matelots étrangers, au mouvement sur les quais, au va-et-vient des dockers. Même les pauvres émigrants qui erraient, farouches et minables, sur le port en attendant leur embarquement la faisaient rêver.

Bien sûr! Être un voyageur millionnaire sur un grand paquebot luxueux, cela vaudrait mieux



que tout. Elle se représentait les jolies cabines d'acajou luisantes et vernies, les étroits salons brillants d'électricité et de cristaux biseautés. Surtout elle aimait voir en esprit le pont des « premières » animé par les rires et les conversations de ses occupants, alors que devant eux la mer s'étale, illuminée par le grand soleil ou les reflets lunaires.

Voyager ainsi, évidemment c'était un grand bonheur; mais, plutôt que de rester immobile, s'en aller sans rien, en haillons, entre le ciel et l'eau, vers des pays où l'on risque la fortune ou la mort, ce serait vraiment vivre...

La promenade n'était malheureusement jamais bien longue; elles reprenaient toutes deux l'autobus, munies de quelques emplettes utiles : mercerie, vêtements, épicerie, et le court voyage du retour se faisait dans un morne silence.

Les expéditions à La Rochelle n'avaient, hélas ! pas lieu tous les jours et Jacqueline continuait à errer du jardin à la maison sans savoir s'occuper.

Grand'mère et petite-fille se retrouvaient durant les repas qui étaient silencieux et compassés. Comme elles sentaient l'une et l'autre combien leur union était fragile et que la moindre discordance pouvait les séparer sans remède, par une convention tacite elles évitaient toute conversation quelque peu intime. M<sup>me</sup> d'Hervic surtout, sentant auprès d'elle cette jeune vie à peine posée et qui battait des ailes, parce qu'elle lui tenait au cœur plus qu'elle ne s'en doutait elle-même, faisait de touchants efforts pour éviter de l'effaroucher et pour qu'elle ne l'abandonnât pas dans son hiver désolé.

Demeurant fermées l'une à l'autre, la défiance qui les séparait était cruelle. Pas une seule fois encore elles n'avaient parlé du père de Jacqueline et pourtant il était sans cesse présent entre elles deux et M<sup>me</sup> d'Hervic, de plus en plus, s'habitua à substituer dans son esprit, à la frêle image de la jeune fille, la silhouette énergique et rancunière de son fils.

Les choses en étaient là lorsque le grand confident de la vieille femme, l'abbé Xavier, revint

à Aytré. Il arrivait de Cannes où, durant de longs mois, il avait vécu dans une maison religieuse pour y soigner une santé qui chaque hiver s'affaiblissait un peu plus.

Vieux prêtre âgé de près de quatre-vingts ans, il se reposait d'une existence qui n'avait été qu'un long dévouement. Quand ses infirmités lui laissaient quelque répit, il en profitait pour se rendre encore utile, prêcher une retraite, aider un vicaire surmené. Et ses yeux, si intelligents et si vifs, dans sa figure ridée, observaient sans cesse autour de lui, cherchant une misère à soulager, une peine à guérir.

Jeune prêtre, il avait d'abord été vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin, paroisse mondaine de Paris. Il lui avait fallu étudier là des états d'âme singulièrement compliqués et ses connaissances psychologiques furent mises à rude épreuve. Dès ces jeunes années, pourtant, il inspirait confiance à l'Archevêché.

Puis malade, durant trois ans, il avait rempli les fonctions d'aumônier dans un couvent — retraite qui multiplia ses forces morales et physiques. Il en sortit avec un ardent besoin d'apostolat.

Dès lors, les paroisses mondaines lui parurent trop douces et il sollicita le lourd honneur de se charger de l'une des plus populeuses de Paris. Il succédait à un malheureux curé qui, après avoir consacré une partie de sa vie à ses ouailles, s'en allait exténué, haï, labourneur sacrifié d'un champ qui semblait maudit.

Qu'allait devenir l'abbé Xavier, dans cette paroisse, avec sa psychologie du faubourg Saint-Germain, son allure distinguée et sa fine culture littéraire?

Il réalisa ce miracle de se faire non seulement respecter, mais aimer de ces rudes travailleurs qui se sentirent compris et qui, terribles Parisiens, spirituels, malicieux, prompts à l'attaque et à la répartie, trouvèrent en ce prêtre, spirituel lui-même et sans dédain, un joueur aussi vil et aussi malin qu'eux.

Les années s'étaient écoulées, les ressorts de sa santé s'étaient détendus et il finissait sa vie,

prêtre libre, dans cette paroisse d'Aytré où l'un de ses amis était curé.

Quand il revint voir M<sup>me</sup> d'Hervic, il y avait près de six mois que Jacqueline était là et il vit immédiatement, sur le visage de sa vieille amie, qu'une épreuve nouvelle l'accablait.

Elle eut un élan dans son accueil.

— Ah! mon bon Monsieur l'abbé, comme je suis heureuse de vous voir!

Le bon prêtre vit une détresse dans les yeux de la vieille dame. Elle n'avait plus cet air de certitude et d'autorité tranquille qui la caractérisait. Son allure même avait changé. Dans toute sa personne, il sentit quelque chose d'hésitant et de las.

Elle conduisit le vieux prêtre dans son petit salon du rez-de-chaussée et elle laissa déborder tout son chagrin. Elle raconta son voyage à Paris, parla de l'éducation déplorable qu'avait reçue Jacqueline, de ses efforts pour s'en faire aimer et du cynisme de l'enfant, de son manque de cœur atroce. En un mot, elle dit la grande faillite de son espoir de conquête maternelle.

Il la laissa parler. Ses yeux gris perçants fixés sur elle, son vieux visage ridé impassible, il essayait de démêler ce qu'il y avait d'irréparable en tout ceci.

Quand elle eut terminé :

— Cette âme d'enfant ne me semble pas aussi décourageante que vous le croyez. Voyez-vous, il ne faut pas tout condamner en bloc.

— Mais avez-vous déjà rencontré quelqu'un d'aussi âprement intéressé? N'est-ce pas abominablement anormal chez une jeune fille, presque une enfant, que cette recherche de l'argent avant tout?

— Ma bonne et vieille amie, je vais vous étonner, sasse Dieu que je ne vous scandalise pas, mais je crois qu'il faut comprendre avant de condamner, il faut séparer le bon grain de la paille avant de la jeter au feu. Ne jugeons pas le temps présent comme celui que nous avons vécu pendant notre jeunesse. Ce temps est devenu singulièrement dur. Autrefois, une jeune personne élevée dans l'aisance ne soupçonnait pas la va-

leur de l'argent. Quel mérite avait-elle à mépriser les biens de ce monde? La sécurité régnait pour elle. Elle savait qu'il y avait quelque part des êtres malheureux et pauvres, mais ils étaient très loin d'elle et quand elle les secourait, elle était surtout sensible au pittoresque de leur misère. Il faut bien le dire, la pauvreté qui n'était pas en haillons et qui ne gémissait pas ne la touchait guère...

— Mais ma petite-fille n'a jamais non plus manqué de rien!

— Non, mais la jeunesse d'aujourd'hui succède à une génération qui a beaucoup souffert. Chacun voit plus ou moins la ruine à sa porte. Pourquoi instruit-on les jeunes filles? Pour leur mettre une arme à la main durant la lutte. Et, croyez-le bien, cette arme en leurs mains faibles et courageuses ne manque pas de noblesse...

— A condition qu'elles en fassent bon usage.

— Évidemment! mais faut-il s'étonner que cette génération, préparée courageusement au travail, voie la vie sous un jour un peu trop pratique?

La physionomie du prêtre se fit infiniment indulgente.

— J'ai vu la misère de près et je sais ce que son ambiance suggère. Vous vous indignez des distractions que désire votre petite-fille : cinéma, phonographe, que sais-je?... Ma pauvre amie, ce sont là des joies simples, peut-être trop naïves, de ces joies comme peuvent en avoir des travailleurs qui n'ont qu'un moment rapide à donner au plaisir — au plaisir qui doit être une détente.

— Pourtant, une jeune fille qui n'envisage dans le mariage que l'acquisition de la richesse et qui l'avoue avec cette tranquillité?...

— Quand l'orage souffle, quel est le petit animal des champs qui ne cherche le terrier le mieux protégé pour y créer une famille? Quel est l'oiseau qui ne cherche une branche solide pour son nid?

— Vous êtes l'indulgence même, dit M<sup>me</sup> d'Hervic. J'admets tout cela... il reste pourtant que ma petite-fille a le cœur dur. Et cela, vous ne pouvez pas l'excuser.

— Je ne suis pas sûr, ma vieille amie, qu'elle

ait le cœur dur. Elle manque d'expérience, surtout... Il faut d'abord beaucoup prier. Dieu élèvera son esprit et lui fera comprendre la grande force de la confiance. C'est cela que la jeunesse moderne ne sait pas. Elle ignore la confiance sous toutes ses formes, confiance en Dieu et en ses frères humains; elle entre dans la vie toute cuirassée de défiance. Avec l'aide de Dieu, il faut arriver à lui faire comprendre que le lis des champs n'a pas besoin de filer ni de tisser et que, pourvu que l'on cherche le royaume de Dieu, tout le reste, Dieu le donne par surcroît...

Il se leva.

— Il faut que je me retire.

Il sourit.

— Ayez confiance, vous aussi, ma pauvre chère amie; vous avez, je crois, presque aussi besoin qu'elle de faire l'apprentissage de la confiance...

M<sup>me</sup> d'Hervic rêvait, le regard assombri.

— Je crois que le père se venge à travers son enfant...

— Silence... Les morts ne se vengent pas... Voulez-vous que je parle à votre petite-fille?

— Oui, je vous en prie. Je ne compte plus que sur votre influence, mais, de grâce, faites appel à toute votre diplomatie, je la crois butée... Voulez-vous que je vous la présente?

— Non, non, il faut prier d'abord. Demain, je viendrai la voir.

Et il prit congé.

Le lendemain, lorsqu'il pénétra dans le jardin, la première personne qu'il aperçut fut Jacqueline. Elle était assise par terre et semblait absorbée par un travail minutieux.

Il s'approcha. La jeune fille tenait fermement, d'une main, un petit chat galeux qu'elle frictionnait de l'autre avec une pommade jaune.

Elle le posa à terre en riant et se leva pour saluer.

— C'est une petite bête que j'ai trouvée, expliqua-t-elle. Qu'en faire?

— La tuer, dit le prêtre, ou la remettre sur le chemin.

Et il scruta les yeux de la jeune fille.

Le jeune regard se durcit.

— Je n'aime pas tuer et il est déraisonnable de laisser souffrir.

« Cette enfant n'est pas sans bonté », pensa-t-il...

Puis, s'adressant à elle :

— Nous n'avons pas besoin de présentations, n'est-ce pas ? Nous savons qui nous sommes. Et justement, c'est vous que je viens voir, mademoiselle Jacqueline. Voulez-vous que nous nous asseyions, pour causer un peu, sur ce banc qui est à l'abri du vent ?

Jacqueline s'excusa et courut se laver les mains à une fontaine située près des communs, puis elle suivit, résignée, le vieux prêtre.

« Encore un sermon à entendre, pensa-t-elle, encore quelqu'un à qui je devrai mentir si je veux être polie. »

L'abbé Xavier se rappela le conseil de la grand-mère : « Surtout de la diplomatie ! » Il sourit et regarda bien en face Jacqueline.

— Mon enfant, je suis mauvais diplomate et je vais vous dire tout de suite le motif de ma visite. J'ai trouvé hier votre grand-mère absolument désolée à cause de vous et comme, à mon âge, on se permet bien des indiscretions, je voudrais savoir s'il n'y a pas quelque moyen de remédier au malentendu qui vous divise.

La brusquerie de l'attaque fit rire Jacqueline. Puisque l'abbé ouvrait lui-même la discussion, il ne pourrait se froisser si elle lui disait sa pensée sincère.

— Il n'y a pas de malentendu. Ma grand-mère est esclave de convenances surannées. Elle me croit un monstre parce que je ne suis pas sentimentale et elle appelle ma franchise du cynisme.

— Il y a deux générations entre vous... Mais vous croyez-vous donc dépourvue de toute sensibilité ?

Jacqueline se renversa contre le dossier du banc, regarda un instant une aubépine qui fleurissait en face d'elle et répondit :

— Dépourvue de sensibilité ? évidemment non. Je suis assez calée en psychologie pour savoir que je suis comme tout le monde pourvue des sentiments essentiels. Il y a une foule de gens



et de choses qui me plaisent ou me déplaisent, mais je ne me sers pas pour le dire du verbe aimer. Et puis surtout je n'ai pas l'émotivité que me voudrait voir ma grand'mère.

— Pourquoi avez-vous secouru ce misérable petit animal ?

— Je vous l'ai dit : parce qu'il est déraisonnable de laisser souffrir quand on peut si facilement guérir.

— Ou parce que son sort vous a fait de la peine ?

— De la peine ? Franchement, Monsieur l'abbé, c'est un mot que je ne comprends pas. J'ai senti souvent de la colère, de l'humiliation, de l'agacement, quelquefois des remords... mais de la peine, qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! quelles paroles imprudentes, mon enfant ! Vous avez près de dix-huit ans, n'est-ce pas ?... J'ai peur que la vie ne vous apprenne bientôt et durement le sens de ce mot. Vous comprendrez tôt ou tard que, sans être coupable, sans être humilié, sans être en colère, il vient des moments où nous souffrons profondément, parce que nous nous sentons liés à d'autres êtres et que tout ce qui vient d'eux ou tout ce qui les touche nous atteint...

Jacqueline ne répondit pas. Le vieux prêtre sentit la nécessité de faire diversion.

« Petit guerrier moderne, pensa-t-il, armé jusqu'aux dents pour la conquête de sa dure vie, le doigt de Dieu te touchera... »

Et, changeant de conversation, il l'interrogea sur ses études, sur son collège Sévigné, dont par hasard il connaissait un des professeurs. — Qui l'abbé Xavier ne connaissait-il pas ?...

— Oh ! Monsieur l'abbé, vous connaissez M. Alain ? Quelle vaste intelligence, n'est-ce pas ? Quel esprit original !

— Je le connais d'autant mieux qu'il a été mon élève durant quelques mois. C'est un esprit d'une grande valeur, un peu paradoxal, peut-être...

Jacqueline était enchantée. Elle était encore si proche de cette vie de collège que cela lui était une joie de s'y replonger.

L'abbé Xavier l'interrogea sur son dernier examen et Jacqueline qui n'était pas bavarde le devint comme par enchantement.

Enfin, comme tous deux s'étaient levés du banc et se dirigeaient vers la maison, le vieillard se mit à lui conter des anecdotes, citant des réponses ahurissantes faites par des candidats troublés, des méprises amusantes.

Jacqueline riait aux éclats. Et M<sup>me</sup> d'Hervic, qui, d'une fenêtre, les regardait s'approcher, entendit, stupéfaite, cette bribe de conversation au milieu des rires joyeux de sa petite-fille :

— ... Le texte du devoir débutait par « Sainte-Beuve a dit : ... » Alors le pauvre gamin troublé commença une belle dissertation par ces mots : « Cette grande sainte qui n'est pas beaucoup connue... »



Lorsque l'abbé Xavier alla prendre congé de M<sup>me</sup> d'Hervic qui attendait anxieusement le résultat de leur conversation, le bon prêtre se borna à lui dire :

— Croyez-moi, cette enfant est droite, et beaucoup plus près de vous que vous ne le supposez. Laissez-moi vous donner un conseil. Elle est active, elle a besoin de se dépenser. Laissez-la un peu s'agiter, donnez-lui des distractions, mettez-la en rapport avec des personnes de son âge. La solitude est mauvaise pour les gens à paradoxes. Il faut le contact des autres, aux esprits de cette nature.

M<sup>me</sup> d'Hervic avait une grande confiance dans le jugement du prêtre.

« Quelle distraction puis-je donner à Jacqueline ? » se demanda-t-elle. Et soudain une idée surgit :

« Je vais la présenter à M<sup>me</sup> Erlande ! »

Et dès le lendemain elle emmenait Jacqueline chez cette vieille amie d'autrefois qu'elle avait

un peu perdue de vue depuis qu'elle s'était enfoncée dans la retraite.

M<sup>me</sup> Erlande, à cinquante ans, était encore une élégante dame aimable et souriante. Ses cheveux gris n'avaient pu changer son petit cerveau d'oïsselle frivole et joyeuse. Elle avait deux grandes filles. L'aînée, Irène, avait vingt-quatre ans; laide et effacée, elle servait de repoussoir à la plus jeune, Simone, qui n'avait que dix-neuf ans et qui était une jolie blonde, vaniteuse et frivole comme sa mère. M<sup>me</sup> Erlande accueillit Jacqueline avec un luxe de compliments et de paroles aimables, mais l'accueil des deux jeunes filles fut un peu plus réservé. Elles regardèrent la nouvelle venue avec un peu de malveillance — une malveillance déguisée sous d'aimables sourires — à cause du fin visage de Jacqueline et de la simplicité inimitable de son exquise silhouette parisienne.

On la présenta pourtant à un club de tennis.

Lorsqu'elle arriva sur le court, vêtue de sa petite robe blanche, le front noué d'un simple ruban comme « la grande Suzanne », les jeunes gens aussitôt l'entourèrent.

Il y avait là quelques jeunes filles des environs et deux ou trois grands garçons, précieux gibier que se disputaient les mères de famille, anxieuses de marier leurs filles.

Jacqueline était une excellente joueuse de tennis. Entraînée de longue date déjà, elle le fit bien voir. Souple, vivante, avec des bondissements de jeune animal, elle devint vite « l'as » du groupe. Et quand elle rentrait le soir, sa grand-mère se réjouissait de la voir arriver le visage radieux et les joues joyeusement colorées.

La jeune fille savait qu'elle devait cette détente à l'abbé Xavier, à son heureuse influence dans la maison, et elle lui en était reconnaissante. Seul, de tous les amis de M<sup>me</sup> d'Hervic, il était accueilli avec un plaisir sincère. Jacqueline était trop intelligente pour ne pas apprécier la richesse d'esprit du bon prêtre. Avidé d'idées neuves, de pensées justes, elle faisait son profit des prodigieuses acquisitions intellectuelles du vieillard qui, prudemment, au cours des conversations,

avait pu redresser quelque peu certaines exagérations des juvéniles jugements.

Mais, vers le début de juin, l'abbé Xavier dut s'absenter de nouveau — son devoir ecclésiastique l'appelait au loin — et juste à ce moment des nuages s'amoncelèrent sur le front de Jacqueline.

Les jeunes filles qu'elle fréquentait depuis quelque temps devinrent jalouses d'elle. A la rigueur elles lui auraient pardonné sa supériorité au tennis, mais comment lui pardonner son joli visage? Comment lui pardonner surtout le cercle masculin qui l'entourait?

Il faut savoir ce que sont ces petites réunions de jeunes filles — partout — mais surtout en province, où l'isolement relatif exaspère les curiosités, les rivalités, l'esprit de dénigrement. Il faut avoir vu de près certains clubs de tennis pour savoir ce que la méchanceté féminine peut suggérer de luttes sourdes. Souvent d'ailleurs le tennis n'est qu'un prétexte. On se réunit surtout pour papoter, montrer ses jolies robes, flirter, chercher un mari.

Jacqueline ignorait l'art du flirt — et elle était bien trop réellement simple pour être capable du machiavélisme nécessaire à qui veut pratiquer le sport qui consiste à « chercher un mari ».

Les jeunes gens lui firent la cour, mais ils découvrirent bientôt en elle une si parfaite tranquillité d'âme, une intelligence et une volonté si égales aux leurs, qu'ils l'estimèrent dès lors assez pour ne plus la régaler de fadeurs dont elle ne se souciait pas. Et si quelques-uns la trouvèrent jolie et essayèrent de le lui dire en termes alambiqués, le sourire ironique qui les accueillit les garda de recommencer.

Alors on se contenta de jouer au tennis. On ne vit plus d'attitudes penchées sur le court. On n'entendit plus de conversations à deux ponctuées de rires énervés. On vit moins de manèges de coquetteries. Les jeunes gens jouaient vraiment.

Cela ne faisait pas l'affaire de celles parmi les jeunes filles qui étaient venues pour tout autre chose que l'amour du sport. Et elles se

montrèrent vite à Jacqueline contre qui une hideuse petite guerre commença. Méchancetés mesquines, allusions ricanantes, maladroites voulues. On souligna ses paradoxes — elle en était pourtant économe au tennis — en prenant des airs scandalisés. On évoqua sournoisement, avec des expressions faussement apitoyées, la brouille qui avait séparé le père de Jacqueline de M<sup>me</sup> d'Hervic.

Parmi les jeunes gens assidus au tennis, l'un était le point de mire de toutes les familles où il y avait une jeune fille à marier. Luc de Varey avait vingt-six ans; c'était un grand jeune homme au beau visage sérieux. Possesseur d'une grande fortune, il pouvait être considéré comme un excellent « parti ». Fils d'un magistrat mort depuis plusieurs années, il vivait avec sa mère, une exquise vieille dame, si jolie sous ses cheveux blancs, mais dont la santé subissait souvent de rudes secousses.

Luc était fort intelligent, mais ses études avaient été nonchalantes, du moins la partie scientifique de ses études, car il s'était jeté dans un dilettantisme littéraire qui lui avait valu une culture assez fine. Adulté et admiré depuis qu'il était au monde, il ne s'était jamais donné aucun mal et n'avait jamais songé à acquérir des connaissances utiles. Il se contentait d'une petite vie, qu'il jugeait lui-même médiocre et banale, sans songer à utiliser les dons qu'il possédait. Fort réservé avec ses amis, bien peu connaissaient son véritable caractère.

Comme il avait des manières courtoises et charmantes, un brun visage gracieux et hautain et une allure de jeune prince nonchalant, il avait le plus grand succès parmi les jeunes filles, qui toutes rêvaient de s'appeler un beau jour M<sup>me</sup> Luc de Varey.

Or, il fut bientôt certain que Luc prenait au tennis un intérêt qui dépassait le plaisir sportif. Son caractère changeait, il devenait timide, taciturne; il dévorait des yeux la froide Jacqueline quand il n'en était pas vu, et les balles passaient au large sans qu'il s'en inquiât, quand elle le regardait de ses larges yeux indifférents.

La sourde colère contre la jeune fille devint

alors une véritable haine; une de ces haines à base d'admiration qui sont les plus féroces. On affecta de la considérer comme une vulgaire intrigante et toutes les jeunes filles eurent alors pour elle cet air rogue et ce visage fermé que l'on sait si bien opposer aux « étrangers » dans les petites villes.

Jacqueline, agacée, renonça dès lors au tennis et ne parut plus sur le court.

Réduite à sa seule compagnie, elle recommença à tourner indéfiniment dans le jardin comme un jeune fauve en cage, et recommença à battre ses propres records.

Mais on était à la fin de juin et la chaleur lui fit choisir pour retraite un coin de buisson qu'elle aima et pour lequel elle négligea son mouvement solitaire et giratoire dans les allées du jardin.

Elle n'avait d'ailleurs plus aucun goût à vivre. La guerre sourde de ses camarades de tennis l'avait indignée et plus encore étonnée. Pourquoi la repoussait-on puisqu'elle n'avait fait de mal à personne? Une impression jamais ressentie se faisait jour en elle. Une sorte de malaise physique l'envahissait parfois quand elle pensait à l'incompréhension qui la séparait de sa grand-mère, à l'injuste hostilité des jeunes filles desquelles elle avait voulu s'approcher, à sa solitude. Une angoisse bizarre montait en elle, lui coupant la respiration, lui serrant la gorge.

— Qu'est-ce que j'ai? se disait-elle.

Elle essayait de réagir et y réussissait parfois pour un moment, puis l'angoisse revenait, plus puissante ensuite.

Un jour qu'elle méditait plus profondément que d'habitude, assise à l'abri de son buisson et un livre qu'elle ne lisait pas ouvert sur les genoux, le malaise se fit plus intense, elle sentit ses yeux, fixés vaguement devant elle, se troubler et deux gouttes brillantes — deux larmes — tombèrent doucement sur une page du livre.

C'était la première fois que Jacqueline pleurait et l'étonnement qu'elle en ressentit lui fut une distraction momentanée qui dissipa son trouble. Mais, en essuyant rapidement ces deux



larmes inattendues, l'enfant qui se vantait d'être insensible eut un soupçon de ce que pouvait être « la peine » et devina de quel poids terrible pouvait peser sur certains ce que l'abbé Xavier avait appelé « la malédiction de la solitude ».

Ce ne fut d'ailleurs pour elle qu'une faiblesse passagère qu'elle domina avec quelques raisonnements qui la firent se raidir un peu plus devant la vie.

Il y avait à peu près une quinzaine de jours qu'elle avait abandonné le tennis, lorsque sa grand'mère lui dit un soir, le visage joyeux :

— Jacqueline, j'ai reçu aujourd'hui une visite qui t'intéresse.

— L'abbé Xavier ?

— Non, il est toujours absent.

— Alors je ne vois pas d'autre visite qui puisse m'intéresser.

— Même pas celle de M<sup>me</sup> de Varey, la mère de ton partenaire au tennis ?

— Que veut-elle ?

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Mon Dieu, si, dites-le-moi cependant pour m'éviter le ridicule de me tromper.

— Elle est venue demander pour son fils la permission de te faire visite.

M<sup>me</sup> d'Hervic souriait, manifestement heureuse de l'événement.

Jacqueline, plus grave que jamais, réfléchissait.

— Que faut-il lui répondre ? demanda la grand'mère.

— Bah ! qu'il vienne ! Lui ou un autre...

Deux jours après, Luc vint avec sa mère.

Les deux dames restèrent au salon pendant que les jeunes gens se promenaient dans le jardin. Luc prodigieusement ému, Jacqueline très à l'aise.

Elle n'avait pas songé à faire toilette pour cette entrevue. Vêtue d'un de ses petits fourreaux blancs, ses cheveux courts bien lisses, sa frange brune sur son front clair, elle avait ce charme inexplicable que lui donnaient sa bouche enfantine, ses yeux graves et cet air de dignité juvénile qu'elle prenait à son insu dans les grandes circonstances.

Tous deux, pendant quelques minutes, marchèrent en silence. L'air était frais, léger, parfumé. Couple classique, ils allaient lentement. Zones de soleil et zones d'ombre les couvraient tour à tour de lumière et de crépuscule. Sans bruit, dans la douceur de ce jour de juin, ils marchaient sur des mousses qui amortissaient leurs pas, vivaient, ombres heureuses, une des scènes éternelles de l'illusion humaine.

Jacqueline parla la première :

— Ma grand'mère m'a dit que vous aviez à me parler, Monsieur; je vous écoute.

Cette mise en demeure acheva de troubler le jeune homme qui, très pâle, s'arrêta, tout enveloppé des taches de soleil que projetaient sur lui les feuillages légers.

Jacqueline s'arrêta, elle aussi.

Alors Luc chercha ses yeux et une minute la regarda profondément. Hélas! le regard de la jeune fille était si tranquille, elle partageait si peu son émoi qu'il se sentit découragé.

— J'ai demandé votre main, mademoiselle Jacqueline, mais je crains bien de ne vous inspirer qu'une complète indifférence.

— Écoutez-moi, il faut nous expliquer franchement. Allons nous asseoir dans mon petit salon de verdure...

Et elle entraîna Luc vers le coin qui abritait ses méditations quotidiennes.

— Pourquoi voulez-vous m'épouser?

Le jeune homme leva sur elle un regard étonné.

— Parce que... vous le devinez bien... parce que... je vous aime.

Les derniers mots avaient été dits très bas, la voix un peu oppressée.

Elle répondit doucement :

— Je vais sans doute vous paraître un monstre à vous aussi, mais je ne comprends pas ce que peut être un sentiment vif d'affection. Je sais que l'amour existe et c'est un état d'âme que je juge très faible, qui crée toutes sortes de situations fausses et que je méprise un peu. J'ai peur de ne jamais l'éprouver...

— Alors, vous me repoussez? dit Luc, le regard fixé à terre.

Sa main, qui froissait une branche flexible, avait eu une crispation.

— Je ne dis pas cela. C'est d'ailleurs peut-être vous qui allez me repousser quand je vous aurai dit ce que je dois vous dire. Si j'ignore tout sentiment d'amour, je désire cependant me marier, c'est la voie normale, et l'homme que j'épouserai pourra compter sur une loyauté absolue de ma part. J'ai la ferme intention de remplir rigoureusement les devoirs d'une bonne épouse et d'une bonne mère. Je crois qu'il n'y aura pas de femme plus fidèle ni plus sûre que moi; mais cet amour qui vous émeut, je ne le sens pas... Et la raison capitale qui me ferait vous épouser, je crains bien qu'elle ne vous révolte et vous fasse fuir dès que vous la connaîtrez. — Et pourtant, je dois vous la dire.

— Quelle est donc cette raison?

— On dit que vous êtes riche...

— Oh! riche... Qui l'est, aujourd'hui?

— Quel est le chiffre de votre fortune?

Luc regarda Jacqueline avec terreur. Elle ne semblait pas avoir conscience de l'étrangeté d'un pareil entretien. En général, les jeunes gens, même les moins désintéressés, laissent à leurs familles le soin de régler ces questions.

Comme il tardait à répondre :

— Vous voyez bien...

— Il est difficile d'évaluer, même approximativement, une fortune placée dans différentes affaires et qui en subit les fluctuations. Actuellement, s'il me fallait réaliser ce que je possède, je crois que cela ne dépasserait guère deux millions de francs; mais je vous le répète, dans un an, par exemple, cela peut valoir beaucoup moins... ou beaucoup plus. Cette somme représente ce que possédait mon père. Ma mère doit avoir sensiblement la même fortune.

— Dans quelles affaires est placé votre capital?

— Pour moitié dans des fonds d'États — c'est la partie qui a le plus souffert — et pour moitié dans une affaire d'armement qui marche bien : « Les chalutiers de l'Atlantique ».

Au cours de cet interrogatoire, Luc s'était re-

dressé; il avait repris sa physionomie hautaine et laissait tomber ces précisions du bout des lèvres sans regarder Jacqueline qui ne semblait pas remarquer son changement d'expression.

— Evidemment, tout cela est solide, dit-elle. Je dois aussi vous avertir que je n'ai aucune fortune personnelle et que je devrai me contenter pour dot de ce que ma grand'mère voudra bien me donner.

— Je sais, répondit-il assez sèchement, je ne m'inquiète pas de ces choses.

Il y eut entre eux un long moment de silence.

Peu à peu le visage de Luc perdit son caractère hautain. Il sembla réfléchir profondément; puis son regard, plein d'une tendresse douloureuse, de nouveau alla chercher celui de Jacqueline.

— Petite amie, êtes-vous bien sûre qu'il n'y ait pas autre chose pour moi dans votre cœur?

Elle sourit sans répondre — et ce sourire se refléta immédiatement sur le visage du jeune homme qui releva fièrement la tête avec un air de résolution et de ferveur. — Il prit les deux mains de la jeune fille qui continuait à sourire, plongea de nouveau son regard dans le sien avec une tendresse indicible et lui dit :

— Jacqueline, je ne veux pas savoir si vous vous trompez sur vous-même ou si vous êtes aussi indifférente que vous le dites. Je sais seulement que la vie sans vous me semble fermée. Je ne m'indigne plus de vos questions. Qu'est-ce qui pourrait vous plaire en moi?... Je ne suis qu'un être médiocre, un inutile. Mais je saurai vous prouver que l'amour tel que je le comprends n'est pas une faiblesse et qu'il est capable de faire faire de grandes choses... Et puis, quoi que vous disiez, j'ai confiance en vous. Je sais que vous ne pouvez pas avoir une pensée qui ne soit absolument loyale. Je saurai vous conquérir, Jacqueline. Vous m'aimerez. Je me sens capable d'héroïsme pour vous mériter. Voulez-vous devenir ma femme?

Doucement, sans cesser de sourire, Jacqueline dégagea ses mains,

— Laissez-moi réfléchir jusqu'à demain, voulez-vous ?

Et, légère, parmi les taches mouvantes de soleil, elle s'enfuit vers la maison.

— Eh bien ! que penses-tu de ton prétendant ?... lui demanda le lendemain M<sup>me</sup> d'Hervic.

La jeune fille, debout devant une des fenêtres du petit salon, regardait au loin sans répondre. Le soleil s'était caché, la pluie tombait, rendant inhabitable le jardin. La maison semblait plus morne encore que d'habitude et les housses plus incolores.

— Que répondras-tu ? insista la vieille dame en souriant.

— Je ne sais, dit Jacqueline.

M<sup>me</sup> d'Hervic s'installa dans un fauteuil auprès de sa petite-fille qui demeura debout, les yeux toujours au loin, l'air absent.

Cette demande en mariage avait causé une grande joie à la grand'mère. Non que la présence de Jacqueline lui fût un poids. Elle l'aimait malgré leur mésentente et elle avait le sens trop profondément maternel pour n'avoir pas le désir de la garder dans sa maison. Mais, pour cela justement, elle se réjouissait à l'idée de ce mariage qui lui laisserait voir souvent l'enfant rebelle. Et puis elle attendait beaucoup de l'influence que pourrait avoir sur elle un mari sérieux et bon. Si l'expérience de la vie devait amender la petite-fille, elle préférait que ce fût une expérience sans rudesse, toute sentrée de protection familiale.

— Voyons, que reproches-tu à M. de Varey ? Il est beau, il est intelligent, et — sa physionomie se fit ironique — il est riche...

— Il est tout cela, oui...

— Eh bien ? Ne l'aimerais-tu pas ? Mais je crois savoir que cette question est tout à fait

secondaire pour les jeunes filles d'aujourd'hui...

— Il ne me déplaît pas plus qu'un autre. J'ajoute même que son visage a une sincérité qui le rend sympathique.

— Sympathique ! persifla la vieille dame, tu le gâtes ! Eh bien ! mais s'il est sympathique, il faut l'accepter.

Jacqueline dit très bas en courbant la tête :

— Je crois que je ne désire pas encore me marier.

— Mais tu vas avoir bientôt dix-neuf ans. Et vraiment tu ne peux espérer mieux. Qu'attends-tu donc ? Penserai-tu toujours à acheter un garage ?

La jeune fille jeta un regard autour d'elle et elle songea tout à coup à ses deux larmes de l'autre jour, elle songea à sa grand'mère pour qui elle était une déception permanente. Elle songea enfin qu'elle ne pouvait, c'était vrai, espérer mieux.

Relevant la tête, son visage puéril devenu soudain énergique, elle dit subitement à sa grand'mère :

— Vous pouvez écrire à M. de Varey que j'accepte de devenir sa femme.

Et libérée soudain, enfantine, sans retour en arrière, sans inquiétude, elle s'en fut bondissante sous la pluie d'été.

### III

#### *Lettre de Paulette Leriel à Jacqueline d'Hervic*

Entendu, pauvre exilée. Nous laisserons Deauville cette année pour Royan qui est dans tes parages. Jean-Marc va s'occuper d'y louer une quelconque villa. Nous partirons dans cinq jours. Tâche de durer jusque-là. Nous irons t'enlever et nous te garderons jusqu'à notre départ, c'est-à-dire jusqu'à la fin de septembre. Je pense que ta mère-grand n'opposera



pas son ancestrale volonté à ton absence. Le grand Pierre pense même qu'elle acceptera de venir passer quelques jours à Royan puisque cela ne l'éloignera pas trop de chez elle. D'ailleurs Didi se propose de lui écrire pour respecter les sacro-saintes convenances.

J'ai battu Jean-Marc sur le 100 mètres. Il n'est pas très en forme parce qu'il néglige son entraînement. Toutes ses journées depuis deux mois sont consacrées à la réalisation de son fameux plan, sa 15 C. V. qui fera du 170. Et toi, n'es-tu pas trop rouillée ? Il va falloir nous entraîner ensemble à Royan.

À cinq jours, chère Jacqueline.

PAULETTE.

### *Jacqueline d'Hervic à Paulette Leriel*

Merci à vous tous, et pardon pour le changement inutile que je vous ai fait apporter à vos vacances. Il s'est produit des événements ici depuis ma dernière lettre, dont l'un, au moins, va m'empêcher d'aller vous rejoindre.

D'abord, moi aussi, j'ai battu le record de Jean-Marc sur le 100 mètres ; ensuite, je me suis fiancée à un indigène de La Rochelle. Il me sera, tu comprends, difficile de faire admettre à ma grand'mère que je puisse aller à Royan et laisser mon futur conjoint ici.

Que faire ? Se résigner une fois de plus.

Mais viens me voir au cours de tes randonnées. Ce sera une bonne action. Je te montrerai Luc, mon fiancé.

Bien amicalement,

JACQUELINE.

### *Jean-Marc Leriel à Jacqueline d'Hervic*

D'une main noire de mécano, je t'annonce qu'après cinq minutes de conférence avec Didi et le grand Pierre, je viens d'interrompre les pourparlers de loca-

tion à Royan, et de louer par téléphone une grande villa sur une petite plage toute proche de La Rochelle, à Châtelailhon. Aucune objection donc pour que vous veniez tous les trois puisque vous êtes inséparables.

Singulière idée de se fiancer pendant les vacances. Je prends ton fiancé en grippe avant de le connaître. Il doit être tout petit, laid, gros et vaniteux. Avoue-le.

Une rude poignée de main, vieux poids plume.

JEAN-MARC.

Tout s'arrangea facilement ainsi. M<sup>me</sup> d'Hervic et Jacqueline acceptèrent de passer deux mois à Châtelailhon, à condition que toute la famille vînt ensuite finir l'été dans sa vieille maison. La pauvre dame se serait bien dispensée de vivre pendant plusieurs mois dans le tohu-bohu qu'elle prévoyait, mais il lui en coûtait déjà de se séparer de sa petite-fille.

Il fut convenu que Luc viendrait tous les soirs voir sa fiancée.

Châtelailhon est une petite plage familiale située à quelques kilomètres d'Aytré. C'est là que viennent se reposer, pendant les chaleurs, les habitants de La Rochelle. Le plus aimable sans-gêne y règne.

Aucun luxe n'y pouvait rappeler aux Leriel le faste ostentatoire de Deauville. Peu de villas élégantes, mais de simples maisons familiales d'autrefois, quelques chaumières de pêcheurs, transformées à peine pour y recevoir des locataires l'été. Blanchies à la chaux, elles s'ornent de rosiers rouges grimpants ou de clématites violettes et ne manquent pas, sous le grand soleil, d'un certain charme candide.

A l'intérieur elles sont tapissées de papiers naïfs et garnies de bons vieux meubles démodés. Au-dessus des lits, des « agrandissements photographiques » ou des chromos maniérés s'étalent,

tandis que les cheminées s'ornent sur leur faux marbre de kyrielles de vieilles photographies passées représentant toute la famille du propriétaire — l'oncle Eusèbe, avec son faux col trop haut et ses gros yeux fixes, et la tante Élodie avec son sourire édenté.

De quel œil ces ancêtres ont-ils vu les éphèbes ironiques qui envahirent un beau matin la villa *Pain-Bénit*, horde blonde, brutale et joyeuse ? Et de quel œil déçu ces éphèbes eux-mêmes virent-ils leur médiocre domaine ?

*Pain-Bénit* était une grande maison blanche que les propriétaires avaient essayé de moderniser en y installant l'électricité et une primitive salle de bains. Un jardin l'entourait, garni de fleurs bien cultivées et de quelques beaux arbres.

Le premier regard fut étonné et quelque peu moqueur. Mais, malgré ses habitudes extravagantes, la famille Lერიel n'était pas trop « style nouveau riche » et s'accommoda fort bien du modeste décor.

Il n'y avait pas deux heures que les autos avaient déversé malles et gens que, au milieu d'un vacarme effroyable de cris, de rires, de scies chantées à tue-tête, les malles s'étaient vidées, les armoires garnies; chacun avait pris possession de sa chambre. Les domestiques, aussi agités que leurs maîtres, étaient partis en reconnaissance dans le pays, à la recherche de ressources comestibles.

L'après-midi seulement, quand l'approximative installation fut faite, Jean-Marc et Paulette frêtèrent la grande auto et partirent « cueillir » Jacqueline et sa grand'mère.

Jacqueline, prévenue, attendait ses cousins. Si calme habituellement, elle était un peu agitée, courait sans cesse de la grille du jardin aux trois marches du perron avec ce bondissement léger qui n'était qu'à elle. Luc, un peu inquiet, ne la quittait guère des yeux.

Toute à sa joie enfantine, elle était ravie de revoir ses compagnons de jeux. Luc, plus compliqué, se réjouissait de la voir heureuse, mais, tout au fond de lui-même, il était peiné de voir tant de monde entre elle et lui.

Il y avait quelques jours à peine qu'ils étaient fiancés et ces premiers jours avaient été employés à des conversations familiales, à des entrevues, des présentations cérémonieuses destinées à mettre les deux familles en contact. Ils n'avaient pas encore eu le temps de se parler, de se connaître un peu mieux.

Et puis, Luc sentait bien que l'atmosphère allait changer. Jacqueline, reprise par son milieu, ne serait plus Jacqueline. Et tout en souriant, tout en aidant la jeune fille et M<sup>me</sup> d'Hervic aux mille petits préparatifs du départ, il se sentait le cœur serré.

... Klaxon, klaxon, klaxon...

... Un bolide qui s'arrête net devant la grille par un savant coup de frein, et des exclamations, une bouculade, à croire qu'il y avait là vingt personnes.

Puis on se regarda et l'on fit les présentations.

Paulette et Jean-Marc avaient déjà adopté un costume de plage : robe rose sans manches pour Paulette; pantalon blanc, chemise à col ouvert, léger veston de yachting pour Jean-Marc; tous deux, les cheveux au vent.

Les jeunes hommes se dévisagèrent deux longues secondes. Luc, vêtu d'un costume de ville foncé, avec son visage brun et pensif s'opposait à Jean-Marc, bien qu'ils eussent la même haute taille. C'était le Parisien qui semblait le plus robuste des deux à cause de ses épaules larges, de son teint blond coloré par le grand air et de son allure sportive.

Il y eut un imperceptible changement de physionomie sur les deux visages, une imperceptible hésitation, puis les deux jeunes gens se tendirent la main du même geste. Les rires et le tapage reprirent de plus belle.

Jacqueline sauta en hâte dans l'auto où M<sup>me</sup> d'Hervic monta à son tour et le bolide s'enfuit à toute allure...

Regarde partir ta fiancée, Luc! Vois dans quel mouvement elle est habituée à vivre. As-tu remarqué son air ravi en te disant : à demain, sans te voir, le visage à peine détourné?

Et puis, regarde-toi, jeune homme d'une at...

époque, étranger à la vitesse, à la gaieté brutale, plein de tendresses mélancoliques et de sentiments compliqués dont les plus doux te font souffrir. Que peux-tu pour la conquérir, cette enfant positive, toi qui te complais dans une culture délicate, un dilettantisme dédaigneux ? Tu ne sais que des choses inutiles. Que n'es-tu un de ces beaux jeunes hommes que les sports ont fait droits et forts comme des statues grecques, qui traitent les jeunes filles en camarades et les enlèvent en riant dans des autos puissantes ? Que fera ta fiancée de ta ferveur silencieuse, de ton dévouement discret, de ton amour profond et pur qu'elle ne comprendra jamais ?

Et Luc s'en alla, le cœur plein d'angoisse.

Ce n'est pas un long voyage que d'aller d'Aytré à Châtelailhon. Quelques minutes sur une belle route, un virage impressionnant qui donna une palpitation de cœur à M<sup>me</sup> d'Hervic, et l'on arriva.

M<sup>me</sup> Leriell attendait, vêtue de blanc, les bras nus, aussi jeune que sa fille. Sous le grand soleil, sa jeunesse semblait pourtant un peu artificielle ; de fines rides s'apercevaient aux coins des yeux et de la bouche, mais l'allure était aussi vive et le rire aussi facile.

Elle installa rapidement M<sup>me</sup> d'Hervic dans une chambre du premier étage, puis alla vite rejoindre Jacqueline qui, suivie de ses cousins, visitait la maison de la cave au grenier.

C'est au grenier précisément qu'elle les rejoignit. Tous trois examinaient avec grand soin la solidité des poutres. C'était une vaste pièce aussi large que le bâtiment et tout de suite ils avaient songé que l'on en pourrait faire une magnifique salle de gymnastique.

Jean-Marc, juché sur une poutre transversale, prenait des mesures.

M<sup>me</sup> Leriel s'approcha de Jacqueline.

— Ta grand'mère est dans sa chambre, occupée par son installation; voyons maintenant que je te regarde de près... Tu as bonne mine pour une enfant martyre. Ces quelques mois de province ne t'ont pas détériorée. Mais... regarde-moi... Tu as changé de physionomie, petite amie...

Intéressée, Paulette lâcha un vieux siège qu'elle examinait en connaisseur et se rapprocha, Jean-Marc descendit en vitesse de sa poutre.

— Montre ta figure, Jaja.

— Oui, reprit Adrienne Leriel, tu as pris un air plus..., un air moins..., quelque chose de timide, d'hésitant.

— L'air sage, affirma Paulette.

— L'air romanesque d'une jeune fille de 1830, déclara Jean-Marc.

Jacqueline fit une pironette.

— J'ai l'air tout simplement de quelqu'une qui est joliment contente de vous revoir. Ne perdons pas notre temps à faire des analyses psycho, physiono, rococo...

— Tu as raison!

Et M<sup>me</sup> Leriel prit le bras de la jeune fille, puis tous les quatre, abandonnant à plus tard l'aménagement du grenier, descendirent au jardin où M<sup>me</sup> d'Hervic, qui avait dû, elle aussi, abandonner son installation, était assise déjà.

Chacun approcha un fauteuil de paille et la conversation prit une allure plus disciplinée.

La vieille dame s'étonna de l'absence de M. Leriel.

— Oh! il ne pourra guère venir que passer le *week-end*, dit sa femme. Il doit surveiller l'usine.

L'air marin semblait exquis à toute la famille. Les visages se détendaient, se défroissaient, semblait-il, sous son souffle.

Les Leriel, éminemment réalistes, avaient déjà tiré des plans et vu toutes les ressources possibles de Châtelailhon. On parla beaucoup du présent et très peu du passé. On fit des projets de randonnées, de baignades, de danses. Personne ne parla du fiancé. Incidemment son nom fut prononcé dans la conversation parce qu'on l'associait aux parties projetées. On comptait sa place



dans l'auto, mais c'était tout, personne ne se montrait curieux de sa personnalité.

Discretion? indifférence? M<sup>me</sup> d'Hervic considérait avec étonnement les deux jeunes filles qui avaient rapproché leurs fauteuils et parlaient avec animation, les yeux brillants. Il était question de carburateur, d'un nouveau gicleur de ralenti...

« A quoi rêvent les jeunes filles? » sourit-elle en elle-même. Musset n'avait pas prévu les gicleurs de ralenti.

Et elle se souvint de sa propre jeunesse.

« Mon Dieu! pensait-elle, quand l'une de nous devait se marier, quelle agitation! quel trouble dans nos petites imaginations! Comme on examinait le fiancé! Comme on le comparait à son propre « idéal » et quel essor cela donnait aux rêves! Évidemment ces petites ne sont pas romanesques. Elles ont peut-être raison, mais cependant traiter le mariage comme un incident quasi négligeable...! »

Elle n'eut pas le temps de réfléchir davantage. — On n'avait jamais le temps de réfléchir longuement chez les Leric. — Jean-Marc bondissait :

— Les cadeaux, Paulette!

Tous deux se précipitèrent vers la maison. C'était une habitude à la fois naïve et touchante de la famille : dès qu'on changeait de place, fût-ce pour un tout petit voyage, il lui fallait rapporter des « souvenirs » à ceux que l'on allait voir ou retrouver.

Le frère et la sœur reparurent sur la terrasse avec une boîte qu'ils posèrent auprès de M<sup>me</sup> d'Hervic. Celle-ci, qui n'en était plus à un étonnement près, se vit offrir un bizarre objet. C'était un petit bronze représentant un singulier oiseau, une sorte de pingouin triste traité dans la manière cubiste. Tout en angles et en cassures. Jean-Marc le lui tendit :

— Pour vous, Madame, un porte-bonheur...

La vieille dame prit un visage ravi, mais elle regardait l'objet avec stupeur. Elle se demandait :

— Où vais-je mettre cela? Où placer cet oiseau d'Apocalypse? sur mon bonheur du jour? sur ma commode Louis XV?...

Jacqueline reçut, en sautant de joie, un étrange

bijou. C'était un léger et élastique cercle d'or, coupé en un endroit et dont elle devina tout de suite l'usage. Elle le posa délicatement autour de ses cheveux courts et de son front.

— Très commode, dit Paulette, pour éviter d'être décoiffée sur la plage par le grand vent.

Et cela faisait sur la jolie tête frangée de soie brune une auréole médiévale d'un amusant anachronisme.

*M<sup>me</sup> d'Hervic à M. l'abbé Xavier*

Mon cher et vénéré vieil ami,

Il faut bien me résigner à vous savoir loin puisque de saints devoirs vous y obligent, mais j'avoue que j'aurais le plus grand besoin de vos lumières. Vous savez que j'accepte toujours vos excellents conseils avec la reconnaissance et la déférence qu'ils méritent, pourtant laissez-moi m'étonner de votre réserve au sujet du mariage de ma petite-fille avec Luc de Varey.

Songez à la lourde responsabilité morale que représente pour moi cette enfant. Non pas que j'aie hâte de me débarrasser d'elle comme ces parents égoïstes qui veulent marier leur fille pour jour de la vie sans souci. J'ai accepté le soin de Jacqueline avec affection et avec la seule crainte d'être au-dessous de ma tâche et de ne pouvoir lutter d'une manière assez efficace contre l'éducation déplorable qu'elle me semblait avoir reçue.

Rappelez-vous quels ont été mes déboires et mes déceptions. Maladroite de ma part, peut-être, comme votre sainte franchise me l'a fait entrevoir; faute aussi de mon esprit qui n'est pas assez vaste ni assez souple surtout pour s'assimiler ce qu'il peut y avoir de bon dans une société à laquelle je ne comprends plus rien. Je me rappelle votre conseil : « Il faut séparer la paille du grain et ne pas vouer tout à l'enfer sans discernement. »

Le sentiment de mon incapacité personnelle à mener à bien ce redressement d'une âme m'a fait justement envisager ce mariage avec bonheur. Ma longue vie m'a donné assez d'expérience pour savoir que

l'influence d'un mari peut être infiniment plus puissante sur une jeune âme que celle d'une grand'mère, si tendre soit-elle.

Or, M. de Varey est un jeune homme fort intelligent et très sérieux, éloigné de tout excès ; il est animé de cette intelligence du cœur qui me semble être devenue si rare. Il aime Jacqueline profondément et, d'autre part, vous savez que sa situation matérielle offre toute sécurité, même pour une personne aussi exigeante que ma petite-fille.

Et vous ne m'envoyez pourtant que des félicitations réticentes, vous ne me conseillez pas de presser le mariage. Est-ce à cause du peu d'enthousiasme de la fiancée ? Vous savez, comme moi, qu'elle est incapable d'une affection bien vive. Enfin, quelles que soient vos raisons, j'ai une telle confiance en vous, mon digne ami, que je ne presse rien. D'ailleurs, personne n'est pressé, je n'ai jamais vu un mariage comme celui-là ; ce ne sera certes pas un coup de tête.

Je suis, comme ma dernière lettre vous l'a fait prévoir, à *Pain-Béni* avec Jacqueline. Nous y avons été accueillies le mieux du monde — on ne peut s'imaginer la cordialité qui règne ici, — mais je ne vous étonnerai pas en vous disant que je me sens à mille lieues de chez moi. Non, vraiment, je ne me suis jamais représenté la famille française sous ce jour.

Car, si remuante que soit notre vie, il est incontestable que nous menons une vie de famille très unie. M. Lerié est le plus souvent à Paris où il s'occupe d'établir pour le prochain Salon de l'Automobile un type de voiture 15 C. V. dont il est fier que son fils ait dressé le plan et dont il pense devoir tirer de gros bénéfices. Mais il vient ici le samedi et le dimanche qui sont des jours de grande agitation et il est accueilli par des transports de joie.

Quant à M<sup>me</sup> Lerié, il est certain qu'elle ne quitte pas un instant ses enfants, ce qui la conduit parfois assez loin ! Organise-t-on une partie de pêche nocturne ? Alors que votre servante repose tranquillement, cette Cornélie des temps modernes, sans craindre le mal de mer, suit, intrépide, ou plutôt mène la joyeuse bande. Qu'il s'agisse d'un bal costumé au Casino, d'un pique-nique improvisé, elle est toujours prête. Elle a adopté le langage et les manières de ses enfants ; elle aussi cherche à battre des records, conduit son auto comme un chauffeur — guère plus prudente que Jean-Marc. — Châtelailhon n'étant pas toujours bien approvisionné, si les commerçants de La Rochelle sont mal pourvus, elle va faire son marché à Rochefort.

Et Jacqueline est heureuse, elle se retrouve dans

son élément — ce qui ne m'enchantait pas outre mesure, vous le devinez. — Luc vient nous rejoindre tous les soirs. Il essaie de se mettre à l'unisson. Chacun ici l'accueille gentiment, mais on ne s'ennuie pas en son absence.

Il m'a semblé parfois que Jean-Marc avait à son égard une nuance très légère de raillerie, et... mon Dieu, oui, d'hostilité. Mais c'est très rare. S'il s'agissait d'un autre que ce Parisien nouveau style, je supposerais quelque rivalité au sujet de Jacqueline, mais il suffit de le voir avec elle pour être rassuré. Ils sont aussi fraternels que possible — plutôt deux frères que frère et sœur. — D'où vient donc cette nuance de froideur? Je ne sais; différence d'éducation sans doute. Il est possible d'ailleurs que je me trompe, ma vieille psychologie est bien rouillée et même complètement hors d'usage dans le milieu où nous vivons.

Priez pour nous, mon bon et vénérable ami; j'essaie de le faire ici, mais — pardonnez-moi l'irrévérence — dans cette maison, j'ai facilement l'impression que mes prières ne sont pas, elles non plus, à la mode. Continuez, je vous en prie, à guider une pauvre vieille femme que le temps a oubliée sur son dur chemin et qui demeure votre respectueuse fille spirituelle.

M. D'HERVIC.

Oui, Luc essayait de « se mettre à l'unisson ».

Après les premiers moments de tristesse et d'appréhension qui avaient suivi le départ de Jacqueline, il s'était ressaisi et avait bravement accepté la lutte.

Le bonheur qu'il espérait valait bien quelques angoisses préalables. D'apparence nonchalante, Luc était de ceux que l'odeur du danger rend énergiques. Il est facile de se tromper sur les rêveurs de ce genre. Souvent ceux-ci, dont l'activité est profonde, qui jouissent d'une intense vie intérieure, n'offrent à l'observateur superficiel qu'une apparence molle et sans relief; mais qu'une nécessité d'agir surgisse, qu'un sentiment violent les domine et ils étonnent par leur volonté et leur esprit de décision ceux qui croyaient les bien connaître.

Et puis Luc se sentait jeune, lui aussi; il était confiant dans sa résistance physique et morale. Ses muscles étaient solides. Et, moins sportif que Jean-Marc, il se savait plus cultivé, plus intelligent peut-être. D'ailleurs, une force invincible l'animait pour conquérir l'amour de Jacqueline.

Il commença naïvement. Comme tous les jeunes gens qui veulent imiter quelqu'un ou transformer quelque chose en leur existence, il changea d'abord l'extérieur. Il se vêtit d'autre manière. Plus de ces vêtements discrets, foncés et sérieux. L'ère s'ouvrit des costumes de sport couleur de route, des pantalons clairs et larges, des chemises de soie à col ouvert et des pull-over multicolores. Jamais les glaces n'avaient tant reflété son image; et, comme il ne manquait pas d'esprit, il se moquait un peu de lui-même et de sa rapide transformation.

— Si je ne suis pas encore un héros capable d'éveiller l'enthousiasme de ma fiancée, je suis déjà, du moins, un jeune homme à la mode, se disait-il.

Et ce premier acheminement puéril vers cette conquête chevaleresque le mettait en bonne humeur. Rien de tel que l'action, si minuscule qu'elle soit, pour nous rendre courage et gaieté lorsque nous nous attristons parce qu'un but désiré nous paraît trop lointain.

Il remplaça ensuite sa tranquille torpédo par une petite voiture de course extrêmement rapide. Un instant il songea à acquérir une de ces riches voitures qui frappent d'admiration les badauds, mais son élégance morale lui fit repousser ce vulgaire moyen de séduction.

— Trop facile, se dit-il. Simple question de gros sous... je ne daigne... Je veux que Jacqueline aime mon âme et non ma fortune.

Le second soir qui suivit l'installation des Lericel à Châtelailon, Luc arriva devant la villa dans cette voiture grise qu'on ne lui connaissait pas, en costume blanc, les cheveux bien collés et, lui qui conduisait habituellement avec sagesse, il donna un tel coup de frein devant la grille, qu'un magnifique dérapage mit la voiture en travers de la route.

Mais comme il vit alors, le temps d'un éclair,

une inquiétude luire dans les yeux de Jacqueline qui s'avancait avec les autres à sa rencontre, il ne fut pas trop mécontent de lui.

#### IV

Douceur enveloppante de la lumière d'Aunis. Quelle que soit l'heure du jour, jamais elle n'éclaire brutalement les objets; dans les clartés matinales, les midis veloutés, les crépuscules recueillis, elle enveloppe toutes choses d'une brume dorée qui estompe les contours et repose le regard. Les ombres se détachent sur le sol clair sans arêtes vives et s'entourent d'un clair-obscur qui les nimbe d'un gris très doux.

L'océan lumineux brille, large et calme, d'un gris d'argent moiré de bleu. Nulle part la mer n'a cette nuance argentée, lamée de glauque, de mauve et de bleu sous le soleil. C'est que, tout près, la paresseuse Charente répand sur la mer les limons qu'elle ne cesse d'enlever aux terres qu'elle traverse. Ces limons restent en suspens dans l'eau faiblement agitée et lui donnent cette précieuse couleur d'opale et cette lueur qui semble rayonner, à travers les vagues translucides, d'un profond soleil intérieur.

Groupe joyeux sur la petite plage, « les cinq » ne se quittaient guère. Plaisirs, sports, tout était commun. Luc se bronzait davantage, ses muscles se durcissaient. Cette vie au grand air qu'il avait adoptée pour plaire à Jacqueline, voici qu'il l'aimait pour elle-même maintenant.

Certes, il ne réalisait pas les prouesses de Jean-Marc qui plongeait de haut, nageait de longs moments sans fatigue et dont le rire clair résonnait du matin au soir.

Jean-Marc faisait de fréquentes échappées à Pa-



ris où il ne restait guère que quelques heures et d'où il revenait plein d'enthousiasme pour le merveilleux moteur dont il avait eu l'idée et qui allait voir le jour.

— Un équilibrage de vilebrequin tel que l'inertie du point mort est réduite à néant. Nous ferons du 170 à l'heure.

— Ta voiture chauffera, dit Jacqueline.

— Non, parce que l'on fera aux pistons deux traits de scie dans le sens vertical qui leur permettront de diminuer légèrement de volume s'ils serrent dans les cylindres.

— Ils auront plus d'élasticité, mais ne perdras-tu pas de la compression ?

— Avec trois segments, non...

Le jeune homme, ardent aux affaires, promettait de donner à la firme paternelle un développement qu'elle n'avait jamais eu. Mais, dès que le travail qu'il s'était assigné était fini, il redevenait un enfant et ne rêvait plus que courses et mouvement physique.

La nuance d'animosité qui l'avait séparé de Luc au début n'avait pas résisté aux sports en commun. Dans le plein épanouissement de sa jeunesse et de sa santé rayonnantes, il se sentait heureux parce qu'il se sentait très fort; et ce sentiment de sa force lui donnait les deux qualités qui accompagnent presque toujours la force réelle : il était incapable de mesquineries et il avait le sens de la protection.

Son mépris des mesquineries se montrait dans les affaires, où inconsciemment cela devenait une suprême habileté, et dans les relations quotidiennes où il ignorait toute rancune, toute menue perfidie, tous les vilains petits calculs qui peuvent se cacher sous le faux semblant des amitiés.

Il avait aussi le goût de protéger. Volontiers, il prenait, en famille ou à l'usine, figure de jeune père responsable de la santé de tous.

Cette générosité d'âme était d'ailleurs parfaitement inconsciente, car Jean-Marc n'était pas psychologue et ne s'analysait jamais. Son intelligence très réelle était toute tendue vers les utilisations pratiques et la réflexion sur soi-même lui semblait une démenée dangereuse. Il y avait pourtant de

fréquentes escarmouches entre les deux jeunes gens. Luc reprochait à Jean-Marc, en termes véhéments, son invraisemblable insuffisance artistique. Le pittoresque du pays faisait souvent les frais de la discussion qui se terminait toujours heureusement par des rires.

— Quel merveilleux paysage! avait déclaré un jour Jean-Marc au retour d'un de ses voyages à Paris, après avoir traversé la contrée à plus de 100 kilomètres à l'heure.

— N'est-ce pas? avait répondu Luc. Quelle lumière! Quelle douceur de lignes!

— La lumière? je ne sais pas. Mais quelle belle route! Pas un arbre, pas un buisson, pas une côte. On verrait l'Amérique!

— Mais nous en plantons, des arbres, sur les routes, et le vent marin les incline doucement...

— C'est un crime!...

— Un crime pour le vent?

— Non, un crime de planter des arbres. Cela est dangereux pour les autos...

Luc lui jeta un regard noir.

— Pourtant on ne peut guère imaginer un beau paysage sans arbres.

— Je puis, moi...

— Ah! s'écria Mme d'Hervic, qui assistait parfois à ces débats. Comment donc vous représentez-vous la surface de la terre dans les temps futurs, quand elle sera conforme à votre idéal?

— Ronde, naturellement. Toute en routes très droites goudronnées et en carrés de choux et de betteraves — excellent rapport. — Pas un arbre. C'est bête, un arbre, ça ne remue pas!...

La vieille dame sourit.

— On pourrait, corrigea Jacqueline, conserver des arbres dans des espèces de parcs nationaux, où l'on irait se promener le dimanche.

— Mais l'été, mes enfants, pour se mettre à l'ombre, le long de vos routes goudronnées?...

— Des abris, d'étape en étape, dit Jean-Marc, construits en ciment armé et en tôle ondulée.

— En tôle ondulée! s'écria Luc en riant, quelle horreur!

— Une horreur, la tôle ondulée? Moi, je trouve cela aussi beau qu'autre chose... Et puis les ma-

chines qui la fabriquent sont des merveilles. Cela aussi c'est d'un rapport excellent. On en exporte beaucoup dans les pays neufs; dans l'Inde, dans l'Afrique centrale, je songe à installer...

— Vous êtes effrayant, mon pauvre Jean-Marc, dit Luc qui ne riait plus : une idée pénible venait de surgir dans sa pensée. Vous ne songez donc qu'à ce qui peut vous rapporter de l'argent?

— A quoi voulez-vous donc que je pense?

— A quoi voulez-vous donc qu'il pense? demandèrent, en écho, Paulette et sa mère.

Jacqueline sourit, regardant Luc et s'amusant plus que les autres du duel des paroles excessives.

Luc répondit à son sourire. Puis :

— Mais quand vous serez l'homme le plus riche du monde, que ferez-vous de plus?

— Je gagnerai encore de l'argent pour battre mon propre record.

— Mais qu'en ferez-vous, encore une fois, de cet argent? La puissance d'absorber, de jouir, de régner a des limites...

— Ce que j'en ferai?... eh bien, mais... je construirai de nouvelles usines...

— Oh! grâce! grâce! Vous me donneriez envie de jeter des bombes dans vos usines, dit en riant le paisible Luc. Tenez, ne pensons plus à l'avenir, qui ne s'annonce pas beau; songeons plutôt au passé. Connaissiez-vous l'histoire de ce pays de Châtelailлон que vous rêvez de voir complètement chauve?

— Non, mais vous allez nous la dire avec la poésie qui vous caractérise, dit Jean-Marc, qui s'étendit paresseusement sur le sable de la plage, le visage à l'ombre d'une tente qui claquait doucement sous le vent tiède, prêt à dormir si l'histoire l'ennuyait.

Car cette discussion, comme la plupart des autres du même genre, avait lieu durant le temps de la sieste méridienne, sous une tente rayée rouge et blanche trop étroite où le seul fauteuil de M<sup>me</sup> d'Hervic trouvait abri; Adrienne et Paulette Leriél, Jacqueline et Luc se trouvant étendus sur le sable au soleil, les visages seuls à l'ombre. La lumière, tamisée par la toile, jetait une jolie teinte rose sur l'ocre éclatant des visages brunis.

— Écoutez, ma Jacqueline, c'est à vous que je la dédie, bien qu'il y soit question d'une fée capricieuse qui ne vous ressemble pas, dit Luc en s'asseyant.

Et il se pencha pour poser délicatement un baiser sur ses doigts qu'elle avait mêlés au sable.

— Jehan d'Arras, vers 1680, raconte qu'il existait jadis, en Poitou, une fée célèbre appelée Mélusine. Elle avait épousé un grand seigneur de la région : Raymond de Lusignan. — Vous traversez son ancienne seigneurie, le village de Lusignan, en venant de Paris...

— Tournant dangereux, interrompit Jean-Marc.

— Oui, tournant dangereux, ce doit être encore un des méfaits de la fée. Cette fée donna de nombreux enfants à son mari, tous affreusement laids, difformes et méchants. Ce mari curieux surprit un jour la nature de celle de qui les artifices et les charmes maléfiques avaient fait sa femme et, de ce jour, Mélusine fut transformée en une sirène qui se réfugia dans l'océan.

• L'océan ne lui servait d'ailleurs de refuge que durant le beau temps et le calme; les jours de tempête, trop délicate pour résister à l'ouragan et à la violence des vagues, elle se réfugiait sur le rivage et, tantôt sous la forme d'une belle jeune femme qui éblouissait les familles de pêcheurs, elle s'abritait sous leur toit; tantôt sous l'apparence d'une pauvre vieille, elle allait humblement frapper à la porte d'un château et demander qu'on lui permit d'attendre dans un coin d'une salle basse le retour du beau temps.

• Cette époque était hospitalière et rarement on la repoussait. Cela arrivait pourtant et Mélusine s'en allait alors en jetant des imprécations terribles.

• Pour se procurer des abris durant les tempêtes, Mélusine occupait son temps à construire châteaux et abbayes. Elle allait parfois fort loin et l'on trouve trace de son passage à la suite des Lusignan lorsqu'ils furent en Terre Sainte. Partout où ils s'arrêtèrent surgit une « Tour Mélusine » ou un « Montier Mélisande » jusque dans l'Europe orientale.

• Or, il y avait ici une forteresse très puissante

appartenant aux seigneurs de Châtelailion, dont l'autorité s'étendait très loin dans le pays d'Aunis, et qui s'élevait orgueilleusement sur la mer tout en haut d'une falaise à pic.

« Un soir de tempête, Mélusine, transformée en pauvre vieille femme suppliante, vint frapper à la porte du château; mais les seigneurs de Châtelailion avaient le cœur impitoyable et les valets méchants, après avoir entr'ouvert la porte, la refermèrent en ricanant. Mélusine eut beau appeler et gémir à fendre l'âme, la porte resta close.

« Et, durant deux jours et deux nuits, elle dut, sur ses membres de pauvre vieille, recevoir la pluie glaciale jusqu'au moment où le calme revenu lui permit de se replonger dans l'océan, à demi morte de faim.

« Mélusine ne pardonna pas et chaque soir de tempête elle revint, maudissant les barons, poussant de longs et de lugubres hurlements, arrachant les pierres des murailles et les emportant dans sa robe pour construire plus loin la belle abbaye de Maillezaïs, jusqu'au moment où il ne resta plus de la puissante forteresse de Châtelailion que des ruines désolées... »

— Elle a même dû emporter les ruines, dit Jacqueline en riant, car il n'y en a pas trace par ici.

— Vous avez raison, elle emporta les ruines... Si toutefois ce fut Mélusine qui provoqua le raz de marée final qui engloutit la baronnie.

— Voyons, qu'y a-t-il de positif en tout ceci? demanda Jean-Marc toujours étendu, en ouvrant un œil.

— Un peu d'histoire, ami Jean-Marc, et d'une histoire aussi riche que la légende. Châtelailion fut autrefois une grande île qui, à la longue, se morcela en plusieurs îlots. Le sol de ce pays, une sorte de tuf, est assez friable; d'autre part, il subit, et sans doute à deux reprises, un bouleversement volcanique qui en modifia le dessin.

« Il y avait là plusieurs villes qui furent englouties par des raz de marée. Châtelailion était situé à deux kilomètres d'ici — en pleine mer maintenant. »

— Comme la ville d'Ys?

— Pas tout à fait. La catastrophe fut sans doute

moins soudaine. On vit peu à peu s'effondrer les murailles, puis le donjon, jusqu'au jour où le raz de marée recouvrit les ruines. Et tout cela n'est pas extrêmement reculé puisque sept tours existaient encore vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

— Il y avait donc ici une véritable forteresse? questionna Jacqueline.

— Mais oui; Charlemagne, qui redoutait tant les incursions des Normands, avait fait construire sur l'Atlantique de puissantes défenses contre eux. Châtelailon devint à ce moment une forteresse redoutable que gouvernait le riche seigneur Alon, d'où son nom, Châtel-Alon.

« Vous représentez-vous cette ville telle que la décrivent les chroniqueurs du x<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle « sur le haut de la falaise, avec des tours et des murs élevés et puissants » forçant les navires à saluer et à payer péage ?

« Puis, au xi<sup>e</sup> siècle, le pieux baron Ysambert fit don de l'île d'Aix aux moines de Cluny pour y prier, enfermés dans la solitude de l'Océan. Mais son fils, Eble l'excommunié, plus dur et moins pieux, leur reprit l'île, puis se fit battre par Guillaume IX, duc d'Aquitaine. La querelle devint héréditaire et le dernier seigneur de Châtelailon se réfugia dans l'île de Ré où sa tombe se trouve dans le prieuré de Saint-Martin.

« C'est à partir de ce moment que la baronnie abandonnée vit ses murs s'écrouler un à un, la mer envahir le domaine et refouler les habitants qui allèrent fonder La Rochelle, humble hameau de pêcheurs à l'origine. On peut voir encore, quand la marée est très basse, les dernières structures de l'ancienne forteresse dormir sous les algues et les coquillages... »

— Oh! c'est vrai?... on peut voir? demanda Jean-Marc en sautant brusquement sur ses pieds.

— Oui. Regardez la falaise. Eh bien! exactement à deux kilomètres en avant, les ruinesaffleurent presque à marée basse. Nous pourrions y faire une expédition à la nage.

Jacqueline regardait Luc dont le visage s'était animé durant le récit.

— Votre petite plage m'enchanté, ami. Elle a une personnalité bien plus intéressante que Deau-



ville où la cohue manque trop de caractère.

— Oui, mais elle n'est pas assez connue, il faudrait faire un peu de réclame qui lui donnerait la vogue.

— Oh ! Jean-Marc ! protesta M<sup>me</sup> d'Hervic.

Luc le regarda avec indignation.

Jean-Marc poursuivit en manière de taquinerie :

— Il faudrait donner une grande publicité à cette légende, quelques bons coups de tam-tam autour d'elle, puis construire un ou deux palaces, un grand casino... Les fonds seraient bien placés. En sachant s'y prendre, dans deux ou trois ans nous aurions ici une nuée d'Anglais et d'Américains...

— Bétien !

— Non, dit Jacqueline. Vraiment ce serait dommage. Nous sommes ici chez nous.

— Châtelailhon est comme bien des petites plages de France qui ont gardé leur parfum de terroir et où justement l'on se sent chez soi. Quand nous serons mariés, si vous le voulez bien, nous entreprendrons un voyage sur tout le littoral français. Nous ferons, j'en suis sûr, des découvertes charmantes.

— C'est une excellente idée, dit tranquillement Jacqueline. Nous ferons ce voyage.

Jean-Marc, que la discussion avait fait rire de tout son cœur, s'arrêta brusquement. Il regarda une minute le large, le visage un peu contracté.

Puis, éclatant de rire de nouveau :

— Pourquoi rester ainsi en plein soleil ? Vous devenez tous paresseux comme des lézards... En route, en route...

Et il s'éloigna rapidement vers la maison, suivi de sa docile troupe.



M<sup>me</sup> Lerié, Paulette et Jacqueline, Luc et Jean-Marc ne se séparaient guère. Durant la première quinzaine, Luc s'était contenté de venir tous les soirs à Châtelailhon, mais bientôt les journées lui semblèrent longues et il eut vite fait de découvrir

une petite maison blanche enfouie sous les roses rouges, au fond d'un petit jardin frais et simple comme un jardin de presbytère.

Il y installa sa mère, la douce M<sup>me</sup> de Varray, et ce fut une grande satisfaction pour M<sup>me</sup> d'Hervic qui put dès lors avoir une compagnie dont les goûts se trouvaient assez conformes aux siens.

La mère de Luc avait reçu cette éducation fine et courtoise qui rend si agréable la conversation et le commerce de quelques vieilles dames, elle avait la même piété réelle que M<sup>me</sup> d'Hervic. Enfin celle-ci se sentait quelque peu déchargée du lourd souci de sa petite-fille depuis qu'elle l'avait fiancée à Luc; elle s'épanouissait et se sentait revivre.

Les deux dames passaient de longues journées ensemble, causant, travaillant, lisant; tandis que le jeune groupe s'en allait au loin, toujours conduit par le rayonnant Jean-Marc.

Dans les matins limpides ils partaient en expédition, soit au centre d'aviation de Rochefort dont ils connaissaient tous les officiers, soit vers d'autres plages, toujours accompagnés d'un tapage de klaxon et de ronflements de moteurs. On traversait les villages déserts encore, tout parfumés de café au lait. On rentrait pour déjeuner, couverts d'une poussière qui sentait l'essence et le goudron de la route, le visage brûlé par le grand air. Si la marée le permettait, on se précipitait en arrivant vers les cabines et vivement, en costumes de bain, émus de chaleur sous le grand soleil, on se plongeait dans la mer fraîche à la recherche de la ville engloutie.

L'après-midi était quelquefois plus nonchalant quand il faisait très chaud. Le groupe se réunissait au jardin, dormait dans les fauteuils de rotin ou échangeait de taquines considérations et de joyeux coq-à-l'âne sur la vie, l'art, voire sur la politique.

Mais, vers cinq heures, les autos ronflaient de nouveau et l'on repartait à toute vitesse, n'importe où, plus heureux de suivre la route que d'atteindre un but. La nuit quelquefois les surprenait bien loin. Ils dînaient où ils se trouvaient,

sans s'inquiéter de M<sup>me</sup> d'Hervic que l'on avait une fois pour toutes suppliée de se mettre à table à sept heures sans attendre personne.

Ainsi, durant ces vacances, Luc ne quittait guère sa fiancée qui continuait à ne manifester ni joie excessive à le voir, ni déplaisir. La « sympathie » dont elle l'avait gratifié dès le début augmentait lentement sans que rien indiquât qu'elle dût jamais se changer en un sentiment plus ardent. Elle accueillait toujours le jeune homme avec la même bonne humeur tranquille et la même poignée de main virile.

Par contre, l'affection de Luc pour Jacqueline s'approfondissait de plus en plus. Débarrassé de la timidité des premiers jours qui le troublait et le rendait tremblant devant la jeune fille, il avait, avec la souplesse de ses vingt-six ans, su prendre très facilement le ton de bonne camaraderie qui lui semblait devoir le rapprocher plus sûrement d'elle. Il était gai sans effort parce qu'il se sentait heureux.

Et pourtant, quel changement dans ses habitudes de vie ! Lui, le dilettante solitaire, pour l'amour de Jacqueline, suivait le groupe dans des casinos où jadis il n'eût jamais voulu pénétrer parce que la joie lui en semblait vulgaire et comme mêlée de poussière. Il dédaignait autrefois ces casinos de second ordre surtout où les danseurs ne prennent habituellement pas la peine de masquer leur laideur sous des costumes recherchés, où la négligence de tenue est presque de rigueur et la politesse rudimentaire ; ces casinos hantés seulement, semble-t-il, de jeunes gens mal élevés.

Jouissant de son privilège de fiancé, la plupart des danses de Jacqueline lui appartenaient. Pauvre privilège d'ailleurs ; elle dansait en silence, les yeux au loin, apportant toute son attention à bien faire les pas, comme elle s'appliquait à tout ce qu'elle faisait.

Il ne voulait pas songer que cette vie inutile, toute pleine de plaisirs puérils, était peut-être la seule vie qui convînt à la jeune fille. Il ne voulait voir là que des vacances d'adolescente ; son amour lui disait qu'elle n'était pas profon-

dément frivole et qu'il fallait seulement éveiller son cœur.

Lue avait d'ailleurs quelque mérite à garder une telle foi dans les qualités profondes de Jacqueline, car il n'avait pas beaucoup avancé dans la connaissance de cette âme qu'il cherchait.

Il voyait constamment sa fiancée, certes, mais le groupe semblait indivisible. Il se trouvait dans l'étrange situation d'un homme qui se trouve sans cesse aux côtés de celle qui doit partager sa vie, mais qui ne la connaît pas.

Jamais il n'avait l'occasion de lui parler un peu intimement. Toutes les conversations étaient générales et rapidement dégénéraient en un feu d'artifice de plaisanteries et de taquineries gentilles qui l'eussent sans doute beaucoup amusé en d'autres temps, mais qui l'irritaient alors.

Non pas que Jacqueline songeât à fuir l'intimité qu'il souhaitait. Elle n'y pensait pas. Elle suivait seulement la pente qui la conduisait à rire et à s'amuser avec ses compagnons et ne semblait pas s'apercevoir qu'il pût en souffrir.

Il aurait pu, s'autorisant de son titre de fiancé, qui permet aujourd'hui une certaine indépendance, enlever Jacqueline pour quelque promenade, mais il avait peur de la voir s'ennuyer et de commettre ainsi une maladresse.

Un jour il fit des confidences à ce sujet à M<sup>me</sup> d'Hervic.

— Il est assez curieux, dit celle-ci, qu'une jeune fille aussi moderne et libre que ma petite-fille se soumette avec une telle facilité aux impulsions d'un groupe.

M<sup>me</sup> de Varey assistait à l'entretien. Elle remarqua :

— Mais ces enfants, somme toute, sont raisonnables. Elle n'est pas en mauvaise compagnie.

— Evidemment. Mais songez qu'autrefois une jeune fille bien élevée ne voyait son fiancé qu'en présence de ses parents. Souvenons-nous, chère Madame, du temps de nos fiançailles. Nous étions assis bien sagement sur le canapé traditionnel et nos mères, occupées à bavarder non loin de nous, tendaient l'oreille sans en avoir l'air. Eh bien, mon cher enfant, nous ne nous connaissions

pas plus mal que des fiancés modernes peuvent se connaître.

Un sourire indulgent passa sur l'exquis visage de M<sup>me</sup> de Varey.

— Il y avait peut-être un peu plus d'illusions en nous, dit-elle très doucement, avec tout ce que cela comporte de dangereux et de séduisant. Je crois que les jeunes filles d'aujourd'hui ne peuvent pas avoir la même curiosité qu'avaient celles de notre temps pour « le jeune homme » qu'elles n'approchaient guère. Maintenant elles ont été élevées comme lui et le voient mieux tel qu'il est. Je vous avoue qu'il ne me déplairait pas que ma fille dédaigne les petits jeux de la coquetterie et ne soit la dupe d'aucune illusion. C'est une garantie de droiture.

Luc récompensa sa douce maman par un baiser fougueux.

. . . . .

La petite troupe était en excursion à Royan.

— Ça au moins, c'est une belle plage ! avait déclaré Paulette.

— Oui, mais il y a trop de monde. Ne trouvez-vous pas ?

— Il ne peut pas y avoir trop de monde, Luc, protesta Adrienne Lerié.

Comme par enchantement, chaque pas sur cette plage faisait surgir des amis connus ailleurs, des Parisiens déjà rencontrés sur d'autres plages ou bien avec qui l'on était en relations à Paris.

Et le flot se dirigeait vers le casino.

Luc aurait préféré demeurer dans une de ces petites conques naturelles qui se prêtent si bien à un isolement relatif.

Mais il suivit le mouvement et, assis à une petite table auprès de Jacqueline, il regarda avec quelque mélancolie la salle archi-comble.

Paulette et sa mère avaient disparu dans la coline aux bras de danseurs qu'il ne connaissait pas. Il apercevait là-bas la jolie chevelure rousse secouée par un charleston éperdu.

Paulette avait retrouvé un Tchécoslovaque blond et frisé, un de ses danseurs de l'hiver dernier, et elle bavardait plus qu'elle ne dansait.

Jean-Marc, entraîné par un trio de jeunes gens aux cheveux collés, qui lui ressemblaient comme des frères, dégustait des cocktails et paraissait fort absorbé par une conversation qui visiblement les passionnait tous les quatre.

« Il doit, pensa Luc, leur parler de sa fameuse 15 C. V. »

L'orchestre, après quelques minutes d'arrêt, attaqua un fox-trot.

— Voulez-vous que nous dansions ?

Mais Jacqueline se déclara fatiguée, la route avait été mauvaise, la chaleur accablante; elle préférait regarder les autres.

— Alors ne restons pas dans cette salle, allons nous asseoir dehors.

Ils allèrent s'asseoir sur une terrasse d'où ils apercevaient l'océan et où le jazz ne leur arrivait que très assourdi. Jacqueline laissait devant elle fondre sans y toucher la glace qu'on lui avait servie et Luc laissait son porto, oubliant d'y tremper les lèvres; elle, engourdie par le bruit et la chaleur; lui, heureux de ce moment de solitude.

Solitude relative et précaire !

— Il y a des moments où je comprends votre goût pour le calme de la campagne, mon bon Luc. Vraiment la vie est parfois fatigante...

Luc songea une minute, puis, à mi-voix, lui murmura en souriant :

« Et ton âme enchaînée ainsi que l'est mon âme,  
Laisse de son boulet et de son pain amer... »

Jacqueline, souriant aussi, continua :

« Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,  
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer... »

— Ah ! vous savez cela ?

— N'oubliez pas que je suis bachelière et que je connais Vigny.

— Aimez-vous ces vers, petite amie ?

— Oui. Il ne faut pas me croire superficielle, Luc. On peut se plaire à la danse, aux sports, et n'être pas une écorvelée pour cela.

— J'en suis tellement sûr, ma chérie !

— Je vous avoue pourtant que je suis sévère pour les poètes. Il y en a qui me font rire. Ceux



qui gémissent perpétuellement parce que la terre ne tourne pas à leur gré... — J'ai eu parfois de bien mauvaises notes au collège Sévigné pour avoir expliqué à ma façon certains poèmes romantiques. — Mais les poètes courageux me plaisent : Victor Hugo pour ses imprécations et sa confiance dans l'énergie des humbles, Vigny à cause de sa fierté, quoique je ne lui pardonne pas Chatterton...

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce que Chatterton est un orgueilleux et un lâche !

— Oh ! oh !...

— Mais oui, ce jeune vaniteux de vingt ans qui méprise la société parce qu'elle ne reconnaît pas son hypothétique génie !...

— Vous n'approuvez pas le dénouement du drame.

— Son suicide ? Ah ! non. S'il était pauvre, il devait faire œuvre de ses mains : fendre du bois, être colporteur, boulanger, que sais-je ? Il n'en aurait été que plus vigoureux et ses vers meilleurs. Ce que j'admire par-dessus tout, c'est le courage, le courage sous toutes ses formes.

— Et c'est encore une forme de courage, mon petit champion, que votre goût pour le sport ?

— Voici une chose que n'a jamais pu comprendre ma grand'mère. Elle n'est pas la seule, d'ailleurs...

— Non, il y a très peu de temps qu'on commence à comprendre le sport en France.

— Et encore on est habitué à le considérer un peu comme un plaisir de brute. Et c'est si peu cela !

— Cependant, petite amie, il est bien légitime d'y trouver le simple plaisir du jeune animal qui fait jouer des muscles robustes.

— C'est cela aussi ; mais le sport peut avoir un attrait tellement supérieur. C'est peut-être le plaisir le moins décevant qu'on ait trouvé sur terre, celui qui permet de se surpasser soi-même, sans demander d'une manière romanesque à notre nature plus qu'elle ne peut nous donner ; le sport développe une saine camaraderie et nous habitue à accepter une défaite le sourire aux lèvres, sans

rancune pour l'adversaire... C'est un plaisir aussi sans illusions, qui nous fait connaître exactement nos propres forces et nos limites.

— Il y a d'autres joies dans la vie, Jacqueline, sans cela la vieillesse serait désespérée.

— Je n'ai pas encore eu le temps d'y songer.

— C'est vrai, dit Luc, en enveloppant d'un sourire tendre le fin visage au teint de pêche, aux yeux brillants, aux lèvres douces.

— Mais, ajouta-t-il, quand viendra le temps de notre vieillesse, quand nous serons décidément fatigués du mouvement, n'envisagez-vous pas avec une impression de repos « l'épaisse bruyère » dont parle le poète :

Les grands bois et les champs sont de vastes ailes  
Libres comme la mer autour des sombres îles...

Les deux jeunes gens regardaient en face d'eux la longue ligne horizontale de l'océan dans lequel achevaient de sombrer les brumes pourpres et violettes du soleil couchant.

Ils se prirent tous deux à murmurer :

... Quand devant notre porte  
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Et la convergence de leurs pensées les fit sourire.

Luc mit sa main sur celle de Jacqueline qui ne la retira pas.

C'était assez étrange que cette évocation des grands vers purs de Vigny, dits sur un ton de recueillement par ce jeune homme élégant comme un Argentin de dancing et cette blanche jeune fille aux bras nus et aux cheveux lustrés, assis tous deux à la terrasse d'un casino d'où l'on entendait en sourdine les notes scandées et tristes d'un tango accompagnées du bruit sourd et régulier des vagues.

Jean-Marc les avait rejoints depuis un moment. Il avait écouté la fin de leur conversation sans prendre part et sans que les deux autres l'eussent remarqué. Il les regardait sans sourire, ses yeux bleus assombris par un souci.

M<sup>me</sup> Lerié brusquement fit irruption sur la terrasse, et le charme fut rompu.

Ses cheveux roux au vent, très en dehors, elle s'écria :

— Ah ! mais, on n'a pas l'air gai ici ! Imaginez-vous que nous venons de rencontrer le « Monsieur de Royan qui n'a jamais su le fox-trot », c'est une curiosité...

Le bavardage léger continuait.

Jean-Marc fut sur le point de parler, de lancer une de ses plaisanteries coutumières; mais il se retint et, sans mot dire, le visage un peu tendu, il descendit les degrés de la terrasse.

Un moment, il erra tout seul le long de la plage que les promeneurs commençaient à désertier. Sa figure habituellement joyeuse et ouverte avait pris une expression d'étonnement angoissé comme celle d'un enfant qui souffre.

Il passa près d'une vieille femme en haillons, qui, accompagnée d'un jeune garçon d'une douzaine d'années, lui demanda l'aumône.

Il donna distraitement quelque monnaie.

Puis il fit un effort pour s'évader de son souci et, d'une voix sévère, il adressa la parole à la pauvre :

— Pourquoi n'essayez-vous pas de faire quelque chose pour sortir de votre misère ?

Apeurée, elle répondit :

— Faire quoi ? Nous sommes seuls au monde, mon petit-fils et moi, nous avons faim, nous ne savons pas où coucher.

La voix de Jean-Marc s'adoucit :

— Il est pourtant si facile de gagner de l'argent !

— Si facile !...

La pauvre femme eut un geste désespéré.

— Mais oui, et je vais vous le montrer.

Il avait enfin secoué cette tristesse inhabituelle et, souriant de nouveau :

— Voyez-vous le commerce qu'ont entrepris ces gens qui plient bagage à cause de l'heure tardive ?

Il montrait une baraque dont on repliait les toiles.

— Ils vendent aux baigneurs des boissons rafraîchissantes, porto, glaces, selon le moment. Ils vendent beaucoup. Voyez-vous, quand on veut gagner de l'argent, il faut chercher de quelles choses le public dans lequel on se trouve a besoin,

et alors on se débrouille pour acheter ces choses et les lui revendre. Pourquoi n'en faites-vous pas autant ?

— Mais, mon bon Monsieur, il faut des fonds pour commencer.

— Quelques misérables billets. Je veux vous commander. Venez avec moi; ici il y a trop de concurrence. Allons à Châtelailon. Je vous prêterai le nécessaire et si dans quinze jours vous n'avez pas un petit commerce florissant, c'est que vous manquez de sérieux ou de courage.

Il fit un signe de loin à sa mère qui le cherchait, songeant au retour.

Elle s'approcha, suivie des deux jeunes filles et de Luc.

Très cérémonieux, avec sa politesse glacée et son élégant salut cassé, il leur présenta brièvement :

— Mon associée et son petit-fils.

Et le beau Jean-Marc, si blond, si soigné, avec son air toujours fraîchement essuyé du bain et son impeccable vêtement blanc, fit monter près de lui dans sa petite voiture les deux pauvres hères sordides et démarra en disant :

— Voyez-vous, des affaires, on en trouve toujours; le tout est de savoir saisir l'occasion...

Le reste du groupe prit place dans l'auto familiale.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Luc, stupéfait.

Sans s'étonner un instant, M<sup>me</sup> Leriél répondit en s'installant au volant :

— C'est la manière de faire la charité de Jean-Marc. Il a un coup d'œil extraordinaire pour voir tout de suite ce que l'on peut faire des gens. C'est ainsi qu'il choisit tous ses ouvriers qui d'ailleurs l'adorent.

— Vous n'imaginez pas, dit Paulette en riant, la quantité de petits commerces et de petites industries que mon frère a ainsi fondés.

Jacqueline se tourna vers Luc :

— Quelle intelligence active, n'est-ce pas ? Quel est le malheureux que l'on ne peut pas sauver en lui prêtant en temps utile une petite somme et un conseil?... Cela ne vaut-il pas mieux que de faire

une charité parcimonieuse et humiliante en gémissant de pitié?...

Ses yeux brillaient en regardant au loin l'auto de Jean-Marc qui les précédait.

Et Luc eut à son tour le front soucieux.

Pendant quelques jours ce fut la grande distraction des habitants de *Pain-Béni*.

Pour eux, d'ailleurs, tout était partie de plaisir et prétexte à des expéditions joyeuses — même la messe du dimanche qui devenait l'exploration lointaine d'une vieille église.

Donc, dès le lendemain, il fallut installer une baraque et se procurer des boissons rafraîchissantes.

— Pas de vrai porto, ni de vrai champagne, disait Jean-Marc, nous ne sommes pas à Deauville. Ce public familial préférera un bon vin mousseux, quelques bons quinquinas... Tiens, mais pourquoi par un « Quinquina Lericel »?... Il faut que je voie cela.

Il avait repris toute son activité joyeuse. Et cette « affaire » qui devait fournir les quelques sous nécessaires à la vie de deux pauvres gens, il la menait avec le même entrain que si elle avait dû lui rapporter des millions.

— C'est encore du sport, cela, disait Jacqueline.

— Mais vous n'y songez pas, il faut les habiller, n'avisa Paulette. Vêtus comme ils sont, les clients ne les trouveront guère appétissants.

Et l'on exprima avec des fous rires les plus invraisemblables suggestions.

En rouge? en blanc? déguisés en alchimistes?

Sur le conseil de M<sup>me</sup> de Varey qui se chargea de la chose, on s'arrêta à une confortable robe noire complétée par un sweater de laine pour la vieille femme, et à un costume de minuscule batman pour l'enfant. Mais sa coiffure portait cette inscription : « le roi du Quinquina ».

— Et quand la saison sera finie ici, je vous enverrai à Arcachon, puis à Nice...

Et ce diable de Jean-Marc avait raison, le commerce prospéra et put bientôt se passer de ses parrains.

Mais alors l'activité ne fut plus suffisante pour le jeune homme. Il était toujours rayonnant, mais il avait parfois — surtout quand il était seul — des moments de dépression. Cela ne durait d'ailleurs jamais bien longtemps. Quelques minutes et puis il se reprenait vite.

Cette tristesse n'était pas tout à fait consciente. Il avait si peu l'habitude de s'analyser qu'il ne savait pas bien ce qu'était un malaise moral. Il n'avait plus envie de rien faire.

— Je suis fatigué, se disait-il.

« C'est idiot ! pensa-t-il un jour, mais je crois que je fais de la neurasthénie ! J'ai trop travaillé cet hiver. Il faut que je prenne l'air davantage. »

Et son malaise se traduisit alors par un redoublement d'agitation et des randonnées plus folles.

Un matin, Paulette et sa mère étaient parties en expédition afin de se procurer les éléments d'une certaine « chaudière », un plat du pays particulièrement apprécié dans la maison.

Il faisait une lourde chaleur d'orage. Les feuilles des arbres pendaient inertes et lourdes sans qu'un souffle d'air les fît bouger. Sous un marronnier accablé du jardin, M<sup>me</sup> d'Hervic, plongée dans un fauteuil de rotin, un léger ouvrage aux doigts, faisait des efforts méritoires pour chasser le sommeil et entretenir une conversation avec deux hamacs gonflés dont on ne voyait pas les occupants immobiles, lesquels ne répondaient guère que par d'héroïques monosyllabes.

La bonne dame se laissait gagner peu à peu par la cordialité qui régnait autour d'elle. Ayant pris la résolution de ne plus s'étonner, elle subissait les habitudes et les caractères qui l'avaient d'abord indignée et s'accoutumait au rythme endiablé ou syncopé de tout ce qui se faisait dans la maison.

La vague causerie se poursuivait, coupée de silences.

— Avez-vous de fraîches nouvelles de votre père, Jean-Marc ?

— Non... oui.



— Viendra-t-il bientôt ?

— ... Bientôt.

— J'espère qu'il me fera le plaisir de venir avec vous à Aytré. Il va falloir bientôt songer au départ.

— Nous profiterons de cette réunion de famille pour parler ensemble du mariage de Jacqueline dont il faudra fixer la date.

Le second hamac s'agita un peu.

— N'est-ce pas, Jacqueline ?

— Oui, grand'mère, répondit le hamac.

Il y eut un long silence.

Le soleil montait peu à peu dans le ciel et inondait le jardin, poursuivant M<sup>me</sup> d'Hervic sous son arbre.

— Mes enfants, il fait trop chaud, je regagne ma chambre, à tout à l'heure...

Personne ne lui répondit et l'on eût pu croire que les deux hamacs s'étaient refermés définitivement sur leurs habitants.

Tout à coup, Jean-Marc bondit sur ses pieds. Son visage n'était pas ensommeillé du tout et il avait l'air fort peu aimable.

Jacqueline se souleva. Sur son calme visage il n'y avait pas non plus trace de sommeil.

— Lève-toi, Jacqueline, ne restons pas là. On s'endort ici, on s'endort et on s'ennuie.

— On s'endort, Jean-Marc, mais on ne s'ennuie pas.

— Nous allons faire quelque chose, il faut bouger, il faut faire quelque chose...

— Faisons quelque chose... mais quoi ?

— Quelque chose de violent, je ne sais... Traversons l'Atlantique à la nage, changeons le soleil de place.

Jacqueline éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu as, Jean-Marc ? Voici ce que j'appelle des idées pratiques !

Pour une fois il ne se dérida pas.

Un silence suivit. Jean-Marc alla s'asseoir sur le fauteuil laissé libre par M<sup>me</sup> d'Hervic, et Jacqueline, sortie de son hamac, poussa un autre fauteuil et vint s'asseoir auprès de lui.

Une indéfinissable gêne plana.

Penchés, les coudes aux genoux, les deux jeunes gens regardaient attentivement le sable aveuglant du jardin.

Jean-Marc dit brusquement :

— Jacqueline, pourquoi t'es-tu fiancée ?

La jeune fille lui jeta un rapide regard, puis considéra de nouveau le sable.

— Je ne sais pas. Ma grand'mère... moi-même... Il faut bien se marier.

— Tu es si jeune !

Jacqueline releva la tête et, souriant :

— Les jeunes filles sans fortune sont difficiles à caser. Il ne faut pas laisser passer les occasions.

— Je croyais que...

— Qu'est-ce que tu croyais ?...

Et Jean-Marc, avec une résolution soudaine :

— Je croyais que nous nous marierions tous deux.

Un silence suivit. Le sable devenait de plus en plus intéressant.

— Pourquoi, dit Jacqueline, ne m'en as-tu jamais parlé ?...

Il fit un geste vague :

— Je ne croyais pas que le temps pressait, et puis je ne savais pas moi-même. On a comme cela des idées qui dorment et on ne sait pas qu'on a ces idées... C'est comme le plan de ma quinze chevaux, je me suis aperçu que je l'avais depuis longtemps en moi avant de songer à la construire... Et puis maintenant de penser que tu vas épouser Luc j'ai de la peine... c'est cela qui me donne de la neurasthénie...

Jacqueline ne répondit pas.

Le jeune homme poursuivit avec une sorte de colère :

— Il sait mieux s'exprimer que moi. Il s'entend mieux à toutes ces questions de sentiments. Je ne sais pas dire de vers, moi...

Il fit un effort sur lui-même :

— D'ailleurs, je ne veux pas le critiquer, ce ne serait pas chic, et lui c'est un chic type, il mérite de t'épouser... Moi, je n'ai jamais fait attention aux jeunes filles, pas même à toi... Je te considérais exactement comme Paulette. Je ne pensais qu'aux moteurs... Seulement, ajouta-t-il plus bas, je sens

bien maintenant que je m'ennuierai toute ma vie...

Un silence lourd suivit.

Jean-Marc baissait de plus en plus la tête. Et voici que Jacqueline, surprise, vit se détacher des yeux du jeune homme deux larmes rondes et brillantes qui, lentement, silencieusement, tombèrent sur le sable chaud de l'allée...

D'autres les suivirent et Jacqueline, stupéfaite, regardait ces larmes, sœurs de celles qu'elle avait versées naguère et qu'il essuyait furtivement avec un geste gauche.

Elle sentit un battement de cœur inhabituel. Cela encore c'était donc de la peine. De la peine qui n'était ni du remords, ni de l'humiliation, ni de la colère... Et ces larmes vinrent éveiller en elle une douceur qui ne lui était pas coutumière.

Tendrement elle mit sa main sur celle du jeune homme.

— Mon frère Jean-Marc, il ne faut pas pleurer...

— Jacqueline, es-tu définitivement engagée avec Luc? A-t-il vraiment ta parole?

— Il a ma parole.

Un nouveau silence.

— Alors il faut respecter ta parole...

Lentement, la figure décomposée, il se leva pour s'en aller, puis il revint :

— Un mot encore, Jacqueline. Si je m'étais présenté le premier... avant Luc, est-ce que cela t'aurait ennuyée de m'épouser?

— Oh! non, Jean-Marc! Je te jure que non!

— C'est bien, Jacqueline, je te remercie.

Il prit les mains de la jeune fille et les tint un instant dans les siennes, ses yeux bleus fixés sur le grave et doux visage avec une tendresse angoissée.

Puis il se redressa avec une expression résolue et fière, et le loyal Jean-Marc s'en alla très droit vers la maison.



Brusquement il avait ensuite quitté Châtelainon, rappelé, disait-il, par la dernière mise au point de sa voiture. Un ingénieur lui soumettait un dernier

dispositif, ultime perfectionnement. Il serait retenu à Paris quelques jours.

Il semblait avoir emmené l'été et la joie avec lui. La pluie s'était mise à tomber, obligeant le groupe, incomplet maintenant, à ne faire que de courtes promenades. On allait avec un air un peu morose de la villa au casino et les rires n'éclataient plus aussi souvent ni d'aussi bon cœur.

Maintenant que le grand Jean-Marc n'était plus là pour imposer sa joyeuse initiative, chacun errait vaguement et M<sup>me</sup> Leteriel ne savait plus à qui obéir.

L'humeur habituellement si égale de Jacqueline changeait. Elle qui était calme et douce et si sûre d'elle, qui portait sur toutes choses des jugements définitifs et rapides avait quelquefois d'inexplicables accès de mauvaise humeur ou bien des attendrissements qui stupéfaient sa grand'mère.

Jacqueline, si active, si pleine d'entrain, refusait souvent de sortir, sous prétexte de fatigue, et elle s'enfermait dans sa chambre de longues heures.

M<sup>me</sup> d'Hervic recommençait à s'étonner et sa nouvelle psychologie, à grand'peine adaptée, se trouvait de nouveau en déroute.

Luc devenait de plus en plus soucieux. À peine pouvait-il voir sa fiancée qui parfois l'accueillait avec une joie débordante et le plus souvent le repoussait presque. La pauvre enfant, si tranquille dans sa vie froide et blanche, traversait une crise d'âme qui l'ébranlait profondément.

Qu'était-ce donc que ce monde de l'émotion, univers insoupçonné, qui se jouait de l'intelligence et de la volonté ? Qu'était-ce donc que cette vie de la sensibilité qu'elle ignorait à peu près jusque-là ?

Souffrait-elle ? Ce n'était pas à proprement parler une souffrance qu'elle éprouvait. Ce n'était pas une mélancolie non plus, c'était une stupeur ; la stupeur d'une âme d'enfant qui découvre les infinies possibilités de la douleur humaine.

Elle s'apercevait brusquement de l'extrême complexité de la vie et que la logique de nos pauvres cerveaux n'est qu'un instrument imparfait qui ne tient pas compte des impressions qui sont plus vraies souvent que les idées. Elle s'apercevait qu'elle n'avait à peu près rien compris de tout ce

qu'elle avait vu ou lu jusque-là, que sa culture était artificielle.

Cette découverte de la relativité de toutes choses est une des expériences les plus pénibles pour les âmes ingénues et pleines de bonne volonté qui, brusquement, après avoir été sûres de tout, doutent de tout et se sentent emportées par un flot d'incertitudes.

Et tout cela parce qu'elle avait pleuré un jour et que, silencieusement, des larmes étaient tombées des yeux de Jean-Marc, larmes auxquelles elle pensait toujours avec un frisson.

Non, réellement, elle ne souffrait pas encore, mais elle se sentait frôlée par des émotions pénibles qui n'osaient pas, semblait-il, s'arrêter déjà dans son âme, mais l'encerclaient et la menaçaient.

Dans son trouble, elle ne savait plus au juste ce qu'elle éprouvait à l'égard de Luc et de Jean-Marc. Quelques jours avant elle n'eût pas hésité à étiqueter de noms clairs et connus les sentiments qui l'habitaient. Jean-Marc était le camarade de toujours, le presque frère. Luc était le fiancé sympathique que l'on accepte par raison. Aujourd'hui elle n'aurait su donner un nom à l'angoisse qu'elle éprouvait en songeant à l'un aussi bien qu'à l'autre. Il lui semblait seulement que le soleil avait disparu de son horizon et qu'elle aurait aimé s'en aller très vite et n'importe où, fuir... Mais dans quel monde lumineux peut-on fuir l'approche de l'angoisse humaine?

Luc devinait ce trouble sans pouvoir s'en expliquer les causes ni la nature.

D'abord il s'était franchement réjoui de l'absence momentanée de Jean-Marc. Elle favoriserait, pensait-il, une dislocation de la bande joyeuse et peut-être pourrait-il alors avoir un peu plus d'intimité avec Jacqueline.

Mais, au contraire, Jacqueline se dérobait.

Il sentait bien qu'elle était profondément troublée. Meilleur psychologue que Jean-Marc et M<sup>me</sup> d'Hervic, il était le seul à entrevoir qu'un monde confus d'impressions puissantes s'éveillait dans l'âme de la jeune fille. Il en suivait l'évolution sur le jeune et grave visage qui n'avait plus sa sérénité coutumière; il la suivait aussi dans

ses paroles réticentes, dans ses agacements sans motifs et jusque dans ses silences. Il devinait une aube orageuse et tremblait pour son pauvre amour.

Un matin qu'elle paraissait moins troublée que les jours précédents, il lui proposa de l'accompagner jusqu'à Poitiers pour visiter avec lui la ville.

Elle sembla accepter avec plaisir et monta presque joyeusement dans un des baquets de l'auto grise. Elle voulut même conduire un moment. On allait vite. Le vent de la course soulevait les joues des deux jeunes gens et Jacqueline avait une santé trop saine pour que le grand air ne lui donnât pas la sensation d'une plénitude de vie et ne dissipât ses soucis. Décoiffée, riieuse, elle retrouvait au passage ses impressions des premières randonnées dans le pays. Le déjeuner dans une auberge l'amusa.

A Poitiers, la ville ancienne et toute pleine encore dans certains quartiers de l'atmosphère médiévale, Luc négligea les belles rues banales pour l'emmener vers Sainte-Radegonde, dans ces petites ruelles étroites et tortueuses aux pavés inégaux et pointus, dont les vieilles maisons gothiques ou renaissance furent somptueuses autrefois et n'abritent plus maintenant que de pauvres gens dont la misère serre le cœur.

La voiture laissée dans un garage, Jacqueline était redevenue silencieuse. Il ne commit pas la maladresse de lui expliquer les monuments avec pédantisme, elle était trop instruite pour qu'il lui apprit quelque chose qu'elle ignorât sur ce roman poitevin à la fois si sobre et si orné. Il lui fit seulement remarquer la délicate couleur rosé-thé de ces pierres tendres, taillées avec finesse, dont les contours se sont usés, ne laissant aucune figure intacte, aucune arête vive et qui gardent pourtant une vie intense que le dur et éternel granit ne possède pas toujours.

Il lui nomma en passant Notre-Dame-la-Grande, l'église de Sainte-Radegonde. Tous deux erraient, brisant leur silence de quelques rares paroles, le long de ces rues mal pavées où les pieds de la jeune fille se fatiguaient; ils découvraient une à une les vieilles maisons, sombres aïeules romanes, qui se cachent dans le vieux quartier aux misères résignées.



L'atmosphère était d'une sérénité divine. Des cloches sonnaient, se répondant d'une église à l'autre et des innombrables chapelles des couvents qui sont demeurés vivants dans ce coin de la ville. Et par-dessus les murs délabrés de ces vieux couvents passaient des branches d'une jeune verdure que le soleil d'août ne semblait pas avoir touchée. Très haut, dans la bande du ciel bleu qui dominait la rue, des martinets se poursuivaient en ériant.

Ensemble ils s'arrêtèrent devant la cathédrale, sur la place plantée de tilleuls où l'on ne rencontre, l'après-midi, que de très vieilles dames à l'allure recueillie. Ils entrèrent par une petite porte de côté et tressaillirent en entendant « huiner » la boiserie lentement poussée.

Les longs rayons du soleil déjà penchant passaient à travers les vitraux en lueurs violettes et caressaient les piliers polychromes. Quelqu'un jouait de l'orgue en sourdine, en vue sans doute d'un office prochain; des notes simples s'élevaient, une phrase de quelque fugue de Bach, berçant la prière de vagues formes prosternées.

Prestige de la musique qui va chercher et éveiller tout ce qu'il y a de douloureux, d'incomplet, d'informulé dans notre vie, qui nous rappelle tous nos vieux rêves mal guéris, dresse devant nous nos douleurs, agrandit jusqu'à l'infini nos pauvres peines, nos inquiétudes et rend nos troubles intolérables.

Jacqueline s'agenouilla et comme d'habitude récitait sagement les paroles d'une prière apprise. Elle ne mit pas son visage dans ses mains, elle resta droite sur son prie-Dieu, mais son cœur était serré et l'angoisse semblait rétrécir autour d'elle les cercles de son vol mystérieux.

Rapidement elle se leva et, la première, pour échapper plus vite à l'ambiance, elle se dirigea vers le seuil de l'église. Elle eut un soupir de soulagement en retrouvant le soleil et l'air et l'impression inexplicable d'avoir échappé à un danger.

Elle se tourna vers Luc :

— Vite, vite, emmenez-moi dans des quartiers moins lugubres. Il n'y a donc pas une pâtisserie

élégante ici ? pas un cinéma ? Qu'est-ce que c'est que cette ville silencieuse et archaïque ?

— Un visage de la France d'autrefois...

— Mon ami, le rire aussi est français...

Elle se raidissait contre l'alanguissement qui la gagnait.

— Allons vite prendre du porto, je meurs de soif et de faim.

Ils trouvèrent facilement ce qu'elle demandait et, attablée à un élégant petit guéridon couvert de gâteaux et d'argenterie, Jacqueline s'enivra d'un flot de paroles vives, fit des projets et sembla dès lors la plus gracieuse des fiancées.



Quelques jours passèrent.

Paulette faisait de grands efforts pour jouer le rôle d'entraîneur qu'avait abandonné son frère; elle y réussissait assez mal et parfois un silence inhabituel planait sur la maison.

Pourtant une apparition que fit M. Leriél — lequel profitait de la présence de son fils à Paris pour s'échapper de l'usine — ramena la gaieté.

Du matin au soir, *Pain-Béni* retentissait d'appels au « Grand Pierre » qui, joyeux et pacifique, ne s'impatiait jamais. On le trouvait toujours décidé, malgré son âge, à n'importe quel sport ou à n'importe quelle entreprise. Malheureusement son séjour fut de courte durée et il dut regagner Paris après quelques jours.

« Didi » ne resta pas longtemps désespérée après son départ pas plus qu'elle n'était restée désespérée après la fuite de Jean-Marc. Pas un instant elle n'avait soupçonné le sourd orage qui s'était amassé autour d'elle et qui n'était peut-être pas conjuré.

Enfantine et coquette, on l'entendait davantage maintenant que la maison était moins bruyante et M<sup>me</sup> d'Hervic se choquait encore plus de la voir puérile ainsi.



Le rouge des joues et des lèvres lui semblait encore plus artificiel et quand elle voyait les cheveux trempés de henné s'envoler plus frivoles que jamais, agités par un rire toujours prêt, la vieille dame réprimait un haussement d'épaules.

« Didi » et sa fille avaient de longues discussions au sujet de tel pas de charleston « stupidement simplifié ». Elles n'arrivaient pas à se mettre d'accord et déclaraient sérieusement, comme s'il s'était agi d'une importante question : — L'avenir prouvera qui de nous deux avait raison.

« Elle n'a pas su vieillir, pensait la grand-mère. Comme ces enfants qui ne se développent pas et dont on dit qu'ils sont « noués », elle demeure ce qu'elle devait être il y a vingt ans. »

Pourtant, sous le grand soleil, la jeunesse d'Adrienne Leriél paraissait plus factice qu'elle ne semblait à Paris. Les sports l'avaient gardée svelte et vive, mais le visage montrait d'imperceptibles flétrissures que bientôt les soins minutieux ne dissimuleraient plus.

« A son âge, pensait M<sup>me</sup> d'Hervic, comment peut-elle demeurer aussi insouciante ? Il est vrai que mari et enfants semblent s'entendre pour le lui faire oublier. Elle n'a probablement jamais eu un seul chagrin sérieux... Qu'elle est heureuse ! »

Et la grand-mère de Jacqueline faisait un retour sur sa vie à elle si chargée de peines, sa vie de jeune veuve désolée, de mère douloureuse, et, malgré sa réelle bonté, elle se défendait mal d'une pensée d'amertume.

Pourtant, tout au fond d'elle-même, elle se sentait une sorte de pitié et — il faut bien le dire — un sentiment qui ressemblait à du mépris pour cette femme qui n'avait probablement jamais connu la souffrance.

Peut-on prendre au sérieux ceux qui n'ont jamais été malheureux, qui, au cours d'une vie déjà longue n'ont jamais souffert de la détresse des autres, qui jamais ne se sont heurté le front aux bornes étroites du possible, jamais n'ont frappé à des portes qu'on ne leur ouvrait pas ?

« Et si un malheur lui arrivait maintenant,

se disait-elle, comment cette âme d'oiseau pourrait-elle réagir? Elle est vouée désormais à des impressions superficielles...

Mais M<sup>me</sup> d'Hervic se reprochait cette nuance de mépris.

« Si elle n'a rien de la femme forte de l'Évangile, si elle réalise ce type évaporé de mère moderne, c'est qu'elle est la victime de son temps et de son milieu. C'est une enfant! Traitons-la avec indulgence. »

Il y avait alors un peu plus de deux mois que la famille Leriél et les dames d'Hervic étaient installées à Châtelailon. La grande chaleur du mois d'août endormait toute vie dans ce pays sans ombrage et dans les grisailles de l'océan s'allumait la somptueuse richesse de ces lucurs dorées qui miroitaient à l'infini dans un resplendissement muet et large.

Pour traverser la ville, il fallait un acte de courage. Vers midi surtout, quand les cubes blanchis à la chaux que sont les petites maisons de pêcheurs se détachaient aveuglants entre le ciel trop bleu et l'ocre dorée du sable, on sentait toute la tristesse accablée des lourds midis africains.

Cependant, malgré la lumière magnifique, une impression ténue vous prévenait que l'été touchait à sa fin. Qu'est-ce donc qui vous fait pressentir dès la seconde quinzaine d'août que l'automne — du moins l'automne chaud et doré de septembre — est déjà proche? Les rayons plus allongés du soleil? quelque imperceptible craquement de feuille morte? ou bien la fatigue d'une année qui s'appesantit mollement et vous alanguit?

On en était à ces magnifiques jours précurseurs quand un télégramme arriva de Paris.

Jean-Marc s'annonçait, il serait là le lendemain matin.

Il n'y avait guère plus d'une dizaine de jours qu'il était parti et chacun se préparait à l'accueillir comme au retour d'un long voyage.

Il arriva vers onze heures dans une magnifique auto de sport toute blanche — sa nouvelle quinze chevaux qu'il utilisait pour la première

fois. Quelques coups précipités et impatients de klaxon appelèrent Didi et Paulette qui descendirent vivement et poussèrent des exclamations enthousiastes.

Jacqueline s'était attardée dans sa chambre.

La blanche voiture, très longue, très basse, reposait sur de larges essieux; le moteur au ralenti tournait avec un halètement régulier et sourd; deux places, deux haquets de cuir blanc somptueux, puis l'arrière s'enfilait comme un gigantesque obus.

— Du 170 à l'heure, expliquait Jean-Marc, et pas un accroc. Elle dévore les côtes, et les reprises sont d'une souplesse!...

Il avait soulevé le capot et chacun, plongé dans les entrailles de la bête complaisante, examinait en connaisseur.

Jean-Marc semblait avoir recouvré toute son assurance. Son rire sonnait aussi haut que naguère. A peine aurait-on pu distinguer une légère sêlure à sa gaieté, mais les Lერიel n'étaient pas des psychologues.

Ils causaient depuis un moment lorsque Jacqueline descendit enfin et s'approcha du groupe avec lenteur. Elle tendit la main au jeune homme et ils eurent l'un pour l'autre un regard timide.

Jean-Marc se mit à lui expliquer le fonctionnement du nouveau moteur qu'elle ne sembla pas très bien écouter.

— Beau travail, dit-elle pourtant.

Et tous deux firent un effort pour secouer leur gêne.

Il faut croire que cela ne fut pas trop difficile car, après une heure de cette conversation décousue et vive qui leur était habituelle, chacun semblait avoir retrouvé son calme et le groupe bavardait plus uni et indivisible que jamais.

— Voyons, s'écria tout à coup Jean-Marc, que sont devenus le roi du Quinquina et la reine-mère durant mon absence?

— Ma foi, répondit Adrienne, nous les avons un peu négligés, Paulette et moi, mais Jacqueline y est allée à peu près tous les jours.

— Le petit commerce marche très bien, dit la jeune fille en baissant les yeux.

Elle était la seule à avoir su continuer la bonne action de Jean-Marc.

Après le déjeuner Luc arriva et les deux jeunes gens se serrèrent la main avec une amitié tranquille.

Quel travail s'était donc fait dans l'âme de Jean-Marc? Avait-il été la dupe d'un emballement brusque que quelques jours d'éloignement avaient suffi à faire tomber? Avait-il déjà oublié son amour pour Jacqueline?

Non. Le jeune homme qui semblait toujours en effervescence était loin d'être un emballé. Il avait dit la stricte vérité à Jacqueline en lui affirmant qu'il n'avait jamais fait attention aux jeunes filles avant ce jour et il était aussi vrai qu'il avait aimé Jacqueline longtemps avant de s'en douter.

A Paris, après son brusque départ, les premiers jours avaient été pénibles. Comme tous les êtres actifs, il supportait la douleur avec impatience et le chagrin prenait naturellement chez lui le visage de la colère. Ses ouvriers considéraient, étonnés et inquiets, l'air de dureté si peu habituel et la figure contractée de leur jeune patron.

Il avait travaillé comme un forcené. Vêtu de la combinaison tachée d'huile des mécanos, les mains noires et de la boue des routes jusque dans ses cheveux blonds, il avait fait des besognes faciles et rapides, comme celles que l'on confie aux jeunes ouvriers, nettoyant des bougies encrassées, changeant l'huile dans les carters, se glissant sous les châssis pour régler les freins; pendant que ses muscles travaillaient, son esprit était libre et réfléchissait — il ne savait pas le faire autrement. Il réfléchissait et s'apaisait.

Une noblesse singulière s'était alors développée chez ce jeune industriel à l'esprit pratique, une noblesse très simple, sans phrases, sans attitudes. Jacqueline était promise, n'est-ce pas? — et pas un instant il ne lui vint à l'esprit qu'elle pût reprendre sa promesse. Luc était arrivé le premier, il fallait s'incliner. — L'autre avait une option, voilà tout! — Et Jean-Marc savait bien que l'on ne rachetait pas ces options-là. Lui



avait perdu la partie parce que sa rivalité avait été trop tardive.

Il avait loyalement tendu la main au vainqueur sans lui garder la moindre rancune. On ne doit pas garder rancune à celui qui a battu votre record.

Jean-Marc était donc résigné. Cependant il était bien forcé de sentir que sa vue sur toute chose changeait. Il aimait encore son métier, certes, et il lui arrivait bien comme avant de passer naïvement la main sur un moteur, comme on caresse un animal familier, mais c'était par habitude. Comme il l'avait prévu, « il s'ennuyait ».

Seulement son ennui ne revêtait pas la forme que nous lui donnons depuis les romantiques. Jean-Marc ignorait la rêverie, la mélancolie et le désir de « s'envoler vers les confins d'une autre vie ». Jamais il ne se serait avisé d'invoquer des orages. Son chagrin et son ennui se révélaient par le besoin d'agir plus intensément. Encore puéril et farouche, il secouait inconsciemment sa plaie comme un jeune animal blessé.

Il la cachait surtout avec une fière réserve. Après le premier moment de gêne, la cordialité était revenue entre tous les jeunes gens et la même gaieté les animait de nouveau. Jacqueline retrouvait son égalité d'humeur et le trouble moral qui l'avait éprouvée semblait disparu ou du moins endormi. Et, durant les jours qui suivirent, la maison bourdonnante parut plus heureuse que jamais.



Un jour de la deuxième semaine de septembre Paulette avait déclaré :

-- Il faut profiter des derniers beaux jours et essayer ensemble la nouvelle voiture.

Une proposition de ce genre ralliait toujours tous les suffrages et il avait été convenu que l'on irait ensemble visiter l'île d'Oléron. Le départ aurait lieu le lendemain matin de très bonne heure.

Jean-Marc, dont la voiture n'avait que deux places, prendrait Didi auprès de lui. Paulette conduirait sa propre 5 C. V. et elle se flattait de tenir la route aussi bien que son frère. Luc et Jacqueline auraient naturellement la voiture grise.

Mais voici que, la veille au soir, un télégramme arriva : le grand Pierre s'annonçait pour le lendemain avec deux correspondants qu'il avait invités à déjeuner. Didi resterait donc.

— Surtout, leur recommanda-t-elle, ne faites pas la course sur la route. C'est dangereux !

— Mon Dieu, s'inquiéta M<sup>me</sup> d'Hervic, comme elle s'inquiétait chaque fois qu'elle voyait partir Jacqueline sur ces maudites machines, quelle triste invention !

— Ne craignez rien, répliqua Didi, ils conduisent bien tous et Jean-Marc prendra la tête. C'est un as du volant, il déblayera la route.

Le lendemain matin, à six heures, tous les quatre franchissaient la grille de la villa. Il faisait presque froid. C'était un beau matin, mais qui sentait déjà l'humide septembre proche. Jeunes filles et jeunes gens avaient couvert à la hâte leurs pull-over de laine de vastes et chauds manteaux beige — sensiblement pareils — et, songeant au vent qui allait leur gîser la figure, ils s'envelopperent frileusement d'écharpes.

La journée serait radiieuse, mais des voiles entouraieut le sommet des arbres et la ouate blanche des marais, une ouate épaisse de brouillard, s'étalait devant eux durant des kilomètres quand ils traversaient les anciens et monotones palus d'Aunis. Elle amortissait les bruits et dressait un mur tout proche qui empêchait de voir à deux pas. La lourde nappe cotonneuse bien délimitée et au-dessus de laquelle le jour était brillant atteignait par endroit le sommet des arbres, ailleurs elle ne dépassait pas la hauteur des voitures, laissant surgir les têtes qui émergenaient et semblaient fendre seules le brouillard.

Il y avait des éclaircies lorsqu'un dos de terrain surélevait la route; on apercevait alors les autres voitures et puis l'on rentrait vite dans une nouvelle zone de ouate blanche.

— Dès que le soleil sera assez haut, il absor-

bera ce brouillard, expliqua Luc à Jacqueline, et si la journée est belle il ne reparaitra que tard dans la nuit.

Jean-Marc, le meneur de la caravane, avait, selon les bons principes, ralenti à l'extrême et cornait, cornait sans répit pour avertir les problématiques promeneurs. Mais on n'est pas très matinal en Charente et le soleil, déjà haut, avait depuis un moment dégagé la campagne du brouillard, que nos voyageurs n'avaient encore rencontré âme qui vive.

Ils respirèrent largement.

Quelle fraîcheur sur les buissons mouillés du bord de la route, desséchés tout le jour par la grande chaleur et couverts d'une poussière épaisse et grise. A l'heure où le soleil monte dans le ciel, ils sont encore tout brillants des gouttelettes d'eau du brouillard qui les enveloppait. Le soleil les essuie, mais ne peut pas sécher complètement la profonde et noire terre des marais sous l'herbe épaisse qui reste toujours verte.

Les visages et les vêtements humides sont vite séchés par le vent de la course et, dans la campagne illuminée bientôt, les arbres verts et jaunes, alignés le long des routes, laissent tomber quelques feuilles moites et dorées que l'humidité incruste sur le sol. Le vent sent bon le champignon et l'humus.

Pour gagner l'île d'Oléron il faut traverser Marennes, aller jusqu'à la pointe du Chapus, d'où part un bateau qui fait le passage entre la pointe et le Château d'Oléron. Embarquer les personnes n'est rien, mais embarquer les autos est une opération assez délicate, surtout à cette époque de l'année où les touristes sont nombreux.

Cette opération suffit à réveiller les rires parmi la jeune troupe; et, dès lors, le recueillement que leur avait imposé le voyage dans l'aube fraîche — recueillement quelque peu animal et semblable à la torpeur de l'oiseau qui se tait un instant au réveil et bat des ailes avant de chanter — se dissipa tout à fait.

Au débarcadère, dans cette jolie petite ville qui s'appelle Le Château, on s'arrêta pour absorber en vitesse des boissons chaudes sur les tables

de bois d'une auberge. Puis, la chaleur étant venue tout à fait, les manteaux et les écharpes rejoignirent vivement dans les coffres des voitures les provisions emportées en vue d'un déjeuner champêtre; et tous, cheveux au vent, le col dégagé, ils reprirent leurs places dans les « bagnes ».

La visite de l'île fut ce que sont les promenades absurdes et charmantes de la jeunesse. Le but importe peu : ce qu'il faut, c'est changer de place, aller vite — n'importe où — se griser d'air pur et de gaieté.

Évidemment, on jette bien un coup d'œil en passant sur les curiosités du « patelin » : une vieille tour ici, un phare là-bas :

— Regarde, toi qui ne tiens pas le volant...

Où bien, le costume masculin d'une écaille rapportant ses huîtres fait malgré soi tourner dangereusement les visages.

Des appels sont hurlés d'une voiture à l'autre pour dominer le bruit des moteurs :

— Il faut aller à l'ouest!... Où est l'ouest?... J'ai perdu l'ouest!...

— Où s'arrête-t-on pour déjeuner?

Un pli de terrain les reçut sous une sapinière ancestrale, face à cette partie de la côte que l'on appelle là-bas la côte sauvage, si magnifique avec sa physionomie lugubre et méchante, ses hautes vagues qui menacent toujours et tellement différente de la douce physionomie d'aïeule qu'elle a devant Châtelailon.

Est-ce la sévérité de l'endroit qui les impressionna? Mais Paulette eut beau exposer ses trésors culinaires de la manière la plus appétissante du monde, personne — sauf elle — n'y fit grand honneur. Une onde de tristesse passait brusquement sur les trois autres.

Jean-Marc déclara qu'il avait sommeil et, les yeux fermés, étendu sur les aiguilles de sapin qui tapissaient le sol uni et tiède, il avait un visage anxieux qu'on ne lui connaissait pas.

Il dit tout à coup sans ouvrir les yeux :

— Si j'étais un type du Moyen Âge, je fonderais une abbaye ici, je m'y enfermerais et je n'y recevrais que de pauvres bougres...

Ce propos dans sa bouche ne pouvait être qu'une plaisanterie, du moins Paulette le prit ainsi.

— Avec beaucoup de phonos et de dancings autour ?

— Ah ! non, non... Assez de bastringues !...

Paulette fut seule à rire. Les deux autres regardaient la mer sans parler.

Jacqueline, assise auprès de Luc, eut un soupir inconscient, mais son petit visage raisonnable ne se tourna pas vers Jean-Marc.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Paulette à son frère immobile, tu es fatigué ?

Il bondit sur ses pieds.

— Fatigué, moi ? penses-tu !

Et il fit un effort pour reprendre sa physiologie joyeuse, son rire sonna de nouveau, et la gaieté des trois autres, enchaînée depuis un moment, reprit sa vive allure.

Il ne fallait pas perdre de temps si l'on voulait rentrer le soir. A toute vitesse ils traversèrent Saint-Trojan, La Cotinière, Boyardville, regardant tout d'un bref coup d'œil enregistreur, de ces coups d'œil que l'on apprend vite lorsqu'on longe une route périlleuse et qu'il faut, sans perdre un instant de vue le chemin devant soi, voir cependant ce qui, à droite ou à gauche, mérite d'être vu. Film rapide où les sages et calmes villages endormis courent à toute allure après de tranquilles bois de sapins finement découpés sur un ciel d'or et dont les troncs défilent à 80 à l'heure.

Curieuse impression que donnent ces paysages précipitant au rythme endiable des moteurs leurs lignes charmantes et souples. Sensation curieuse aussi que celle du parfum de jasmin qui semble le parfum essentiel de l'île ; on en reçoit une bouffée rapide au visage et elle se mêle au goût d'essence et de sel dont les lèvres sont imprégnées.

Sous l'air vif qui fouettait de nouveau les jeunes gens, la joie de vivre semblait définitivement revenue, et lorsque, vers cinq heures, ils se retrouvèrent sur le bateau qui les reconduisait au Châpus — excusez-les, vieilles gens moroses,

— ils chantaient en chœur une scie à la mode.

Ils remontèrent en voiture.

Quatre jeunes fous vêtus de blanc qui chantent à tue-tête dans des autos qui filent à toute vitesse, certainement cela n'a pas un très bon genre; mais songez qu'ils étaient en pleine campagne. Est-ce que les oiseaux ne chantent pas en plein vol?

Pardonnez-leur! pardonnez-leur! ce sont des sages, ceux qui repoussent bien loin souvenirs et craintes, et les présages et les encerclements de l'angoisse proche, pour jouir du moment présent... — Et ce sont quelquefois des courageux...

Jamais le coucher du soleil n'avait été plus lumineux et plus doux. Il les nimbaît d'or rose et mettait des reflets sur les cheveux rejetés violemment en arrière par le vent : reflets violets sur les cheveux bruns de Jacqueline et de Luc, reflets d'argent sur les cheveux blonds de Jean-Marc et de Paulette.

Une lumière frissante traînait sur les branches des haies, sur l'herbe des prairies qu'elle caressait, enveloppait. La route était libre, et l'on allait vite. Une descente un peu rapide là-bas, un virage dans cette descente; mais Jean-Marc, le meneur, était un as du volant, il conduisait avec maîtrise et tenait bien sa droite. Il ralentit néanmoins.

Cependant, au détour du virage, caché par un buisson, il y avait sur la route tranquille un gamin d'une douzaine d'années qui cheminait à bicyclette et se moquait complètement de sa droite.

Jean-Marc le vit déboucher tout à coup devant lui, à deux mètres de son moteur, trop tard pour freiner sur cette pente. Instant tragique.

On aperçut le drame des autres voitures où il y eut des cris. Quelle fraction de seconde s'écoula? Cela parut interminable...

Alors, on vit distinctement Jean-Marc, « l'as » qui savait la valeur de ses gestes, donner un rapide coup de volant vers la gauche, refusant ainsi de sacrifier l'enfant, et l'auto blanche alla s'écraser contre un arbre...

Et puis, ce fut le silence.



Les autres voitures arrêtées, Luc et les deux jeunes filles, sous d'angoisse, se précipitèrent vers Jean-Marc immobile et courbé sur son siège... Une source rouge coulait doucement à terre. Le pare-brise s'était violemment brisé dans le choc et le jeune homme avait la gorge tranchée.

Rapidement ses compagnons le dégagèrent et l'étendirent sur l'herbe. Il respirait encore, mais ses yeux étaient fermés. Jacqueline demeurait pétrifiée. Tout à coup elle repoussa les deux autres et se pencha sur lui. A ce moment les yeux bleus se rouvrirent et elle vit que les lèvres remuaient. Elle se pencha alors davantage pour écouter ce qu'il voulait dire. Deux mots seulement, presque imperceptibles :

— Petite chérie !

Les yeux bleus se fixèrent encore sur elle, il sourit... puis, la regardant toujours, le beau Jean-Marc entra dans la mort.

Le regard devint vague et mat. Quelques minutes passèrent, érasantes; puis Jacqueline ferma les paupières du jeune homme qui demeura étendu tout blanc sur l'herbe verte comme il l'avait été le matin sur les aiguilles de sapin. L'horrible plaie semblait refermée, mais le sang coulait encore goutte à goutte sur l'herbe. Les vêtements blancs n'étaient même pas souillés.

Ils ne se rappelèrent pas bien ensuite comment ils firent signe à un automobiliste qui passait et qui alla chercher un médecin à Rochefort, la ville la plus proche. L'enfant avait disparu.

On emporta le corps inanimé à l'hôpital, mais les soins étaient inutiles; on l'étendit sur un lit, les mains jointes, puis l'on songea qu'il fallait aller prévenir sa mère.

Jacqueline avait suivi le groupe funèbre, le visage blême et les yeux pleins d'une stupeur terrible. Elle n'avait pas articulé un mot.

Quand on parla de M<sup>me</sup> Lerié, elle sembla s'éveiller.

— J'y vais, dit-elle.

Elle sortit et Luc la suivit pendant que l'aulette, au pied du lit de mort de son frère, sanglotait.

Quand ils furent dans l'auto grise, ils s'aperçurent que la nuit était tombée. Sans une parole

ils firent la vingtaine de kilomètres qui les séparaient encore de Châtelailon.

En entendant s'arrêter l'auto devant la grille, M<sup>me</sup> d'Hervic et Adrienne Leriél sortirent de la maison.

— Ah ! vous voici, dit gaiement cette dernière. Qu'avez-vous fait des autres ? Nos invités sont partis et mon mari est allé avec eux par le train jusqu'à Saumur où ils doivent... mais qu'avez-vous donc tous deux ?

— Quelles figures ! Vous vous êtes querellés ?

Jacqueline, sans répondre, s'approcha de M<sup>me</sup> Leriél, lui passa un bras autour du cou et se serrant contre elle se mit à pleurer...

— Qu'as-tu, ma Jacqueline ?

Des sanglots profonds et sourds sortaient des lèvres de la jeune fille.

— Mais qu'as-tu, ma petite ?

— Jacqueline, mon enfant ?... Oh ! mais qu'est-ce que c'est ?...

— Jacqueline, tu me fais peur... Qu'est-ce que tu as ?

— Oh ! quels yeux ! mais c'est épouvantable !...

Et la mère eut, sans savoir, un sanglot nerveux.

— Jacqueline, il est arrivé un malheur ?... C'est ça, n'est-ce pas ?...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Qui ? Veux-tu me dire qui ? Mais parle donc, c'est atroce. Mes enfants ?

Jacqueline eut un terrible sanglot.

— Lequel ? Les deux ? Non. Lequel ? Jean-Marc ?

Et elle la fixait, haletante.

M<sup>me</sup> d'Hervic, pleine d'angoisse, s'était rapprochée ; elle fit un signe interrogateur à Luc qui fit « oui » en abaissant les paupières.

La mère eut une respiration rauque, une sorte de gémissement animal :

— Où est-il ?

— A Rochefort.

— Vite, vite...

Luc venait de sortir l'auto familiale du garage, ils y montèrent tous et les phares fouillèrent la nuit.

Durant le court trajet, la mère eut cette respiration rauque et ne prononça pas une parole. De-

vant l'hôpital, elle descendit et poussa la porte entr'ouverte. Gémissant toujours, elle trouva d'instinct la chambre où son fils reposait dans la mort.

Alors, celle qui, le matin encore, était une gracieuse et insouciant jeune femme se transforma soudain. Echevelée, le visage creusé de sillons profonds, livide, elle se jeta sauvagement sur le corps de son fils, l'étreignit, baisant la plaie qui ne saignait plus...

Et tout à coup, un long hurlement sortit de sa gorge, lugubre, atroce, qui dura, dura... Le cri déchiré de celle à qui l'on prend son fils, la plainte éternelle de la mère biblique qui ne veut pas être consolée parce que son enfant n'est plus...

Jacqueline s'était évanouie...

## V

Puissance terrible des douleurs qui frappent à l'improviste, que l'esprit comprend et qui cependant ne persuadent pas. Malheurs auxquels on ne croit pas encore parce que l'âme n'y était pas préparée, parce que rien dans le cœur n'est fait pour recevoir le chagrin qui vous saisit comme le voleur de l'Écriture Sainte.

On agit selon l'automatisme acquis. On voit à travers une demi-hypnose les amis s'agiter autour de soi, disposer les cérémonies funèbres pour vous en éviter le soin. On obéit, on fait les gestes qu'on vous fait faire, sans savoir, sans comprendre...

On est frappé seulement par tel regard apitoyé, telle pression affectueuse des mains et, selon le caractère que la vie vous a façonné, les larmes coulent ou bien l'on se raidit davantage.

Des heures, des jours passent sans qu'on ait compris son malheur.

Celui qu'on voit étendu là sur son lit de mort ou

dans son cercueil, on est toujours avec lui, il soutient encore les vivants de sa présence. La douleur ne semble pas totale.

Et pourtant, quels jours affreux que ceux où toute la vie dans une maison converge vers une chambre silencieuse et obscure où des cierges brûlent, où des fleurs s'entassent; où se répand dans l'air confiné cette atmosphère complexe qui mêle le parfum violent des fleurs, l'odeur des cierges qui grésillent et charbonnent et celle plus tragique de la mort battant des ailes.

La fatigue des veillées et des larmes brûle les yeux, accable les vivants, s'ajoute au chagrin et l'alourdit encore.

Et puis, le vide se fait, le cortège quitte la maison, et dans la chambre douloureuse, où les fenêtres sont grandes ouvertes, il ne reste plus qu'un lit affaissé, quelques fleurs écrasées sur le parquet. Celui qui est parti ne repassera plus jamais le seuil.

Il avait fallu arracher Jean-Marc des bras de sa mère; et elle restait là, sans paraître comprendre ce qu'on lui disait, l'attitude prostrée. M<sup>me</sup> d'Hervic, Luc et sa mère l'avaient entourée de soins qu'elle ne semblait pas voir.

Dès les premières heures on avait télégraphié à M. Lériel. Il était là, droit, la figure impassible, donnant des ordres, se raidissant pour garder son calme.

Il fallut transporter Jean-Marc à Paris où, dans le caveau de la famille, il devait attendre ceux qui le pleuraient.

Ce que fut ce voyage et la cérémonie qui suivit — hélas! qui donc ne peut se le représenter? Qui donc n'a pas dans sa vie suivi lui aussi cette voie douloureuse?

On entoura la mère surtout dont le chagrin était déchirant. Du jour au lendemain elle se trouvait, de mère comblée et heureuse — si heureuse qu'elle n'avait pas senti passer les ans, si aimée que, pour être encore plus près de ses enfants, elle s'était faite leur sœur, leur camarade — du jour au lendemain, elle se sentait abandonnée. On lui arrachait son fils aîné, son grand orgueil inconscient, et elle se sentait plus abandonnée qu'une enfant orphe-

line, perdue la nuit sur le bord d'un chemin.

Paulette se serrait contre elle et ne la quittait pas. Elle pleurait doucement, sans parler, embrassant de temps à autre sa malheureuse mère qui ne semblait pas la voir.

Personne ne s'occupa de Jacqueline.

Son évanouissement n'avait pas duré; il n'avait étonné personne. Des émotions aussi tragiques peuvent faire évanouir une jeune fille. Seul, Luc qui la connaissait mieux lui avait jeté un singulier regard.

Elle avait, au cours des tristes journées, suivi sa famille, rendu les services que l'on pouvait attendre d'elle; mais fermée, lointaine, plus silencieuse que jamais; l'air toujours calme et raisonnable, elle avait agité sur le cercueil, avant qu'il ne fût descendu dans le caveau, la symbolique branche de buis...

Puis elle rentra ensuite, accompagnée de sa grand'mère, à Aytré. Toutes deux avaient fait de grands efforts pour emmener M<sup>me</sup> Lerié et Paulette, mais la pauvre mère n'avait pas voulu les suivre; sa douleur serait plus supportable, lui semblait-il, dans les lieux où, à chaque minute, elle retrouvait la chère ombre.

Luc et sa mère avaient, eux aussi, regagné La Rochelle. Toujours attentifs, ils avaient entouré M<sup>me</sup> d'Hervic et Jacqueline de menus soins, devinant, avec leur sensibilité fine, quelle rude secousse venait de subir la grand'mère elle-même, et plus encore la jeune fille.

Luc se reprochait comme un égoïsme de songer encore à lui, de penser encore à son amour dans des jours aussi dramatiques.

Pourtant une anxiété le dominait, une anxiété étouffée à grand'peine. Il n'était pas dupe de la froideur et du calme de Jacqueline. Sa tendresse lui donnait ce qu'elle donne toujours à ceux qui aiment : une divination qui échappe aux autres. La jeune fille était pour lui ce qu'elle avait toujours été : douce, aimable, presque affectueuse, mais il sentait à quelque chose d'impondérable, à une nuance dans le regard, à une attitude imperceptiblement plus distante, qu'un élément mystérieux s'était glissé entre eux.

Il n'osait lui en parler. Trop délicat pour risquer de poser le doigt sur une plaie qui se cachait, trop amoureux pour n'en pas souffrir, il attendait que Jacqueline prît l'initiative d'une confidence si elle le jugeait à propos. Mais il était très malheureux de ne rien savoir, d'être réduit, non pas même à deviner, mais à pressentir que, dans cet être qui lui était si ardemment cher, un bouleversement profond s'était fait ou se faisait auquel il devait rester étranger.

Hélas ! que lui aurait dit Jacqueline ?

Reprenant auprès de sa grand-mère son rôle silencieux, elle assistait en elle-même à un drame auquel elle ne comprenait rien. Pour la première fois elle souffrait et c'était un rude apprentissage qu'il lui fallait faire.

Elle à qui le mouvement paraissait indispensable demeurait de nouveau de longues heures immobile, le regard inquiet sous sa frange de cheveux lisses, réfléchissant, essayant, en sa petite âme loyale et équilibrée, de mettre de l'ordre dans ses pensées, de déchiffrer les sentiments nouveaux qui l'agitaient.

Elle tremblait sur le seuil d'un monde mystérieux. Non pas seulement ce monde de l'émotion qu'elle avait déjà entrevu, non pas seulement le monde tragique de la douleur dans lequel elle se trouvait emportée sans résistance possible ; mais un monde ardent et profond, insoupçonné d'elle jusque-là : le royaume divin et déchirant de l'amour.

La mort de Jean-Marc le lui avait brusquement révélé. Maintenant elle pouvait donner un nom au trouble qui l'envahissait naguère, à cette inquiétude inconnue qui la saisissait en songeant à sa vie future auprès de Luc.

L'amour, auquel elle croyait échapper, qui éveillait un sourire ironique sur ses lèvres et dont elle faisait bon marché dans ses rêves d'enfant trop pratique et pleine d'une illusion sans poésie, voici que l'amour se révélait à elle maintenant qu'il était trop tard...

Elle ne pouvait éviter de le sentir avec une force désespérante : elle avait sans le savoir aimé Jean-Marc et elle l'aimait encore, uniquement, profondément, pour toujours.



Et elle l'avait laissé mourir, avec sa peine, sans qu'il sache, sans le consoler à la dernière minute... O tristesse pathétique de ne plus rien pouvoir!

Que faire maintenant?

Tout le jour elle errait dans le jardin qui prenait les couleurs de l'automne, essayant de reprendre pied dans le torrent d'impressions qui l'envahissait : troublée, désolée, révoltée quelquefois.

M<sup>me</sup> d'Hervic respectait le chagrin de la jeune fille, sans cependant en connaître la portée. Elle comprenait que la mort si soudaine du jeune homme, compagnon de son enfance, l'eût atteinte profondément. Elle comprenait aussi que Jacqueline faisait la triste découverte de la douleur — elle ne pouvait juger à quel point.

Et la pauvre femme, foncièrement bonne, oubliait ses griefs et les dures paroles de sa petite-fille pour ne plus penser à elle qu'avec tendresse. De tout son cœur elle regrettait que le destin lui eût donné une si rapide et si cruelle revanche.

Un mois passa, dominé par une tristesse grave et discrète dans laquelle chacun essayait de s'isoler, craignant de blesser la peine des autres. M<sup>me</sup> d'Hervic et Jacqueline continuaient en apparence leur vie habituelle. Luc venait tous les jours de La Rochelle, reçu avec une affection croissante par la grand'mère, et, par Jacqueline, avec une indifférence pleine de douleur et de regrets.

La fin d'octobre approchait. Le ciel devenait morne et noir, une pluie fine tombait maintenant, une de ces pluies si longues, si monotones et si froides.

La campagne est toujours triste sous la pluie, mais existe-t-il un pays plus triste que les environs de La Rochelle sous la pluie d'automne? A l'infini le ciel est gris; l'horizon, tout plat jusqu'à la mer, se raye de mille traits grisâtres à peine obliques et cela dure des jours, des semaines.

Parfois des bourrasques viennent bouleverser cette pluie lugubre. De puissants remous de vent arrivent à la fois de l'ouest et du sud, tordant les nuages, et les lignes obliques de la pluie se croisent dans l'angoisse de ne savoir où aller sous les vents qui se combattent.

Les feuilles sont arrachées violemment, les

branches tordues; les arbres morts qui ne peuvent plus lutter sont jetés à terre et les maisons de pierre dure tremblent sur leur base. Là-bas, sur l'océan, les bateaux surpris se perdent corps et biens dans l'ouragan aveugle.

Dans son jardin mouillé, au sol détrempé, où s'entassaient et pourrissaient les feuilles mortes, Jacqueline ne pouvait plus aller que rarement. Les mauvais jours la confinaient avec sa grand'mère dans le petit salon quand elle se décidait à quitter sa chambre. C'était là que Luc venait tous les jours la rejoindre.

M<sup>me</sup> d'Hervic savait bien que ces enfants avaient beaucoup à se dire et qu'il fallait les laisser seuls parfois pour leur permettre de se mieux connaître avant la grande solitude à deux qui serait bientôt la leur.

Mais le plus souvent les heures passaient sans que Luc et Jacqueline eussent desserré les lèvres. Ils restaient là, assis auprès du feu qui seul égayait la pièce morose.

Aucun des deux ne voulait prendre la parole; des pensées trop graves les occupaient et Luc voulait laisser à sa fiancée l'initiative de les formuler. Jacqueline se taisait parce qu'elle ne voyait pas encore bien clair en elle; des parties de son âme ne sortaient que peu à peu de l'obscurité.

Tous deux préféraient le silence à l'une de ces causeries vides, banales et mondaines qui eussent sonné si faux en ce moment.

Luc pensait d'ailleurs que si Jacqueline préférait ne lui rien dire jamais de ce qui l'assombrissait, il l'aimait assez pour respecter toujours son silence et le jardin secret où il lui plairait de s'enfermer.

Mais la jeune fille, un jour, après le départ de sa grand'mère, regarda son fiancé bien en face et lui dit :

— Il vaut mieux, Luc, que nous nous expliquions tout à fait.

— Je le crois...

— Mon pauvre ami, j'ai vieilli de vingt ans depuis quelques mois.

— Vous avez... nous avons tous souffert, Jacqueline.

— Oui, et je sens maintenant à quel point j'étais une enfant, une enfant non seulement égoïste et sans cœur, mais encore bien inconsciente.

— C'est la règle commune : on croit savoir ce que l'on est, de quoi l'on est capable; il faut l'épreuve de la douleur pour dissiper cette illusion... Mais je ne vous ai jamais crue sans cœur.

Elle se taisait, regardant fixement la flamme.

Luc sourit tristement :

*L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,  
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...*

— Et puis, je vous apprécie mieux aussi, mon ami. Je comprends à quel point j'ai dû vous paraître odieuse quelquefois.

— Odieuse ? Vous savez bien que non ! Infantine et loyale seulement.

— Loyale, je veux l'être jusqu'au bout...

— Alors, je tremble un peu, parce que c'est une précaution oratoire que l'on prend volontiers quand on veut faire de la peine à quelqu'un.

Jacqueline s'arrêta encore. Elle regardait toujours le feu sans le voir. Sur son visage un peu pâli, les flammes jetaient des reflets mouvants qui donnaient à sa physionomie une frappante intensité de vie. Luc regardait avec tendresse la fièle silhouette dont les épaules pliaient sous un chagrin qu'il souffrait de deviner. Le front était baissé et, sur la joue, une large mèche de cheveux bruns pendait comme une aile cassée.

De longues minutes passèrent. Il attendait angoissé.

Jacqueline releva la tête et il s'aperçut que de lourdes larmes tombaient de ses yeux et que son visage était bouleversé.

— Luc, il me faut vous rendre votre parole; je ne puis vous épouser...

Le jeune homme était devenu très pâle. Il s'attendait à des paroles pénibles, mais à celles-là, non.

— Pourquoi, Jacqueline, pourquoi ?

La réponse ne vint pas tout de suite. La jeune fille réfléchissait. Une lutte s'engageait en elle. Lui fallait-il révéler le cher secret ?

— Pourquoi, Jacqueline ? Vous ai-je fait de la

peine? Y a-t-il en moi quelque chose qui vous déplaît? Ce ne serait pas une impossibilité, cela. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse et je vous jure que je vous obéirai. Je suis tellement sûr que vous ne me demanderez jamais rien contre l'honneur ou contre ma conscience...

— Vous n'êtes coupable de rien, mon pauvre ami... ni moi non plus.

Quand j'ai accepté de devenir votre femme, je vous ai dit alors quels étaient mes sentiments; je me croyais très forte, je croyais pouvoir disposer de ma destinée et l'organiser selon ma raison... Les circonstances... ont changé...

Elle pleurait, le visage dans ses mains; non pas des larmes légères de jeunes filles, mais des larmes si douloureuses, si lourdes, si brûlantes! Les coudes appuyés au bras du fauteuil, penchée vers Luc, elle pleurait, semblant ne plus songer même à la présence du jeune homme.

Profondément remué par ces larmes, il la regardait bouleversé.

Elle fit un effort pour continuer :

— Cela me fait tant de peine... de vous dire...

Alors Luc s'approcha d'elle. Il mit un genou à terre. Une main de la jeune fille pendait à côté d'elle maintenant, il fit un geste pour prendre cette main, mais il se retint et ne la toucha pas.

— Ne me dites rien, Jacqueline. J'ai compris... Ne prononcez pas des mots qui vous feraient mal. J'ai une peine immense; si je pouvais vous dire mon chagrin... Mais non, tout ce que vous désirerez sera fait, ma petite amie bien-aimée. Vous déciderez de votre sort..., et du mien.

Il se pencha pour mieux voir les yeux pleins de larmes.

Avec ferveur il ajouta :

— Seulement, ma parole à moi, je ne la reprends pas. Fiancé ou seulement ami, je vous appartiens. Promettez-moi seulement de me laisser vous protéger, vous êtes si petite, si désarmée...

— Je ne puis rien promettre, hélas! Que ferai-je? Je n'en sais rien encore moi-même. Je comprends tant de choses nouvelles depuis quelque temps...

Il vit que le trouble n'était pas dissipé en elle,

qu'un océan de ténèbres et d'incertitudes l'enveloppait dans lequel elle se débattait sans savoir où la conduisait sa destinée.

Il comprit aussi qu'il serait peut-être maladroit d'insister, de l'amener à prendre des résolutions trop hâtives qui transformeraient en faits accomplis des vellétés peut-être sans lendemain.

Il se releva :

— Quand vous reverrai-je, chère petite âme en peine ?

Elle essuya ses larmes.

— Venez demain comme d'habitude; je ne veux pas que ma grand'mère soit amenée à me poser des questions auxquelles il me serait trop difficile de répondre pour le moment.

Et, le cœur angoissé mais ferme, ne désespérant pas encore, Luc partit. Sous la pluie froide qui le pénétrait, il songeait aux paroles de sa fiancée.

Son amour n'était pas exempt d'égoïsme. Quel sentiment humain en est donc complètement dépourvu ? Mais ce qui dominait en lui après cette conversation était une immense pitié pour le petit être vaillant qui se débattait seul contre sa peine.

Ceux qui gémissent sans cesse ne nous émeuvent guère par leurs larmes, mais la douleur de ceux qui luttent avec courage, la douleur des vaincus qui ont bien résisté nous remplit d'un sentiment de tendre respect.

Luc était un homme comme les autres, plein d'une bonté sujette à des retours vers soi-même, mais capable de désintéressement et de cet enthousiasme qui suggère les solutions héroïques.

Il ne cherchait plus pour le moment à conquérir Jacqueline en dépit de son propre chagrin; il n'osait plus songer à cet espoir qui l'animait au début de l'été et qui n'était cependant pas tout à fait mort en lui. Il cherchait simplement par quel moyen il pourrait sinon la consoler, mais du moins l'aider à souffrir.

Il crut avoir trouvé.

Le lendemain, quand il fut seul avec Jacqueline, il lui dit :

— J'ai une pauvre solution à vous offrir, petite amie; voulez-vous me permettre de vous la proposer ?

Sur le visage de la jeune fille il ne lut pas l'abattement de la veille; elle ne pleurait plus; une résolution se devinait à travers les gestes moins incertains.

— Quoi donc?

— Voulez-vous m'épouser quand même?...

Elle fit un mouvement.

— Laissez-moi continuer. Voulez-vous m'épouser quand même? Je vous donne ma parole que je disparaîtrai pour très longtemps quand je vous aurai donné mon nom et la libre disposition de... de ma fortune. Je voyagerai... Peut-être que beaucoup plus tard vous voudrez...

— Vous êtes très bon, mon ami; mais voyez à quel point j'ai changé. Cette offre que j'aurais peut-être acceptée il y a quelques mois, voici qu'il me faut aujourd'hui me rappeler tout ce que je vous ai dit naguère pour qu'elle ne me paraisse pas une injure. Je comprends maintenant que l'argent sépare ceux qui ne sont pas profondément unis.

— Mais songez-vous que je vais être horriblement malheureux?...

— Mon pauvre Luc, vous m'oublierez. Beaucoup de jeunes filles qui valent mieux que moi seraient fières de vous apporter un cœur qui vous appartiendrait tout entier.

— Jamais... Jacqueline, réfléchissez encore, je vous en prie; ne prenez pas de décision tout de suite.

Elle sentit que les larmes la gagnaient de nouveau et elle s'enfuit, laissant le jeune homme plus triste et cette fois plus découragé que la veille.



Le lendemain matin, vers dix heures, Jacqueline n'avait pas encore donné signe de vie. Les persiennes de sa chambre étaient fermées.

M<sup>me</sup> d'Hervic se sentit inquiète.

— Cette petite doit être malade. Elle a tant pâli depuis quelque temps.



Elle monta, frappa doucement et ne reçut aucune réponse.

Doucement elle tourna le bouton de la serrure. La porte s'ouvrit.

D'abord l'obscurité l'empêcha de rien voir. Elle ouvrit les persiennes.

Jacqueline n'était pas dans la chambre. Le lit n'était même pas délaît.

Une peur saisit la vieille femme.

Sur la table, une lettre était posée, portant son nom.

Avec un battement de cœur elle se précipita sur cette lettre que ses vieux doigts tremblants d'émotion ouvrirent avec difficulté, et elle lut ceci :

Ma chère grand'mère,

Je suis désolée de vous avoir inquiétée et je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fais en vous quittant. Je ne suis pas morte et je ne cours aucun danger. Je vais à Paris, mais non pas chez mes cousins Lericl. J'y vais avec l'intention de travailler et de vivre de mon travail. Je suis partie sans vous prévenir parce que je craignais que vous ne me l'interdisiez et je voulais éviter la lutte.

Ne croyez pas, ma chère grand'mère, que je me trouvais malheureuse à Aytré. J'ai pu m'ennuyer il y a quelques mois, quand j'étais une enfant; aujourd'hui j'apprécie toute l'affection dont vous m'avez entourée, je comprends votre dévouement maternel et que vous représentez la sécurité et un tendre bonheur pour une orpheline comme moi.

Je traverse de durs moments et je souffre, ma bonne et chère grand'maman. J'ai besoin de vivre, pendant quelque temps au moins, dans la solitude et dans l'action.

Je voulais vous expliquer bien des choses dans cette lettre, et puis je n'en ai pas le courage. Luc vous dira tout ce qu'il sait, je le lui demande. Je lui demande aussi, pour preuve suprême d'affection, qu'il prenne ma défense auprès de vous, si vous me jugiez sévèrement, qu'il vous explique ma peine et mon désarroi. Je ne pourrais pas me consoler de votre blâme, maintenant que je vous aime, ma grand'maman si bonne, car je vous aime tendrement, croyez-en votre petite fille dont le cœur douloureux s'éveille.

JACQUELINE.

La pauvre grand'mère pleurait en achevant cette lettre. Non, vraiment, sa première pensée ne fut pas une pensée sévère.

— Pauvre petite! Que va-t-elle devenir? Elle va manquer de tout... Travailler! mais elle va tomber malade! Si encore elle avait un peu plus d'argent sur elle...

Elle se montrait généreuse pourtant avec Jacqueline qui avait été la raison cachée des économies de toute sa vie, et la somme qu'elle lui donnait chaque mois pour ses menues dépenses était largement suffisante, mais il ne s'agissait plus là de menues dépenses...

Elle télégraphia à Luc.

Dans l'impatience où elle était de savoir, elle allait et venait de la maison au jardin sans s'occuper du ménage ni d'Angéline qui, la voyant si troublée, demanda :

— Est-ce que M<sup>lle</sup> Jacqueline est malade?

— Elle a dû partir ce matin dès la première heure pour une affaire urgente; elle reviendra dans quelques jours.

Ce voyage étonnait bien la vieille servante qui devina cependant qu'il valait mieux ne pas insister.

Et la grand'mère se disait, faisant un retour pénible sur le passé :

— Quelle malédiction pèse donc sur ma vieille maison? Le père s'en est allé et maintenant l'enfant s'en va... Que fallait-il donc que je fasse?



Jacqueline n'était pas partie directement pour Paris. Au dernier moment, un désir irrésistible lui était venu de retourner avant tout à Châteaillon et de faire un pèlerinage à cette maison si pleine d'heureux souvenirs.

Elle y arriva tard dans la soirée; il pleuvait. Elle remit au lendemain la visite à *Pain-Béni* et, comme elle était brisée de fatigue, elle

se fit rapidement donner une chambre dans un hôtel près de la gare.

Elle retrouvait la sûreté de gestes et d'attitudes acquise depuis longtemps déjà, en Parisienne habituée à se tirer d'affaire toute seule.

Elle était vêtue d'une robe de lainage beige, extrêmement simple comme toujours, mais coupée selon cette ligne souple qu'elle savait obtenir de n'importe quelle ouvrière; un chaud manteau d'un beige un peu plus foncé, au riche col de fourrure, la protégeait contre le froid et un étroit feutre du même ton complétait cet ensemble élégant auquel elle ne songeait guère en ce moment et qui pourtant l'enveloppait encore, à son insu, de la sollicitude maternelle qu'elle fuyait.

Une simple valise, remplie hâtivement du strict nécessaire, lui tenait lieu de tout bagage.

Elle s'endormit malgré son chagrin avec cette rapidité de la jeunesse et le lendemain s'éveilla de bon matin.

La pluie avait cessé, un pâle soleil se montrait même. Jacqueline sortit et se hâta vers la villa. Il faisait très froid et elle dut remonter le col de fourrure de son manteau. Les rues étaient désertes et silencieuses et l'on n'entendait plus que le bruit de la mer sur la plage où les cris des enfants et les rires des jeunes filles s'étaient tus.

Le cœur serré, elle avançait sur cette plage et approcha de *Palm-Béni*. La grille du jardin était fermée, la porte et les persiennes des fenêtres étaient closes aussi. Jacqueline tourna le bouton de la grille qui résista; elle avait espéré pénétrer dans la maison, mais il aurait fallu aller chercher la clef à l'agence de location et donner un motif. Quel motif?

Elle s'appuya contre la grille que la famille heureuse ne franchirait plus. Entre les arbres du jardin, plus de hamacs suspendus, plus de fauteuils de rotin disposés en rond comme on les oubliait souvent le soir; les fleurs étaient fanées, quelques roses sèches demeuraient seules encore sur les branches sans feuilles des rosiers. Et le silence enveloppait la maison; finis les joyeux rires, les absurdités charmantes des dis-

cussions et les départs bruyants pour les randonnées.

Le vent s'élevait et l'océan commençait à moutonner. Jacqueline, hallucinée par ses souvenirs, revoyait le souriant visage de Jean-Marc. Il avait encore souri dans la mort. Maintenant son sourire était éteint et ses yeux fermés ne reverraient plus la douce lumière de l'Aunis, ni les vagues d'opale translucides de l'océan qui devenait de plus en plus gris et houleux. Le vent soufflerait en tempête sur cette plage où le soleil avait doré des corps jeunes et sains.

Puis elle revit les routes qu'ils avaient tant battues ensemble; les buissons étaient desséchés, les herbes mortes et le grand vent du large les balayait d'un souffle violent.

Chose curieuse : elle ne retrouvait rien de son grand désespoir des jours précédents. Il lui semblait que le sourire de Jean-Marc et sa gaieté planaient encore sur ce paysage désolé, transformant en mélancolie l'amère tristesse de son cœur, lui conseillant de nouveau le courage et l'action.

Elle ne le revoyait pas étendu sur l'herbe et les yeux fermés, mais debout et vivant, tel qu'elle l'avait vu durant tout l'été dans ces parages.

« Courage, petite amie chérie, semblait-il lui dire, la vie est courte, il faut la vivre et non pas la subir; agis, sois forte... »

L'ombre blonde et généreuse de Jean-Marc ne pouvait que lui conseiller la vaillance.

Peu à peu, un grand apaisement se fit en elle. Tout ce que sa peine avait d'insupportable et de révolté s'adoucissait, se pacifia, la positive et pratique Jacqueline comprit ce qu'était une âme et sentit que celle de son grand ami l'avait visitée et consolée...

Vers le soir, elle quitta Châtelailhon pour Rochefort où elle devait prendre le train qui la conduirait vers Paris. En jetant un dernier coup d'œil à la villa fermée, elle avait sur le visage une mélancolie sereine qu'elle n'avait jamais eue.

Chargée de sa valise, Jacqueline traversa la gare Montparnasse; si mince au milieu de la foule!

Personne ne l'attendait parmi les groupes compacts qui obstruaient les portes. La famille Lerié n'était pas à Paris. Une importante affaire obligeant M. Lerié à passer quelque temps en Algérie, il avait emmené avec lui sa femme et sa fille, comptant beaucoup sur le voyage pour distraire la malheureuse mère de son chagrin.

D'ailleurs, comme Jacqueline l'avait écrit à sa grand-mère, elle avait besoin de solitude.

Mais il lui fallait rapidement chercher un emploi; ses ressources très limitées ne lui permettaient pas d'attendre.

Que faire à Paris, quand on est seule et qu'on n'a pas encore dix-neuf ans? Quand on est bachelière et habituée au luxe? Jacqueline avait passé une rapide revue des carrières qui s'ouvraient devant elle.

L'enseignement? Ses diplômes ne forçaient pas beaucoup de portes. Elle ne pouvait songer à obtenir un poste dans les établissements de l'État et il serait bien difficile d'en trouver un immédiatement dans l'enseignement privé. D'ailleurs le trouble de son esprit ne lui assurait pas la tranquille autorité nécessaire pour remplir l'un ou l'autre.

Que faire alors? Elle ne connaissait pas la sténographie. Elle avait du goût, mais ne savait pas bien coudre...

Une seule voie lui semblait indiquée et lui plaisait. Elevée dans un milieu de constructeurs d'automobiles, elle avait tant entendu parler mécanique autour d'elle, elle s'était tellement intéressée à la question qu'elle se savait parfaitement capable de démonter un moteur ou une magnéto comme un mécanicien expérimenté. Elle avait confiance en la force de ses minces poignets.

Avec la rapidité de décision qu'elle avait recouvrée, elle alla sur-le-champ trouver, à son bureau, M. Moran, un vieil ami de M. Leriel, concurrent fraternel de celui-ci.

Onze heures du matin sonnaient quand elle se présenta.

Elle connaissait M. Moran pour l'avoir rencontré une ou deux fois. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, malade et surmené par les affaires. Toujours un peu brusque et grognon, il avait un grand fonds de bonté et Jacqueline le savait.

Étonné de voir la parente de son vieil ami venir lui demander un emploi quoiqu'il la sût sans fortune, il n'osa pas s'enquérir de la raison qui la séparait de sa famille.

Il voulut lui rendre service.

— Je serais désolé, Mademoiselle, de vous voir travailler de vos mains, qui ne pourraient peut-être pas, quoi que vous en pensiez, vous permettre de fournir de longs efforts; mais si vous voulez bien servir de secrétaire au directeur de mon agence d'Aubervilliers — celle qui occupait ce poste vient de se marier — je crois que vous pourrez rendre à ma maison d'utiles services.

Il hésita une minute; il ignorait son exacte situation de fortune. Puis, se décidant :

— Quels émoluments désirez-vous ?

— Ce que vous donniez à la précédente secrétaire.

— Six cents francs, alors. C'est peut-être peu pour vous. Enfin si cela ne vous suffit pas, nous en reparlerons.

Jacqueline remercia et prit congé.

Le surlendemain elle entra en fonctions.

L'agence d'Aubervilliers comprenait à la fois un magasin de vente et un atelier de réparations. Non pas un magasin luxueux comme celui qui offrait, avenue des Champs-Élysées, les belles autos Moran, neuves et luisantes de tous leurs nickels et de tous leurs vernis, aux regards des passants. Mais un magasin où les voitures qui avaient gagné les courses et les coupes revenaient couvertes d'une boue glorieuse, où l'on vendait aussi celles qui avaient servi aux démonstra-



ions et où les connaisseurs surtout fréquentaient.

Un atelier s'ajoutait au magasin afin d'éviter aux clients le tohu-bohu de la grande usine quand un léger accident survenait à leur voiture.

Jacqueline devait faire la liaison entre le bureau du directeur et l'atelier. L'après-midi, elle devait, en outre, mettre à jour la correspondance.

Vêtue de son unique costume beige, si élégant dans sa simplicité, Jacqueline, avec un battement de cœur malgré sa résolution, se présenta à M. Kerlec, le directeur de l'agence. Breton défiant, fort honnête homme, celui-ci aimait assez son indépendance et accueillit sans plaisir cette secrétaire si bien en cour et au sujet de qui son patron lui avait téléphoné de chaudes recommandations. L'élégance de la jeune fille, sa grâce un peu distante lui donnaient une allure aristocratique qui l'inquiétait. Allait-il avoir sans cesse auprès de lui une personne qui l'espionnerait et rendrait compte de tous ses faits et gestes ?

Il indiqua à Jacqueline son travail cependant avec suffisamment de bonne grâce et lui montra dans la cour l'atelier de réparations où elle devrait faire exécuter les ordres directoriaux. Tâche délicate.

Quelques ouvriers avaient aperçu la nouvelle venue et montraient furtivement à la porte des figures curieuses et couvertes de poussière. Ce premier contact l'effrayait un peu. Elle était Parisienne et savait que rien ne résiste à l'ironie et à la guerre perlée d'un atelier qui n'adopte pas un collaborateur nouveau.

Le jour même elle dut franchir la porte de l'atelier. Toutes les têtes se levèrent. Il lui fallut, sous ces yeux croisés, traverser le garage et aller vers un grand jeune homme en combinaison huileuse.

-- M. Kerlec vous prie de laisser le moteur que vous avez en mains et de vérifier tout de suite la magnéto de la voiture que l'on vient de remorquer.

Récalcitrant par principe, il grogna.

-- Voulez-vous, dit-elle, que nous la regardions ensemble ?

Il la dévisagea avec un sourire ironique.

Mais, la voyant enlever le fil de masse et com-

mencer avec méthode le démontage du rupteur, son ironie disparut et, le sens professionnel l'emportant sur sa mauvaise humeur, il se mit docilement au travail.

Rien ne désarme l'ironie parisienne comme une extrême simplicité de manières et un visage triste. Stupéfaits de voir une telle compétence chez cette jeune fille, séduits par sa beauté sérieuse et son élégance, tenus en respect par son amicale gravité, ses compagnons furent tout de suite conquies.

Ces gamins aux figures blêmes et sales, ces ouvriers habitués à la rudesse et aux gros mots montrèrent dans leurs rapports avec elle une délicatesse et de fines attentions que l'on n'aurait pas attendues d'eux.

Ils cherchaient à lui rendre mille petits services. Il fallait voir avec quels soins Roger, un apprenti de treize ans qui en paraissait à peine dix, allait, à quatre heures, lui chercher son petit pain à la boulangerie voisine et le rapportait gauchement entortillé dans son papier de soie.

Elle avait pris pension dans un petit restaurant du quartier pour son repas de midi et rentrait vers six heures du soir dans une toute petite chambre située au sixième étage d'une modeste maison et où elle succédait à la précédente secrétaire de M. Kerlec. Elle y préparait elle-même sa dinette d'oiseau et, hors des heures de présence au bureau, n'en sortait guère que pour aller à la messe le dimanche et parfois au cimetière déposer un bouquet de violettes sur la tombe de Jean-Marc.

Jacqueline s'était adaptée tout de suite à cette dure vie.

Il y a une qualité qu'il faut bien reconnaître à la jeunesse contemporaine et qui lui vient sans doute de l'insécurité du temps dans lequel elle a été élevée, c'est cette extrême facilité avec laquelle elle passe sans phrases, sans pose et sans gémissements de l'aisance à la pauvreté, des loisirs au travail. Une jeune fille ruinée d'autrefois et brusquement forcée de gagner sa vie, à moins d'une force d'âme supérieure, se croyait souvent perdue et pleurait sur ses malheurs; une jeune fille d'aujourd'hui dans la même situation

ne songe même pas à les raconter et se met tranquillement à l'ouvrage.

La petite secrétaire, attentive à son travail, comme elle avait été attentive à la danse ou à la nage, était devenue l'une des innombrables minidinettes sages de Paris, si souples d'esprit et de corps, si fines qu'elles savent être à leur place, si elles s'en donnent la peine, dans les milieux les plus divers.

Nature avant tout équilibrée, Jacqueline avait vu juste en pensant que le travail et l'isolement lui seraient salutaires — isolement très relatif au milieu de la foule pressée de Paris. — Elle avait pensé avec raison que cette solitude l'aiderait à mettre de l'ordre dans sa vie intérieure. Les sentiments violents qui l'agitaient se calmaient peu à peu. Ils prenaient leur place exacte et s'approfondissaient en elle.

Sa peine s'adoucissait aussi. Elle aimait vivre parmi ces moteurs dont le bruit lui était familier, que Jean-Marc avait aimés et qui lui renouvelaient quotidiennement la leçon de courage qu'elle avait reçue lors de son pèlerinage à Châtelailhon.

Elle comprenait mieux maintenant le sens de l'activité jeune et joyeuse qui n'avait pas appartenu en propre à son ami, mais qu'elle retrouvait autour d'elle. Ce sens de l'action, ce goût du travail, dépouillé des exagérations plaisantes qui accompagnaient les taquineries familiales, elle comprenait qu'il était une puissante sauvegarde.

Non, le gain de l'argent n'était pas le but suprême de l'activité humaine; cette activité devenait son propre but, l'obéissance heureuse au commandement divin : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Jacqueline découvrait que ce commandement, qui apparaît dans la Bible comme une peine pour l'homme coupable, n'était en réalité qu'un châtement paternel, c'est-à-dire mêlé à un bienfait.

Quel noble rôle que de dominer la matière, de lui commander et de participer ainsi, en quelque sorte, à l'attribut le plus élevé de Dieu, c'est-à-dire de créer.

Le plaisir du gain lui semblait légitime d'ailleurs, d'abord parce qu'il est nécessaire, puis

parce qu'il marque une sanction, une récompense du labeur bien fait...

Jacqueline n'avait pu résister au désir d'écrire à sa grand'mère dont elle devinait la peine, maintenant que sa sensibilité s'était éveillée. Elle lui avait donné son adresse en la suppliant de lui laisser suivre la voie qu'elle avait choisie.

Ses lettres affectueuses et confiantes rendaient la pauvre femme à la fois heureuse et désolée. Tentée tout d'abord d'user de ses droits de tutrice et d'aller chercher sa petite-fille pour la ramener d'autorité au bercail, elle en avait été doucement dissuadée par l'abbé Xavier qui revenait alors d'une de ses longues absences.

— Laissez-la, lui avait-il dit, au moins quelque temps. La secousse qu'elle a subie la met à l'abri de tout danger moral; quant au danger matériel, vous avez son adresse et si quelque maladie survenait...

Inquiète, malgré tout, et imaginant avec une peine aiguë la vie de privations de la petite secrétaire, elle avait tenté de lui envoyer quelque argent. Avec une douce fermeté, la jeune fille avait refusé son aide.

Ainsi vivait Jacqueline d'Hervic, qui n'aimait personne naguère, voulait devenir très riche et ne rêvait qu'amusements et sports de luxe.

Il y avait environ trois mois qu'elle était à Aubervilliers. Un soir, vers six heures, elle quittait son magasin, lorsque, dans la demi-obscurité, — il faisait déjà nuit — elle aperçut une silhouette masculine qui semblait l'attendre. Avec stupéur elle reconnut Luc de Varcy.

Pardonnez-moi, Jacqueline, de troubler votre retraite...

Ils se regardaient; elle, étonnée, mais calme; lui, très ému et faisant de grands efforts pour se dominer.

Malgré son trouble, il fut frappé par le changement physique de la jeune fille. Sa grâce était toujours la même. Elle avait toujours le même joli visage puéril et sérieux, les mêmes yeux résolus et très doux, mais elle était extrêmement pâle et elle avait maigri.

Elle eut un gentil sourire.

— Bonjour, Luc. Vous êtes de passage à Paris ?

— Je suis venu exprès pour vous voir ..

— Ma grand'mère?...

Le sourire avait disparu.

— Elle se porte relativement bien, rassurez-vous.

— Relativement ?

— Votre départ l'a tant affligée !

Jacqueline baissa un instant la tête sans répondre. Puis :

— Et vous, Luc ?

— Moi, je suis venu pour vous voir avant de partir.

— De partir ?

— Oui. J'entreprends un long voyage... Mais ne restons pas ici ; il fait froid. Voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner avec moi ? Ma voiture attend au coin de la rue...

Jacqueline sourit.

— J'accepterais volontiers, mais je ne suis guère élégante pour me montrer auprès de vous, dans un endroit très éclairé. Je suis en costume de travail.

Luc n'avait pas songé à examiner ses vêtements. Le beau manteau au riche col de fourrure n'était pas encore usé, mais il montrait des plis fatigués, un ourlet légèrement élimé.

— Bah ! vous êtes charmante ! D'ailleurs nous laisserons les « hostelleries » et les « rôtisseries » ostentatoires. Nous allons choisir un restaurant très sage et sans luxe.

Elle monta avec lui dans une petite auto terminée qu'elle ne lui connaissait pas.

— Vous avez vendu votre voiture de sport ?

— Oui, et je vais vendre celle-ci avant de partir.

— Il faudrait un jet de pétrole dans votre embrayage, il patine.

Luc sourit et cela lui aida à dominer son trouble.

— Déjà le pli du métier, Jacqueline?

Elle sourit aussi et ils ne parlèrent plus durant quelques minutes. D'ailleurs la foule des voitures, l'éblouissement des phares, les piétons nombreux nécessitaient toute l'attention du jeune chauffeur.

Luc s'arrêta devant un paisible et correct restaurant de la rive gauche. Un restaurant à l'ancienne mode, à la façade discrète.

Ils choisirent une table abritée dans un coin et sur laquelle une petite lampe voilée de rose éclairait sur la nappe quelques couteaux de Nice.

Jacqueline retira son manteau et apparut dans sa modeste robe aux plis fatigués. Privée de son vêtement, sa minceur s'accroissait encore, mais l'abat-jour mettait une jolie lueur sur le visage charmant.

— Avez-vous faim, petite Jacqueline? Que voulez-vous?

Elle commanda au hasard quelques plats, et, durant un long moment, ils ne prononcèrent que des monosyllabes gênés.

Ce fut Jacqueline qui engagea la conversation.

— Où donc allez-vous, Luc?

— Aux îles Saint-Pierre et Miquelou...

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pour quoi faire?

— Pour y pêcher la morue.

— Vous l'aimez tant que cela?

— Non, mais vous savez qu'une partie de ma fortune est engagée dans une compagnie de pêcheries. Or, depuis deux ans, la pêche est mauvaise, le poisson émigre on ne sait où. Bref, la Société envoie là-bas deux délégués sérieux pour surveiller les établissements des îles et j'ai demandé à être un de ceux-là.

— Mais votre mère?

— Ma mère ne comprend et se résigne.

Jacqueline écoutait, l'air indifférent. Il est naturel qu'un homme surveille ses capitaux.

Elle dit seulement :

— Il faut croire que l'automobile fait de meilleures affaires que la pêche, car je suis sur le



chemin de la fortune; mon patron, que je n'ai jamais revu, vient, sur le bon rapport de mon directeur, d'augmenter mes appointements de cent francs par mois.

— Le souci de mes intérêts n'est pas le seul motif, Jacqueline, qui me fasse aller là-bas.

— Et quoi donc?

Par-dessus la petite table aux lucres roses, il avança un peu son visage vers elle.

— Parce que j'avais honte.

Elle le regarda, étonnée.

— J'avais honte d'être un inutile, un oisif, pendant qu'une fragile petite vie qui m'est plus chère que tout ne voulait rien devoir qu'à elle-même... Moi aussi, Jacqueline, j'ai compris bien des choses depuis que nous sommes séparés...

Quelques minutes de rêverie pénible s'écoulèrent; puis Jacqueline se leva. Il devait être tard; autour d'eux, les tables s'étaient dégarnies de leurs occupants.

Ils quittèrent la salle tiède pour retourner dans le froid glacial de cette nuit de janvier.

— Il n'est pas encore neuf heures, dit Luc. Voulez-vous que nous allions quelques minutes au Bois?

Il voulait prolonger les derniers moments qu'il passait avec elle. Ils s'en allèrent le long des allées dépourvues. Jacqueline avait voulu descendre de voiture pour marcher un moment.

— Parlez-moi de ma grand'mère?

— Je vais vous attrister alors, elle a tant de chagrin...

— Dites-lui que je l'aime bien, et que j'irai la voir bientôt.

— Oh! Jacqueline! avec quel cœur je vais être reçu quand je lui dirai cela!

— Et votre mère, Luc, m'a-t-elle pardonné de vous avoir fait de la peine?

— Ma mère est comme moi... Elle vous attend.

Jacqueline ne répondit pas. Elle serrait autour d'elle son manteau qui luttait mal contre le froid.

— Vous n'aurez pas chaud, là-bas, dit-elle en souriant.

Il fit un geste insouciant.

— Je m'y habituerai... Voyez-vous, Jacqueline,

nous sommes deux pauvres explorateurs, vous et moi. Tous deux, nous avons découvert que la vie était plus grande que nous ne le supposions... Et nous voulons être braves tous les deux et voir les terres inconnues.

Les allées couvertes de givre craquaient sous leurs pas; ils croisaient de temps à autre des passants qui se hâtaient à cause du froid. Là-bas, des lumières éclairaient la façade des restaurants du Bois.

— Dites-moi, petite amie, et pardonnez-moi si je vous fais de la peine... N'avez-vous pas changé d'avis?

Il la regardait, très ému.

Doucement elle fit « non » de la tête, et son visage devint plus mélancolique.

— Écoutez-moi, Jacqueline; il faut que je vous dise cela. Je suis sûr que notre frère Jean-Marc...

Il osa prononcer ce nom en appuyant sur le mot frère.

— ... Notre frère Jean-Marc vous conseillerait de suivre votre destinée. Il était trop sage pour aimer les solutions romanesques et trop persuadé que la vie doit être vécue activement et complètement pour vous conseiller la solitude définitive.

Jacqueline baissait la tête et entendait au dedans d'elle-même une voix lointaine qui lui répétait :

—... S'il a ta parole, il faut respecter ta parole.

Luc poursuivait :

— A son insu, il nous a appris à tous les deux que nous sommes d'humbles petites choses, seulement des rouages actifs d'une vie plus grande que nous. Je comprends si bien maintenant à quel point j'étais orgueilleux de me confiner dans un dilettantisme plus ou moins artistique... Notre devoir, c'est de vivre. Ne voulez-vous pas me croire?

— Je ne peux pas, Luc!

Elle frissonnait et serrait autour de son visage le col de son manteau.

Il n'insista pas.

— Vous avez trop froid, retournez-vous.

Il la reconduisit.

Quand ils furent arrivés devant le modeste

immeuble où elle habitait, avant de la laisser descendre de voiture, il lui prit les mains et lui dit avec une énergie contenue :

— Nous avons souffert tous les deux, ma petite amie, et cela, c'est un lien que vous ne pouvez pas oublier. Écoutez-moi, il vous reste encore un dur apprentissage à faire. Il vous faut apprendre qu'il est impossible de vivre sans tendresse... Quand vous comprendrez cela, à quelque moment que ce soit, en quelque endroit que je me trouve, télégraphiez-moi un seul mot : Venez.

Il avait parlé avec une rude énergie. S'apercevant qu'elle était toute blanche et qu'elle le regardait avec des yeux agrandis et pleins de larmes, il redevint plus doux.

— Pardonnez-moi, je suis un brutal...

Et, pendant qu'elle descendait de voiture :

— Adieu, ma petite Jacqueline, mon petit champion blessé...

Elle sourit à travers ses larmes, lui fit un petit signe de la main et disparut sous le porche noir de la maison.

## VI

Un joli et pâle soleil au début d'avril éclaire le ciel parisien d'un bleu léger d'aquarelle.

Vent acide qui s'est parfumé ou n'a fait où de vagues senteurs végétales; bourgeons qui gonflent leurs petits nez rouges aux marronniers des boulevards : tentations pour les passants de musarder dans les rues en tendant le visage à la brise fraîche qui déplisse gentiment les fronts soucieux, repose les visages fatigués par le travail et l'air confiné.

C'est le moment où les violettes remplacent sur les éventaires des petits marchands ambulants les oranges de l'hiver.

C'est le moment aussi où l'on sent le plus

sa fatigue, où les rhumes n'en finissent plus, où l'on paie le surmenage hivernal.

Un mouvement plus intense anime le garage Moran. Plusieurs ouvriers ont la grippe et le travail presse : « Il faut en mettre ! » déclare le grand Lucien.

Jacqueline passe, rapide et légère, dans l'atelier surchauffé ou traversé de grands courants d'air, tellement habituée au tintamarre qu'elle n'entend même plus le vrombissement croissant ou décroissant des moteurs à l'essai. Elle franchit adroitement les obstacles, passant en zigzag pour éviter, d'un pied sûr, les roues détachées et posées, prêtes à choir, le long des garde-boue, les ailes qui dépassent l'alignement, et la flamme fusante et bleue de la soudure autogène.

Dans ce monde huileux et taché du garage, elle s'arrange pour être toujours élégante et nette. Ses fonctions pourtant se sont encore compliquées. C'est elle maintenant qui possède les clefs du magasin des accessoires et c'est elle qui distribue bougies, pneus neufs et les innombrables pièces détachées nécessaires aux réparations.

Elle aime sa tâche et la fait de bonne humeur, mais les derniers mois qui viennent de s'écouler l'ont encore pâlie et amaigrie. Elle a un vilain rhume qui résiste aux pastilles : un petit rhume discret, presque silencieux, qui lui met un éclat un peu trop vif parfois dans les yeux.

« Il passera avec le beau temps », se dit-elle.

Elle est devenue le bras droit de son directeur, de ce M. Kerlec qui se défiait d'elle au début et qui maintenant ne tarit pas d'éloges sur sa jeune collaboratrice.

M. Kerlec est célibataire et il n'est pas insensible à la grâce de Jacqueline. Il n'a pas, c'est certain, pour elle, un de ces emballements de la vingtième année, ses cinquante ans sont plus raisonnables ; mais il ne peut quand même s'empêcher de rêver, n'est-ce pas, à l'intérieur charmant qu'il pourrait avoir avec une petite personne si entendue et si courageuse. Et puis, quelle aide pour le bureau s'il s'attachait définitivement sa jeune secrétaire !

Mon Dieu, c'est un brave homme, il n'est pas

tout à fait égoïste; il remarque bien que Jacqueline est très fatiguée et qu'elle aurait surtout besoin pour le moment de repos et de grand air; il serait tout prêt à les lui donner, ce repos et ce grand air, si elle le voulait.

Mais il n'a jamais osé et il n'osera jamais parler de mariage, ni faire une allusion quelconque à son rêve. La jeune fille ne se doute même pas qu'il l'associe à des projets; elle a, à son égard, une politesse un peu froide et distante. Obéissante, elle ne voit en lui qu'une abstraction, la formule seulement d'une volonté qu'elle exécute. Il le sent bien et c'est ce qui l'empêche de se poser en prétendant.

Le pauvre M. Kerlec n'est pas la seule conquête de Jacqueline. Dans le garage, elle a un gentil petit chevalier servant à qui elle ne ménage ni sa sympathie, ni ses sourires.

C'est Roger, le gamin étourdi aux yeux pétillants, aux joues pâles; celui qui veut devenir aviateur et qui trotte avec enthousiasme dès qu'il s'agit de faire une commission pour « M<sup>lle</sup> d'Hervic ».

Orphelin habitué aux taloches, aux paroles criardes et discordantes, hardi comme un page, malicieux et bon bec, ses treize ans de calamités lui ont appris à se défendre. Tout petit et fluet, le plus grand ouvrier ne lui fait pas peur. Le grand Lucien le sait, qui le taquine et l'avait appelé un jour : petit rat.

— Crâne pas, mon vieux, lui avait répondu le gamin, t'es fier parce que t'es long comme une tige de soupape 1928, mais quand je serai aviateur, tu pourras toujours monter sur un tabouret pour me voir passer...

En attendant de traverser l'Atlantique et de séduire les foules, Roger fait de son mieux pour remplacer les ouvriers malades, et Jacqueline l'aide souvent de ses conseils.

Un jour, il lui fallut démonter le différentiel d'une auto qui avait reçu un choc. Roger, selon les indications, monta la voiture sur deux crics et déboulonna successivement les deux roues arrière avec une certaine vigueur de poignet.

Ce n'est pas un travail difficile, mais tout est embêché pour un gamin étourdi. Le cric de droite n'était pas tout à fait d'aplomb et la voiture était trop près sur la gauche d'une auto voisine qui devait exécuter un mouvement. Se déplaçant en marche arrière, elle vint heurter celle à laquelle travaillait l'enfant.

Les deux crics se déplacèrent brusquement et l'arrière de la voiture s'effondra sur lui qui, agile comme un écureuil, fit un saut en arrière.

Pourtant il poussa un cri strident; sa main gauche, instinctivement, pour rendre le saut plus rapide, s'était appuyée sur l'essieu, elle avait reçu une affreuse éraflure, un lambeau de chair s'était décollé, presque détaché de la main et du poignet, et le sang coulait.

Au cri de l'enfant, il se produisit un remue-ménage dans l'atelier. Jacqueline, maternelle, accourut. Elle aida à placer le petit blessé presque évanoui dans une voiture et le conduisit chez un médecin du voisinage, un bon vieux médecin de quartier qui les rassura : la blessure était plus sanglante que dangereuse.

— Ce n'est rien, mon petit gars; un bon mois de repos, avec le bras en écharpe pour te rendre intéressant, et ce sera fini.

Il lava la plaie à l'éther, puis remplaça le lambeau à demi détaché. Pendant le pansement, Roger, qui avait abandonné toute crânerie, pleurait comme un pauvre petit qu'il était. La douleur contractait son visage qui devenait tout blanc.

— Eh bien, mon petit, dit doucement Jacqueline en posant sa main sur le front moite du



gamin, veux-tu bien être plus brave ! Quand tu seras aviateur, crois-tu donc qu'il ne t'arrivera jamais d'accidents ?

Il fit un effort pour refouler ses larmes.

— Il faudra renouveler le pansement, dit le docteur. Qui le fera ? Ta mère ?

Roger n'avait plus de mère et les gros doigts de son père qui rentrait tard le soir ne semblaient guère aptes à un si délicat travail.

— Je le ferai volontiers, dit Jacqueline. Roger apportera au bureau ses médicaments.

Et depuis, le gamin venait tous les jours ; il allait de l'atelier au bureau, du bureau à l'atelier, riant, taquinant, rendant de menus services. Insupportable, il n'obéissait guère qu'à Jacqueline qui lui donnait des soins.

Elle lui semblait une maman d'une essence supérieure ; une de ces mamans douces, jolies et fines comme en ont, sur l'écran des cinémas, les petits enfants riches.

Jacqueline se rendait bien compte de l'influence qu'elle prenait sur lui. Elle le grondait pour ses étourderies, s'inquiétait de le voir, inactif, errer par les rues.

Un jour elle le persuada qu'un mécanicien, futur aviateur, devait s'instruire et elle entreprit de lui enseigner un peu de mathématiques. Pauvre petit ! Il tirait une langue démesurée sur des problèmes inventés par le diable où des projectiles parcouraient des chemins insensés dont on lui demandait la mesure, où il fallait calculer la rapidité de la lumière et les résultantes d'actions auxquelles il n'avait jamais songé.

Il prit l'habitude d'accompagner le soir la jeune fille jusqu'à sa demeure. Tous deux causaient gravement et Jacqueline découvrait sous la gouaille et l'ironie une petite âme d'or, dévouée et enthousiaste, déjà abandonnée et douloureuse.

Seulement, ces découvertes elle les faisait au péril de sa santé. Aimer le travail, se donner à sa tâche, adopter moralement un petit gavroche et lui enseigner les mathématiques ; vivre d'autre part dans une atmosphère confinée et dédaigner les menus reconstituants, tout cela peut être assez

périlleux pour une Jacqueline dont le rhume ne se guérissait décidément pas.

Roger s'apercevait de la faiblesse de sa petite maman d'adoption. Toujours vive et alerte dans le coup de feu du travail, elle s'alanguissait à l'excès ensuite. Ses mains étaient devenues d'une transparence et d'une maigreur extrêmes. Dans son visage ravagé et blême, seuls les yeux vivaient, agrandis par la fièvre du soir.

Le chemin n'était pas bien long de l'usine à la maison de la jeune fille. Autour d'eux, les rues s'animaient de cette activité de six heures du soir qui peuple les trottoirs et les boutiques, elles s'égayaient des lueurs multicolores des magasins et des réclames lumineuses; mais, de jour en jour, Jacqueline faisait ce chemin plus péniblement. Elle était essoufflée et ses traits se tiraient davantage; le vent frais d'avril, au lieu de la faire revivre, l'exténuaient.

Le petit faisait de son mieux pour aider sa grande amie. Après l'avoir accompagnée le soir, il courait lui faire ses commissions. A Paris où les distances sont longues, c'est parfois une rude corvée que d'aller en quête des achats nécessaires. Roger, formé à dure école, connaissait les épiceries économiques et exigeait avec compétence les produits les plus avantageux.

Il allait, remuant, débrouillard, content quand il avait fait sourire Jacqueline. Mais que pouvait-il, malgré sa bonne volonté, contre la marche lente et sûre d'un mal inexorable?

\*  
\*

Un matin Jacqueline ne parut pas au bureau.

M. Kerlec envoya Roger, dont le bras était toujours en écharpe, prendre des nouvelles de la jeune fille. La concierge de la maison lui dit qu'elle avait la grippe.

Le pauvre petit fut désolé. Il sentait bien que cette grippe n'était pas une grippe ordinaire. Un gamin de Paris, si étourdi soit-il, n'ignore

pas les symptômes du mal perfide qu'il voit si souvent autour de lui. Mais que pouvait-il faire, si pauvre lui-même et si petit ?

Roger n'était jamais embarrassé bien longtemps. Une inspiration lui vint.

Il grimpa quatre à quatre l'escalier du docteur qui l'avait soigné lors de son accident. Il sonna et, selon sa manière habituelle, voulut se précipiter dans l'appartement. La domestique, une forte fille de la campagne, l'arrêta dans son élan.

— J'ai besoin de voir le docteur tout de suite.

— Mais le docteur ne reçoit pas en ce moment.

Il la regarda avec une pitié insolente du haut de ses treize ans.

— Faut-il habiter Paris, et être empoyée comme ça ! Allez lui dire que c'est pour un accident grave.

La domestique disparut et revint quelques secondes après, suivie du brave médecin.

— Tiens, c'est toi, petit ? Encore un accident ?

— Non, M'sieur. C'est la demoiselle qui m'a soigné, M<sup>lle</sup> d'Hervic, qui est bien malade. Je crois qu'elle file un mauvais coton.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle tousse, elle est maigre... ça sent la phtisie galopante.

— Penses-tu, malin ? Je vais aller la voir. Où demeure-t-elle ?

Le gamin conduisit le vieux médecin qu'il laissa pénétrer seul dans la chambre de la jeune fille. Il l'attendit sur le palier.

— Eh bien ! cette grippe ? demanda le docteur en entrant.

Jacqueline était étendue sur son lit. Elle ne souffrait pas beaucoup, mais elle avait la fièvre ; elle se sentait incapable du moindre geste. Une fatigue immense était sur elle. Elle ne songea même pas à s'étonner de voir auprès d'elle un médecin qu'elle n'avait pas appelé. Pourtant elle reconnut le vieux docteur et se laissa ausculter.

Il fit la grimace, mais pour lui seul ; puis, il se refit un visage joyeux pour regarder la malade.

— Ce n'est rien, mais il faut vous soigner sérieusement.

Et, jetant un regard autour de la chambre si petite :

— C'est gentil, ici. Vous avez de l'air, mais pas assez de soleil. Il va vous en falloir pourtant.

Habitué à classer d'un coup d'œil ses malades, il regardait avec étonnement la table de la jeune fille et un petit casier chargés l'un et l'autre de livres.

Jacqueline avait fermé les yeux et se désintéressait de la présence du docteur.

Il lut quelques titres au hasard.

— *Servitude et grandeur militaires, Traité de mécanique, L'imitation de Jésus-Christ...* Bergson, Einstein... bouquins sérieux, bouquins sérieux... Qui diable est cette petite ?

Il sortit doucement de la chambre, sans que Jacqueline y prêtât la moindre attention.

Sur le palier Roger attendait, anxieux.

— Qu'est-ce que c'est, Monsieur le docteur ?

— Rien de grave. — Il ne jugeait pas nécessaire de dire son inquiétude à l'enfant. — Mais la demoiselle a besoin de beaucoup de soins. Qui va s'occuper d'elle ?

— Moi, dit le petit.

— Tu es un bon petit bougre, mais M<sup>lle</sup> d'Hervic est assez gravement malade pour avoir besoin de soins assidus. A-t-elle des parents ? des amis ?

— Je vais vous expliquer, Monsieur le docteur. C'est une demoiselle du monde chic, mais je crois qu'elle n'a pas de sous. Elle ne connaît personne ici. Je sais qu'elle a une grand'mère, mais je ne la connais pas.

— Où habite-t-elle ?

— J'ai quelquefois mis à la poste des lettres adressées à M<sup>lle</sup> d'Hervic, à Aytré, par La Rochelle.

— Alors, viens avec moi, mon petit ; il n'y a pas de temps à perdre.

Et le bon docteur, accompagné du gamin qui faisait de grandes enjambées pour le suivre, s'en fut au télégraphe.

Il tendit à l'employé ce message :

M<sup>lle</sup> Jacqueline malade. Soins très sérieux nécessaires ; je vous prie venir si possible. Respectueusement.

Dr BERNET.

— Maintenant, petit, écoute-moi bien. Si cette dame le veut, elle peut être ici demain matin. Je vais envoyer une garde qui veillera M<sup>lle</sup> d'Hervic cette nuit. Passe prendre des nouvelles ce soir avant de te coucher et demain matin de très bonne heure. Si elles sont mauvaises, viens m'avertir. Sinon, je passerai chez elle vers dix heures quand sa parente sera arrivée... si elle vient. Eussite, nous verrons.

— Oui, M'sieur.

— Et ta main, petit ?

— C'est à peu près guéri, maintenant.

— Bon. Alors à demain.

Roger restait là, planté sur le trottoir, regardant partir le médecin.

Tout à coup :

— Monsieur, Monsieur...

Le docteur se retourna.

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit bonhomme ?

L'air anxieux, le petit demanda :

— Vous n'êtes pas inquiet pour cette nuit, n'est-ce pas ? Ce n'est pas foudroyant, ces machins-là ?

Le Dr Bernet secoua la tête en souriant de la précoce expérience de l'enfant.

— Mais non, mon petit. Nous allons bien la soigner, tu verras...

Et ils s'éloignèrent chacun de leur côté.



Dans l'austère petite chambre sous les toits, Jacqueline demeura, seule de longs moments.

Les yeux demi-ouverts et vagues maintenant, elle regardait les dessins du papier banal, une grande fleur d'un rose gris, puis une petite à côté, puis une grande, puis une petite... Elles montaient de biais à l'assaut du plafond. Elles montaient et n'arrivaient jamais. Puis les fleurs se détachèrent du papier et tombèrent tout autour d'elle, sur son lit, sur ses mains... Elle

fit un effort pour en saisir une qui lui échappa.

Elle releva ses yeux brillants : toutes les fleurs avaient repris leur place le long du mur et Jacqueline les voyait remuer doucement, s'agiter autour d'elle sous une brise imperceptible.

Toutes ces fleurs d'un rose gris!...

De longues heures passaient dont elle ne pouvait apprécier la durée. Assoupie parfois, elle s'éveillait avec de brusques sursauts.

Sa pensée s'en allait souvent vers le garage.

— Que font-ils maintenant? Le gros camion qui a une bielle fondue sera-t-il réparé assez tôt pour reprendre son service aux halles cette nuit?

Et dans sa tête des coups résonnaient, les coups sourds du moteur qui tourne avec une bielle fondue...

Un sursaut la secoue.

— Quelle heure est-il? quelle heure est-il? Oh! que je suis paresseuse! J'ai mal à la tête, mais il faut pourtant que j'aille au bureau. J'ai oublié de téléphoner... A qui donc déjà? J'ai oublié de téléphoner à quelqu'un..., à qui? J'ai oublié de téléphoner...

Les idées incomplètes tournoyaient dans son cerveau trahi par la fièvre.

Oh! quelle fatigue pesait sur elle! mon Dieu! dormir, se reposer; ne plus rien voir, ne plus sentir, ne plus souffrir, comme... oui, comme Jean-Marc...

Des étincelles fulgurèrent devant ses yeux, puis des figures géométriques les remplacèrent, des figures pointues, anguleuses, vivantes, menaçantes, qui remuaient et lui piquaient les yeux.

Elle voulut les repousser et s'agita. Ses bras nus se dégagèrent des couvertures et une sensation glacée l'envahit.

Elle frissonna.

Comme elle avait froid! On était pourtant en avril, quel vent glacé soufflait donc encore?

A demi consciente, cette sensation de froid lui fit songer à Luc.

Comme il doit avoir froid sur la mer et qu'il est donc loin! Pauvre Luc! Il était seul lui aussi dans la brume glacée; peut-être à la même heure



se débattait-il contre les mêmes frissons de mort.

Un invincible brouillard s'épaississait devant ses yeux qu'elle ne pouvait ouvrir complètement.

Elle eut quelques minutes d'inconscience. Était-elle déjà dans la paix éternelle, sous le chaud soleil du Paradis, où l'on ne connaît plus ces terribles frissons?

Non; autour d'elle, elle sentit une faible rumeur, de grandes taches noires mouvantes cachèrent les roses du papier.

Une main qu'elle ne vit pas remonta près de son visage les couvertures un instant écartées. Elle les serra contre son cou et de nouveau Luc surgit dans son esprit comme elle l'avait vu le soir de leur dernière rencontre. Il faisait déjà si froid, ce soir-là! Et elle serra les couvertures comme elle avait serré son col de fourrure.

Pourquoi était-elle seule? Seule avec sa fatigue et sa fièvre. Et Luc aussi était seul et ses cousins Leriël et sa grand'mère... Quelles effrayantes distances les séparaient tous! Elle allait mourir sans revoir personne...

Comme la terre est vaste! et qu'on y a froid! Pourquoi s'éloigner tant quand la vie est si courte? Elle allait mourir et sa grand'mère pleurerait loin d'elle, et ses dernières années elle les passerait toute seule elle aussi, à grelotter et à souffrir...

Des larmes perlèrent sous ses cils baissés et doucement elle appela :

— Grand'mère!

Où donc était-elle? Voici qu'elle se sentit serrée entre deux bras, un visage fut tout près du sien et une voix familière lui répondit :

— Je suis là, ma petite enfant...

Jacqueline souleva ses paupières si lourdes.

Le vieux visage maternel était là, tout près, souriant et tout humide de larmes. Elle ne chercha pas à comprendre, mais frileusement se blottit entre les bras qui la tenaient et la berçaient tendrement. Puis, peu à peu, calmée et réchauffée, Jacqueline s'endormit.

Mal aigu. M<sup>me</sup> d'Hervic dut rester près d'un mois à Paris auprès de Jacqueline qu'elle avait fait transporter dans une maison de santé.

La fièvre cédait peu à peu; l'organisme de la jeune fille jusque-là robuste se défendait bien contre la pleurésie. La grand'mère demeura elle-même jour et nuit auprès de sa petite-fille dans la grande chambre nue et blanche, meublée de deux stricts lits émaillés. Sous leurs fenêtres s'étendaient des pelouses soignées.

Dans les allées du jardin, le long des blancs corridors, dans la chambre de la malade, allaient et venaient sans bruit des ombres blanches qui sentaient l'iodoforme; et des mains d'une adresse extrême présentaient des médicaments en cachant les étiquettes, apportaient des aliments légers et sans saveur pour les lèvres que la mort avait failli baiser.

La façade de la maison était longue et blanche. Très discrètement, de temps à autre, une porte s'ouvrait sur une rue quasi déserte. Non pas la grande porte dont le seuil s'animait d'un va-et-vient continu de parents, d'amis, d'infirmières en voiles blanches, mais une petite porte furtive; elle laissait passer rapidement une longue boîte lugubre qu'un fourgon emportait immédiatement, sans qu'on eût dit un mot, sans apparat, sans cortège, pendant que la petite porte se refermait bien vite. L'enterrement solennel partait ensuite d'ailleurs. Il ne faut jamais faire songer à la mort dans une maison de santé.

Heureusement, personne n'évoquait de si funèbres images autour de Jacqueline encore si pâle! L'orme petite et mince étendue sur son lit, ses traits détendus avaient déjà retrouvé leur pureté, et son sourire était revenu, un peu plus voilé peut-être, mais plus tendre aussi quand il s'adressait à la vieille dame.

Roger venait parfois voir sa grande amie. Il traversait tout Paris, portant soigneusement dans un cornet de papier le bouquet de violettes qu'il lui destinait.

M<sup>me</sup> d'Hervic l'intimidait bien un peu. Non pas à cause de sa prestance. S'il s'était agi d'une autre, Roger l'eût vite toisée et plaisantée, mais la grand'mère de M<sup>lle</sup> d'Hervic n'était pas une personne ordinaire et le petit provoquait l'admiration et la sympathie de la vieille dame par son air réservé, son vocabulaire sage et maladroit et sa façon, inattendue pour Jacqueline, de s'asseoir sur le bord d'une chaise.

La jeune fille, toujours calme, ne semblait songer ni au passé, ni à l'avenir. La lutte inconsciente de ses organes contre la maladie absorbait toute sa vitalité.

Quel que soit le chagrin qui nous afflige, quels que soient nos mauvais souvenirs ou notre défiance de l'avenir, il y a dans la maladie une grâce d'état qui nous empêche de trop souffrir moralement et nous fait oublier tout ce qui n'est pas notre lutte contre la destruction de nos cellules.

Bienfaisant générateur d'oubli, le mal physique, lorsqu'il est sur le point de nous quitter, nous réapprend la simple joie de vivre, de respirer, de parler, de jouir doucement du grand soleil de Dieu comme les fleurs ou les bêtes qui ne tissent ni ne moissonnent...

M<sup>me</sup> d'Hervic n'avait pas encore osé parler de voyage. Un jour pourtant, elle lui dit avec un pauvre air timide et humble qui ne lui était pas habituel :

— Voici le beau temps de mai qui va nous permettre de regagner bientôt Aytré. Ma petite Jacqueline va revenir, n'est-ce pas, voir les arbres de son jardin? Tu auras toutes les permissions, tu sais, d'y grimper à ta fantaisie, et je t'achèterai avant de partir une belle auto, Moran ou autre, à ton choix...

Jacqueline embrassa sa grand'mère.

— Il n'y a que les petites filles qui grimpent aux arbres et je suis trop vieille maintenant. Et puis, avec ou sans auto, je ne veux plus ja-

mais vous quitter pour de longs mois, ma grand'maman...

Elle ajouta pour elle seule :

— La vie est trop courte...

Par un beau matin, elles partirent. M<sup>me</sup> d'Hervic, qui gardait de la reconnaissance au petit Roger, lui avait enjoint d'aller tous les mois voir le Dr Bernet chargé de le surveiller et de tenir les deux dames au courant de sa santé. Il avait, en outre, promis d'aller passer ses vacances à Aytré.

En faisant ses adieux au gamin, Jacqueline lui avait dit :

— Tu es mon ami des mauvais jours, mon petit; et un ami des mauvais jours, c'est presque un frère. Tu peux compter sur moi.

Roger avait du chagrin de la voir partir, il s'essuya les yeux et renifla bruyamment.

Le soleil mançait la campagne, déjà d'un joli vert tendre. Jacqueline, par les vitres du wagon, regardait défilér les souriants villages dominés par la sérénité de leurs clochers romans. Elle était encore faible, mais ses forces revenaient rapidement. Il lui faudrait, certes, de grands soins, mais sa santé n'inspirait plus de graves inquiétudes.

Lorsque Angéline les vit arriver, elle leva les bras au ciel et s'affaira sur ses fourneaux. La pauvre femme avait préparé pour le retour un dîner pantagruélique, voulant sans doute en un seul repas faire récupérer à la jeune malade toute la vigueur qui lui manquait encore.

Jacqueline l'embrassa.

C'était si nouveau que la pauvre vieille s'en caressa la joue toute la soirée.

On installa dès le lendemain une chaise longue dans une chambre située au midi et dans laquelle se trouvaient de jolis meubles anciens. Les fenêtres furent largement ouvertes, et c'est dans cette pièce, transformée tout de suite par Jacqueline, que le bon abbé Xavier vint bientôt la voir.

Ses forces à lui ne revenaient pas. Il descendait un coteau où nul retour en arrière n'était possible. Il arriva extrêmement cassé, toujours plus appuyé sur sa canne et courbé comme un condamné à mort, mais le visage heureux et

plein de l'ultime rayonnement des saints qui retournent vers Dieu.

— Petite brebis fugitive, je vois que Dieu vous a mesuré le vent. Vous avez presque bonne mine et notre soleil d'Aunis va vous remettre complètement.

Ils échangèrent quelques paroles, puis le prêtre sortit une lettre de son bréviaire.

— Voici des nouvelles reçues ce matin de quelqu'un qui est bien loin. Lisez le passage qui vous concerne.

La lettre était de Luc. Jacqueline lut :

... Je suis dévoré d'inquiétude au sujet de la petite fleur transplantée qui était si pâle et avait si froid quand je l'ai vue à Paris pour la dernière fois ; je vous en prie, donnez-moi de ses nouvelles. J'avais plus à apprendre qu'elle de la vie et si son joli regard voulait bien maintenant se poser sur moi, je crois qu'elle serait satisfaite. Vous ne reconnaîtriez plus votre dilettante et indigne fils dans le rude pêcheur aux mains gercées que je suis devenu. Comme elle a raison, ma petite championne, d'aimer la vie active avec ses nobles risques et son utilité ; je l'aime, cette vie, moi aussi, maintenant.

Je quitterai bientôt les îles où les établissements de printemps vont bientôt prendre fin ; les marchés sont passés, la pêche assez abondante se vendra dans de bonnes conditions. Mon camarade restera encore un mois là-bas pendant que j'irai à Londres où la présence de l'un de nous est nécessaire...

Avec un sourire un peu mélancolique, elle rendit la lettre sans ajouter un mot.

L'abbé Xavier n'insista pas. Il se leva péniblement pour prendre congé. M<sup>me</sup> d'Hervic l'accompagna jusqu'à la porte du jardin contigu. Elle ne tarissait pas d'éloges sur la douceur et la tendresse de Jacqueline, sur le changement survenu en elle. Elle était heureuse.

La figure du prêtre s'était faite malicieuse.

— Réjouissez-vous surtout de l'affection très sincère que vous rend votre petite-fille. Elle a reconnu votre grande bonté à son égard et je suis sûr que maintenant vous possédez sa tendresse ; mais ne la voyez pas trop comme une enfant sage du Magasin des Demoiselles...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'elle est encore malade en ce moment; or, la maladie assourdit toujours les véhémences de la vie et inspire le désir de rester blotti... Mais espérons que Dieu lui rendra la santé et alors elle suivra sa nature et il lui sera aussi difficile qu'auparavant de vivre inoccupée...

— Vous me faites peur!

Le prêtre rit franchement.

— N'ayez pas peur, il n'est pas nécessaire qu'elle s'éloigne beaucoup de vous pour mener une vie active et utile. J'ai mon plan, s'il réussit...

— Quel plan?

— Je ne puis vous en dire plus pour aujourd'hui... Soignez-la bien; plus tard nous verrons...

Interloquée, M<sup>me</sup> d'Hervic rejoignit Jacqueline dont la sereine tendresse la rassura.

L'intimité devenait de plus en plus grande entre la grand'mère et la petite-fille. Elles ne fuyaient plus comme avant les confidences. Celles-ci devenaient d'ailleurs de moins en moins nécessaires : un regard ou un sourire suffisait déjà pour que chacune devinât ce que l'autre pensait.

Un jour Jacqueline osa demander :

— Ma grand'maman, quelle a donc été la rai-on précise de la malheureuse brouille entre vous et mon père?

La vieille femme baissa la tête et une cruelle émotion se marqua sur son visage. Elle demeura quelques minutes sans répondre. Puis :

— C'est une pénible confession que tu me demandes là, mon enfant, ou plutôt l'exposé d'un des plus tristes cas de conscience qui puissent troubler une mère.

« Tu sais que nous n'étions pas d'accord, ton père et moi, sur la carrière qu'il devait suivre. J'aurais voulu qu'il fût officier, il voulait suivre la voie des affaires... La malchance..., des pertes d'argent... Bref, il réalisa un jour le peu qui lui restait et vint me demander de parfaire la somme nécessaire à l'achat de grands terrains coloniaux. C'était une grosse somme qu'il me demandait, la plus grande partie de ce qui me restait... Autant pour préserver sa fortune future que pour rendre impossible un départ qui me laissait plus



seule qu'une veuve et une mère ne le furent jamais, je... je refusai... Hélas ! il partit quand même, et c'est peut-être à cause de mon refus qu'il n'a pas réussi là-bas... c'est le grand chagrin de ma vie, petite, et je souffre de la rancune qu'il m'en a gardée. »

— La rancune ? je ne le crois pas. Vous savez que je l'ai fort peu connu et que j'étais toute petite lorsque je vivais auprès de lui, mais je me souviens fort bien que lorsque ma mère ne fut plus là, mon père me faisait lui-même, le soir, dire ma petite prière d'enfant étourdie ; et dans la liste des personnes que je recommandais gravement à Dieu, il n'oubliait jamais « grand-maman d'Hervic ».

Doucement, la jeune fille se pencha et dit :

— Je n'ai pas à juger entre vous, mais s'il vous a fait de la peine quelquefois comme je vous en ai fait, moi, son enfant, je vous en demande pardon...

Très émue, la grand-mère retrouvait — avec bonheur cette fois — le regard de son fils dans les yeux bruns qui la fixaient. Délivrée d'une obsession, elle murmura :

Le mal vient toujours de ce que l'on est séparés, qu'est-ce qu'un malentendu quand on se revoit tous les jours ? La vie en commun arrange tant de choses !

Jacqueline reprenait ses couleurs, la chaise longue était devenue un meuble inutile, et, selon les prévisions de l'abbé Xavier, la jeune fille recommençait à s'agiter. Lorsque la grand-mère reparla de la voiture offerte à Paris, elle l'accepta avec ardeur.

Elle voulut une 10 C. V. *Leriel* et M<sup>lle</sup> d'Hervic arriva à ce sujet au cousin de Jacqueline qui venait de ramener sa femme et sa fille d'Algérie.

Une « conduite intérieure » fut donc mise en

ordre de marche et comme on était au début de juin, que Roger devait être bien fatigué lui aussi de son hiver, il fut convenu que le mécanicien chargé de piloter la voiture jusqu'à Aytré prendrait le gamin à son bord et l'amènerait à ses grandes amies.

Dès lors, la maison s'anima. Jacqueline partait souvent au loin avec le petit que tout intéressait et qui voulait tout voir et sa jeune gaieté était saine parmi ces âmes convalescentes.

Un après-midi, l'abbé Xavier arriva vers quatre heures. Après s'être informé de la santé de chacun et avoir gravement causé mathématiques avec Roger, il sortit de nouveau un pli de son bréviaire.

— Je vous apporte des nouvelles fraîches de notre ami Luc. Il vient de terminer ses affaires à Londres et se prépare à partir pour Halifax de nouveau.

Il tendit une page couverte de l'écriture rapide et un peu sablée du jeune homme.

Jacqueline lut :

Je quitterai bientôt Londres. Avec douleur j'abandonnerai ce coin d'Europe où j'attendais quelque chose qui n'est pas venu. Je m'en irai pour de longs mois, peut-être des années. On me propose du Canada une affaire intéressante que je vais aller mettre sur pied moi-même puisque l'activité et le travail doivent être désormais mes seules joies. Si je m'installe définitivement là-bas, j'espère que ma mère viendra m'y rejoindre l'an prochain.

Dites, je vous prie, mon respect affectueux à M<sup>me</sup> d'Hervic; et puis, dites à qui vous savez que ma pensée lui sera toujours fidèle, qu'elle est noble, douce, que je l'admire et l'aime et que son âme profonde a appris à la miennne les seules choses qui valaient dans la vie : la tendresse, l'action et le sacrifice...

M<sup>me</sup> d'Hervic regardait Jacqueline lire silencieusement, l'abbé Xavier la regardait aussi. Le visage impassible, elle tendit la lettre et sortit du petit salon sans regarder personne.

La porte franchie, elle se dirigea vers le garage et sortit l'auto. Étonnés, ils l'entendirent, du salon, corner au tournant de la route...

Jacqueline arrêta la voiture devant le bureau de poste, se hâta de descendre et sur une formule télégraphique traça de sa grande écriture calme :

Venez.

JACQUELINE.

Elle inscrivit ensuite l'adresse de Luc à Londres qu'elle avait retenue. Puis, sans émotion apparente, elle rentra à la maison et regagna sa chambre.

De très bonne heure le lendemain matin, la réponse arrivait par un radio de Londres :

Temps radieux cet après-midi. Regardez le ciel.

La...

Réponse sibylline.

M<sup>me</sup> d'Hervic, à qui Jacqueline avait confié sa décision, se creusait la cervelle pour l'interpréter.

Regardez le ciel? Qu'est-ce que cela signifiait? Un encouragement à la prière? Style bien poétique pour un morutier!

Regardez le ciel! Il n'y passait que de petits nuages blancs précurseurs de beaux jours et quelques avions du centre aéronautique de Rochefort comme on en voyait tous les jours — de ces avions qui jetaient Roger dans l'extase et l'habituèrent à marcher constamment le nez en l'air, tel l'astrologue de la fable.

Jacqueline souriait sans rien dire.

Vers six heures et demie du soir, dans la rue une voiture s'arrêta brusquement devant la grille, un coup de sonnette retentit et Luc entra résolument dans la maison.

— Vous? s'écria M<sup>me</sup> d'Hervic. Je vous croyais à Londres.

— Mais j'y étais encore hier quand j'ai reçu le télégramme de Jacqueline. Ce matin j'ai pris l'avion de la ligne régulière Londres-le Bourget. Puis au Bourget j'ai rencontré un de mes amis qui devait justement ramener un avion à Rochefort. Il m'a pris à son bord, m'a prêté ensuite sa voiture et me voici.

— Miséricorde! Il est venu en avion! s'écria la vieille dame.

— En avion! s'écria aussi Roger qui fit des sauts de jeune chien.

Luc n'avait, il faut bien l'avouer, plus rien d'un Argentin de dancing; il aurait eu plutôt quelque parenté d'aspect avec un bandit du Far-West. Son teint d'un brun délicat s'était tanné et durci sous l'action du froid et du sel; il était plus vigoureux et ses gestes avaient acquis une rapidité et une décision qu'on ne lui connaissait pas. Son costume : chapeau mou et complet de sport qu'il n'avait pas eu le temps de renouveler, montrait les rides et les fêlures d'un long service.

Tel était Luc descendant du ciel.

Un sourire mélancolique de Jacqueline l'accueillit.

Après quelques minutes, le jeune homme alla embrasser sa mère et, pour obéir à Mme d'Hervic, la pria au dîner de famille qui les réunit tous ensuite. Il dut, bien entendu, parler de son voyage, dire sa vie aux îles. Son récit, animé d'une passion contenue, montrait quelle puissante saveur offraient à sa robuste jeunesse les fatigues du travail, les nuits de tempête et jusqu'aux morsures du froid qu'il avait subies là-bas avec ses compagnons, quand les vêtements de cuir doublés de peau de mouton ne suffisaient pas à les garantir du gel.

Sa fiancée l'écoutait en silence.

Après le dîner, sous prétexte d'essayer la ro C. V. de Jacqueline, les jeunes gens partirent seuls à la lueur des phares. Ils devaient rentrer assez tôt pour que Luc pût accompagner sa mère chez elle.

Ils n'allèrent pas loin, vers la petite route d'Angoulins. Luc, qui était au volant, s'arrêta et se tourna vers sa compagne. Il n'osait pas montrer à quel point il était heureux et freinait un peu sa joie.

— Petite amie, je me sens fort maintenant; je vous bercerai doucement toute votre vie pour vous éviter les douleurs et les chocs...

— Si vous voulez bien, Luc, n'être pas jaloux d'une page mélancolique de ma vie...

— Une page si blanche, Jacqueline! et qui

nous a révélés à nous-mêmes. Ecoutez, petite amie. Sans vous le dire, j'ai racheté *Pain-Bé-nit*. Je ne voulais pas que cette maison fût en des mains profanes. .

— Comme vous êtes bon, Luc!

— Qu'en ferez-vous?

Jacqueline réfléchit une minute. Que faire de cette maison du rire et de la joie? L'habiter? Non. Il faut respecter la cendre de certains jours...

— Nous en ferons une maison de vacances pour les enfants qui travaillent trop jeunes dans des ateliers malsains.

Ainsi la gaieté retentirait encore sans profanation, les jours de soleil, entre les murs et dans le jardin...

Luc prit la main de sa fiancée qui lui souriait tendrement. Des autos les doublaient ou les croisaient en rafales, rayant la nuit des longs rayons de leurs phares. Quelques minutes il garda cette main appuyée contre sa joue.

L'ombre charmante et blonde qui les avait hantés s'éloignait d'eux dans un halo de mélancolie et de regrets souriants. Un jeune corps sanglant, étendu sur une route, ne peut arrêter la marche impatiente de la vie...

L'heure s'avavançait, ils retournèrent vite à la maison.

• • •

Luc et Jacqueline font des projets. Toute la famille est réunie dans le petit salon de grand-mère.

— J'abandonne à mon associé la mise en œuvre de notre affaire du Canada, déclare Luc. Mais dès que nous serons mariés il faudra que j'aille en Grèce passer des marchés pour notre pêche de l'an prochain.

— En Grèce?

— Oui. Ce sont les peuples méditerranéens qui sont nos clients. Ceux du Nord se suffisent.

Jacqueline s'attriste visiblement. Depuis sa ma-

ladié, elle a une crainte excessive des séparations.

— Je ne resterai pas longtemps, petite amie. J'irai et je reviendrai en avion...

— Alors je vous accompagnerai; ce sera notre voyage de nocés.

— Oh! que je voudrais donc me marier! s'écrie Roger qui doit, en octobre, entrer dans un collège pour y continuer ses études.

— C'est fou! mes enfants, c'est fou! gémit M<sup>me</sup> d'Hervic.

— On va si vite, grand'mère, si vite et si haut! dit Jacqueline, les yeux brillants d'enthousiasme.

— Vous aviez raison, dit M<sup>me</sup> d'Hervic à l'abbé Xavier qui souriait.

Et, souriant héroïquement elle aussi :

— Cette enfant est incorrigible...

— Mais songez donc, grand'mère : le voyage à cette hauteur, et puis la Grèce, l'Acropole, toute l'Antiquité, les grands poèmes de marbre...

— Bien moderne, cela! L'Antiquité abordée en avion, la vente de la morue, les poèmes de marbre... Tout cela à la fois. C'est une belle performance..., comme vous dites.

— Oui, lui répondit à voix basse l'abbé Xavier assis auprès d'elle. Cette génération suit celle qui fut sacrifiée sur les champs de bataille, elle sent fortement à quel point la vie est courte. Elle fait toujours en hâte ce qu'elle fait. Elle se dépêche pendant qu'il en est temps de faire fructifier les dix talents confiés par le Seigneur. Prions seulement pour que, dans sa précipitation, elle évite le gaspillage...

Ils sont partis.

La maison pour un temps est redevenue silencieuse. Par contre, *Pain-Béni* s'organise pour les vacances. M<sup>me</sup> Lericl qui est maintenant une vieille dame avec ses cheveux blancs et ses vêtements noirs, toujours active, a pris la direction du travail.



La pauvre femme ne songe plus, hélas ! à s'amuser ; son instinct maternel, blessé à jamais, lui laisse une inquiétude invincible qui s'exerce au profit des enfants qui vont lui être confiés. Elle craint pour eux tous les dangers, elle a toujours peur qu'ils manquent de quelque chose ; besoin de bercer et de protéger qui demeure après la mort de l'enfant et l'évasion de celle qui vit. Car Paulette va se marier. Elle est fiancée à un officier du centre d'aviation de Rochefort. En attendant, elle aide sa mère.

Quand Jacqueline reviendra, elle aidera, elle aussi, sa cousine ; comme le pensait l'abbé Xavier, elle n'aura pas besoin d'aller bien loin pour s'occuper utilement.

Et les routes, de nouveau, retentiront d'éclats de rire, de courses bruyantes et d'appels de klaxon ; dans la joie des matinées claires, en un mouvement un peu désordonné, une nouvelle jeunesse se préparera à la vie, aveuglée par le poudrolement d'or et la lumière que l'indulgente et sage Providence répand dans son éternelle pitié sur nos chemins de misère.

FIN

*Le prochain roman (n° 227) à paraître  
dans la Collection " STELLA " :*

# Prix de Beauté

par

Mrs C.-N. WILLIAMSON

---

## I

### A LA VILLA DES ROSES

Anny dormait encore. La vieille horloge familiale qu'elle détestait, mais que sa mère chérissait, égrenait huit coups stridents. Heure tardive pour les trois habitantes de la maison. Cependant, Anny ne se réveilla pas.

Certaines personnes deviennent fort laides dans le sommeil. Anny restait ravissante. Mais seul pouvait s'en aviser le rayon de soleil indiscret qui se glissait à travers la fente des rideaux de perse verte.

Anny ne soupçonnait pas que le destin en marche allait bouleverser sa paisible existence.

La porte s'entr'ouvrit doucement et deux yeux bleus contemplèrent Anny endormie : deux yeux bienveillants et pleins de tendresse, ceux de Janet, la sœur cadette d'Anny et sa réplique en moins jolie.

## PRIX DE BEAUTÉ

Janet entra dans la pièce dont la lumière tamisée était, à travers les rideaux verts, comme celle d'un aquarium. Elle compara Anny, sous sa courte pointe de satin rose, avec ses cheveux dénoués, à une belle sirène sur un rocher de corail.

Janet était imaginative. Il fallait qu'elle le fût pour avoir accompli l'acte qu'elle tremblait d'avouer à sa sœur.

Janet portait une simple robe de serge bleu marine, que recouvrait un coquet tablier de satinette à fleurs. Ses cheveux fauves se nouaient en un catogan sur la nuque. Elle brûlait du désir de les faire couper court, mais n'osait : Anny portait encore les siens longs.

Janet tenait sous son bras un journal illustré, et de ses deux mains un plateau avec une tasse de chocolat fumant et des toasts beurrés, le petit déjeuner préféré d'Anny. La jeune fille s'approcha du lit, posa le plateau sur la table, ouvrit les rideaux et, à voix basse, appela : « Anny ! »

Elle dut répéter le nom à trois reprises avant que sa sœur s'éveillât. Enfin, les paupières se soulevèrent et de grands yeux bleus clignèrent dans la lumière.

Anny reprit connaissance du jour, des heures mornes et vides. Elle parut étonnée de voir sa sœur. D'habitude, Anny devait se vêtir rapidement et descendre déjeuner avec sa mère et Janet avant de partir à son travail. Elle était « dactylo ». Mère, ponctuelle, veillait aux « bonnes habitudes ».

— Que se passe-t-il donc ? Suis-je malade que tu me montes mon petit déjeuner dans ma chambre, chérie ?

— Oh ! Anny ! s'exclama Janet, aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire !

— Je m'en aperçois, lit Anny, se méprenant. Du chocolat et des toasts ! Quel regal !

— Ce n'est pas ce que je veux dire, lit Janet.

— Comment mère t'a-t-elle rien dit ?

— Elle n'est pas encore sortie de sa chambre.

(d. Suivre.)

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages, Format 44×30 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Dentelles pour lingerie et ameublement.
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pates, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$ .
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$ .

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

## ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,  
1, rue Guzan, Paris (14<sup>e</sup>).

